Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

Library
of the
University of Toronto

2343

v. Chenevière = 2312

[illegible] 540
~~[illegible]~~
Vellum 805

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/recveildesoevvre00desp

RECVEIL
DES OEVVRES
DE FEV BONAVENTVRE DES PERIERS,

*

Vallet de Chambre de Treschrestienne Princesse Marguerite de France, Royne de Nauarre.

A LYON,
Par Iean de Tournes.
1544.
Auec Priuilege.

A TRESILLV STRE PRINCESSE MARGVERITE DE FRANCE ROYNE DE NAVARRE.

ANTOINE DV MOVLIN S.

*

YANT *ouy pluſieurs fois dire à Bonauenture des Periers, peu de moys auant ſon treſpas, Que ſon intention eſtoit que vous, treſillustre Royne, fuſſiez heritiere des ſiens petiz labeurs: leſquelz il ne doubtoit point que ne acceptiſſiez de celle prompte volũté, que vous auez faict les œuures de maints autres, qui n'ont penſé mieulx employer ailleurs les fruictz de leurs engins. Mais eſtant aduenu en la perſonne dudict Bonauenture l'effaict du prouerbe commun, qui dit: Que l'homme propoſe, & Dieu diſpoſe. Mort implacable, implacable Mort l'a ſur-*

prins au cours de ſa bonne intention, lors qu'il eſtoit apres à dreſſer & à mettre en ordre ſes compoſitions, pour les vous offrir & donner, luy viuant. Il n'a donques peu veoir l'effaict de ſes ardens vœux accomply, treſillustre Dame: Et ce certes i'eſtime vne treſgrande perte & dommaige au monde, de n'auoir point eu, iuſques icy, la lecture de ſi diuines conceptions. Et quant à moy, de tant que i'ay eſté de ſes plus intimes & familiers amys, les yeux de mon cueur en larmoyant largement toutesfois & quantes (& ce aduient treſſouuent) que la recordation du Deffunct me paſſe par la memoire: voire tant me remplit elle de deſirs, reuocans coup à coup l'Amy treſpaſſé en vie, que ie ſuis preſentement forcé pour ma conſolation, & de ceulx qui ont eſté ſes amys, de mettre en lumiere ſes elegans & beaulx eſcriptz, reliques vrayement ſacrees (comme lon pourroit dire) & tirees du Buſte & feu de leur Seigneur. En quoy faiſant, treſillustre Royne, ie donne refrigere à mon ame, & quant & quant ie ſatisfais aux ſupreſmes intentions de voſtre Seruiteur: en vous ſignifiant & declairant heritiere vniuerſelle des petitz biens par luy delaiſſez: leſquels euſſent (s'il euſt veſcu plus longuement) neantmoins eſtez de bien plus grande eſtime: parce meſmement qu'il les euſt mis en leur entiere perfection, & grace: puis, à la

mode

mode des autres, en euſt poſee la liſte & roolle en l'Arc d'Eternité, voſtre Temple, en la veuë des hommes, & hors neantmoins à iamais du danger & calumnies de l'Enuie : laquelle n'addreſſe ſes pas ou elle entend que voſtre haulte Vertu ſeigneurie : ou elle congnoiſt la force de voz rempars, & ou elle ſent, tant ſoit peu, l'odeur de ces vertuz & excellences voſtres, deſquelles eſt embelly & orné le Monde. Receuez donques, treſillustre Royne, la belle preſente hoirie telle qu'elle eſt, & ne prenez garde ſi elle n'y eſt toute entiere : puis que ce n'eſt par le larcin d'autre, que de l'enuieuſe Mort, qui encores taſchoit (ſi ie ne fuſſe) d'enſeuelir en eternel oubly les œuures auec le corps. Car i'eſpere qu'a voſtre faueur nous recouurerons encores partie de ces nobles reliques, deſquelles auſsi (à ce que i'ay ouy dire au Deffunct) auez bonne quantité riere vous : & partie en y ha d'vn mien congneu à Montpelier. Si mes deſirs en ce ſortent effect, les aura le Monde aſſez prochainement : Et de ce Dieu le createur, & vous treſillustre Royne, me donnent la grace. De Lyon ce dernier iour d'Aouſt.

M. D. XLIIII.

VOEV.

CE NATVREL ESPRIT QVEL QVIL SOIT, QVE LA BONTÉ DE DIEV A OTTROYÉ A BONAVENTVRE DES PERIERS, SOVSTENV DE LA ROYALLE MVNIFICENCE APPENT REVEREMMENT CE PETIT VOEV AVX HONNOREZ PIEDZ DE LA SACREE IMAIGE DE TRESILLVSTRE MARGVERITE DE VALOIS ROYNE DE NAVARRE, LE VRAY APPVY ET ENTRETENEMENT DES VERTVS.

DISCOVRS DE LA QVESTE D'AMYTIE', DICT, LYSIS DE PLATON.

Enuoyé à la Royne de Nauarre.

Socrates racompte les propos que luy, Hippothales, Ctesippe, Menexene, & Lysis eurent ensemble. Et dict ainsi,

'ALLOYE vn iour de Lacademie droict au Lyceon, par le faubourg, le long des murailles. Et quand ie fuz au droict de la porte, à la fontaine Panopis, ie rencontray Hippothales le filz de Hieronyme, & Ctesippe Peaneen auec plusieurs autres ieunes Enfans. De tant loing que Hippothales me veit, O Socrates, dist il, dont est la venue, & ou allez vous maintenant? Ie viens, dis ie, de Lacademie, & m'en vois droict au Lyceon. Alors il me dist: Si donc il vous plaisoit addresser vostre chemin par deuers nous, & vous reposer vn petit, vous ne vous tourdriez pas, Socrates, & vrayement vous

le deuez faire. Ie le dois faire voyrement, dis ie, mais ou, & chez qui d'entre vous voulez vous que ie voise? Ceans, dist Hippothales, me monstrant vne maison d'exercice & esbat, close de murs, vis à vis des murailles, de laquelle la porte estoit ouuerte. Ceãs nous nous esbattons, dist il, & faisons exercice auec plusieurs autres honnestes Enfans. Et à quoy, dis ie, vous esbattez vous? Au ieu de Luicte, nouuellement institué, dist il, & mesmement en disputes, & propos que nous vous communiquerons voulentiers. C'est tresbien faict, dis ie: Et qui est vostre Maistre? Vostre Compaignon, dist il, qui dict tant de bien de vous, Miccus. Miccus certes, dis ie, n'est des pires hommes du monde: mais il est merueilleusement Sophiste, & grand causeur. Vous plait il pas me suyure, dist il, à fin de veoir ceulx qui y sont? Ie vouldroye, dis ie lors, scauoir pour lequel veoir ie y entreroye, & qui est ce tant bel Enfant. Les vns, dist il, y sont beaulx aux vns, & les autres aux autres, Socrates. Mais encores lequel, dis ie, vous semble beau leans? Dictes moy ie vous prie, qui est ce bel Amyaymé. Quand ie veis qu'il ne sonnoit mot, ie luy dis en ceste maniere, O filz de Hieronyme, Hippothales mon amy, il n'est ia besoing que vous me disiez si vous estes Amy-amoureux de quelcun, ou non: car ie suis asseuré, que non seulement vous aymez, mais que vous estes bien

auant

auant en amours. En toutes autres besongnes ie ne suis que trop grossier & ignorant : mais en cas d'amour, i'ay bien ce don de Dieu, que de prime face ie congnois ceulx qui ayment. Il ne me respondit rien, mais Ctesippe print la parolle, & luy dist : Vrayement vous auez bonne grace, Hippothales, d'ainsi faire difficulté de dire le nom de vostre Amy à Socrates, lequel, s'il demeure guere icy, sera tout bossu & assommé de vous l'ouyr nommer. Certes Socrates, il ne faict tous les iours autre chose que nous rompre la teste, & assourdir les oreilles du nom de Lysis. Et s'il aduient qu'il soit quelque peu ioyeux deuers le soir, il ne se faict point de nous resueiller pour nous faire ouyr & entendre le nom de son amy Lysis. Or ne nous ennuyeroit il point de luy en ouyr parler sans cesse, encores que la chose soit moult ennuyeuse, s'il ne se parforcoit nous matter de tout poinct, & acheuer de paindre par la frequente lecture, ou recit continuel de ses beaulx Vers & Epigrammes. Et, qui est bien plus ennuyeux, s'il ne nous chantoit ses Amours à tant haulte voix comme il peult, laquelle nous sommes contraincts ouyr & endurer : & maintenant il faict du honteux quand vous l'en interroguez. Il semble, dis ie, que cestuy Lysis soit encores bien petit, par ce qu'à l'ouyr nommer ie ne puis penser qu'il est. On l'appelle, dist Ctesippe, peu souuent par son nom:

car il porte encores celuy du pere, lequel eſt homme fort renommé. Et à mon aduis, Socrates, qu'il n'eſt pas que la beauté d'vn tel Enfant ne ſoit paruenue à voſtre congnoiſſance: car certes il eſt de ſi honneſte facon, qu'il n'eſt poſsible que par ce ſeulement tout le monde ne le congnoiſſe. De qui eſt il filz, dis ie lors, ie vous prie dictes le moy. C'eſt, diſt Cteſippe, le plus grand des deux Enfans de Democrates Exoneen. Voire? dis ie, & bien Hippothales, ſoit ainſi qu'ayez acquis vne noble & ferme Amytié, mais monſtrez moy auſsi vn petit, s'il vous plait, voz compoſitions, comme vous auez faict à ceulx cy, à fin que ie voye ſi vous ſcauez les propos qu'vn Amyamoureux doit tenir de ſon Amyaymé, tant à ſoymeſme qu'à autruy. Cuydez vous, Socrates (diſt adonques Hippothales) qu'il faille prendre eſtime à choſe que Cteſippe die? Vouldriez vous dire, dis ie lors, que vous ne aymez celuy qu'il dict? Nenny, diſt il, mais ie ne cõpoſe ny eſcrips rien d'Amour. Adonques Cteſippe diſt: Ie croy qu'il n'eſt en ſon bon ſens, Socrates, car certes il reſue & raſſotte. O Hippothales, dis ie, ie ne me ſoucye pas grandement d'ouyr voz Rithmes ou Chanſons, ſi vous en auez faict quelques vnes de voz Amys: mais ie deſirerois entendre de quelle affection vous eſtes enuers eulx. Cteſippe vous le dira, diſt il: car il le ſcait, & en eſt aſſez records, puis que

ainſi

ainſi eſt, comme il dict, qu'il en eſt tout battu de m'en ouyr parler & chanter tous les iours. Voire vrayement, diſt Cteſippe, Mais encores y ha bien de quoy rire, Socrates, car pour louer l'eſprit de celuy lequel il ayme plus que toutes les choſes de ce monde, il ne ſcait que mectre en auant, ſinon ne ſcay quelz propos qui ſont telz que certes vn Enfant auroit honte de les tenir. Il va racomptant par tout les meſmes choſes qui ſe diſent communement de Democrates, de Lyſis ayeul de l'Enfant, & de tous leurs predeceſſeurs. Il deuiſe de leurs cheuances, du train qu'ilz menent, & des prouesſes & vaillances qu'ilz ont faictes en Pythos, en Iſthmos, & Nemee, tant en chariotz qu'a cheual: enſemble de leurs autres faicts & geſtes bien plus antiques que ceulx cy. Encores dernierement nous recita il, en Vers, vn banquet que vn des Anceſtres de Lyſis feit vne fois à Hercules eſtant logé en ſa maiſon, à cauſe de parenté, pource qu'il eſtoit auſſi filz de Iupiter, & de la fille de ie ne ſcay quel Prince: & pluſieurs autres choſes ſemblables, que les vieilles chantent en filant leurs quenouilles. Voyla, Socrates, ce que tous les iours nous ſommes contrainctz d'ouyr en ces comptes & chanſons. Que vous eſtes mocquable Hippothales, dis ie, ains qu'ayez vaincu vous eſcriuez & chantez voz louenges. Eſt ce de moy, diſt il alors, ſi i'eſcrips ou

chante telles choſes? Ne l'eſtimez vous pas? fais ie. Comment l'entendez vous, diſt il. Comment? dis ie: Tous ces eſcriptz & chanſons redondent à vous ſeul: car ſi vous venez à chef de voz amoureuſes entrepriſes, telles louenges tourneront toutes à l'honneur de vous, comme de quelque Triumphateur, par ce qu'aurez acquis vn tel Amy. Que ſi vous n'y pouez attaindre, de tant plus digne ſerez de mocquerie, comme vous aurez eſtimé & loué le bien dont vous ſerez forcluz. Quiconques eſt ſcauant & bien expert aux pourchas & acqueſts d'amytié, iamais ne loue aucun de ſes Amys, que premier il ne iouyſſe de la familiarité d'iceluy, & ce de peur des inconueniens qui en peuuẽt enſuyure: car il y en ha pluſieurs qui de tant plus ſe rendent difficiles, comme ilz ſe ſentent priſez & eſtimez. Il n'y ha rien ſi vray, diſt il. Quel vous ſembleroit, dis ie, le Veneur qui pourſuyuroit la beſte de telle facon, que touſiours il la feiſt retirer en ſon fort, dont elle fuſt plus malaiſee à prendre? Trop lourd, diſt il, & inutile. Rendre aux gens, dis ie lors, les courages arrogans & haultains, en lieu de les leur cuyder amollir, eſt ce point faict d'homme bien ignorant? Ouy ce me ſemble, diſt il. Or prenez bien garde, fais ie, Hippothales, que ne ſoyez de ce reprehenſible pour l'ardant friſſon de Poëſie, dont eſtes eſprins enuers voz Amours. Certes ie

tes ie penſe que vous ne tiendriez pas celuy pour bon Poëte qui eſcriroit contre ſoymeſmes. Non vrayement, diſt il, car quelle eſpece de follie ſeroit ce? Pource, Socrates, veulx ie bien me deſcouurir à vous, à celle fin que me dõniez, s'il vous plait, quelque meilleur conſeil, comment vn Amant peult acquerir la bonne grace de ſa partie Aymee. Ce n'eſt pas choſe aiſee à dire, dis ie, Hippothales, mais ſi voulez tant faire que ie puiſſe parler à voſtre Amyaymé, poſſible que ie vous feray entendre les propos que luy deuez tenir, en lieu des choſes que vous allez racomptant & chantant, ainſi que ceulx cy diſent. O Socrates, diſt il, cela ſe pourroit bien faire facilement, s'il vous plaiſoit venir ceans auec Cteſippe: car vous ne ſcauriez ſi toſt eſtre aſsis & entrer en parolles, qu'il ne vienne vers vous de ſoymeſmes, comme ie penſe, tant eſt curieux & deſirant d'ouyr. Et meſmemẽt pource qu'il eſt auiourd'huy la feſte des Mercuriales, que les Enfans font ceans, i'eſpere qu'il ſera de loyſir, dont ne fauldra de venir. Autrement, il eſt biẽ familier de Cteſippe à cauſe de ſon Nepueu Menexene, le plus grãd Compaignon qu'il ayt. Il vous le pourra appeller, s'il ne vient à vous de ſoymeſmes. Ainſi nous conuiendra il faire, dis ie: Et en prenant Cteſippe par la main ie le ſuiuy leans, & les autres vindrent apres nous. Quãd nous fuſmes entrez, nous

trouuaſmes les Enfans ſacrifians, & les ſacrifices preſque paracheuez. Or eſtoient tous ces ieunes Enfans bien parez & accouſtrez, & iouoient aux tables, aux martres, & aux oſſelets: les vns eſtoient hors le porche, les autres au coing du parquet paſſans le temps à per ou non, en choyſiſſant & tirant des iettons de dedans ne ſcay quelles boetellettes: & les autres ſe tenoient debout à l'enuiron, qui les regardoient iouer, entre leſquels eſtoit Lyſis coronné d'vn chappeau de Fleurs, lequel Lyſis ſurpaſſoit tous les autres de Phyſionomie & bonne grace: & n'eſtoit point ſeulemẽt beau, mais bien ſembloit eſtre bon & honneſte. Nous nous allaſmes ſeoir ſur des ſieges qui là eſtoient vis à vis d'eulx. Quoy voyant Lyſis ſe retournoit ſouuent, & iectoit ſes yeux vers nous, comme ayant grand' enuie de s'approcher, mais il auoit honte d'y venir tout ſeul. Ce pendant voicy Menexene qui s'en venoit iouant & mignottant de vers le porche: & quand il veit Cteſippe & moy, il s'en vint droict ſeoir vers nous. Si toſt donc que Lyſis le veit venir, il ne faillit à le ſuyure, & s'aſsit aupres de luy. Apres leſquels là arriuez, pluſieurs autres y vindrent auſsi. Quãd Hippothales veit tant de gens aſſemblez, il ſe voulut cacher parmy eulx, & ſe retira en tel endroict ou il penſoit qu'il ne ſeroit apperceu de Lyſis: & ce de peur que ſa veuë & preſence ne

ce ne luy fust, peult estre, ennuyeuse: par ainsi il se tenoit illec debout, & escoutoit tous noz propos. Or cõmencay ie à dire ainsi à Menexene: O filz de Demophon, lequel est plus aage de vous deux? Nous ne scauons, dist il. Scauez vous point aussi lequel est le plus noble? Non certes, dist il. Ny lequel est le plus beau, & hõneste? De ceste parolle tous deux se soubrirent. Ie ne vous demanderay point, dis ie, lequel est le plus riche, car vous estes Amys ensemble, estes pas? Ouy bien fort, dirent ilz. Or sont les biens des Amys, dis ie, tous cõmuns entre eulx, dont en ce n'estes differens si vous faictes ce prouerbe d'amytié auoir lieu en vostre endroict, laquelle chose ilz confesserent: mais comme ie leur voulu demander lequel de eulx estoit le meilleur & plus sage, vn quidam nous entrerõpit le propos: car il appella Menexene, disant que le Maistre du Ieu le demandoit: & me semble que cestuy là estoit le Preuost des Sacrifices. Menexene s'en alla, & ie me mis à ce pẽdant entretenir Lysis, & luy dis ainsi: Dictes moy, Lysis, vostre pere & vostre mere vous ayment ilz pas bien? Ouy, dist il. SOCRATES. Desirẽt ilz point que vous soyez heureux? LYSIS. Pourquoy non? SOCR. Celuy vous semble il heureux qui est en seruitude, & n'a le pouoir ny le loysir de faire ce qu'il veult? LYSIS. Nenny certes. SOCR. Si donques vostre pere &

voſtre mere vous aymẽt, & veulent que ſoyez heureux, mettent ilz pas toute peine & diligence à ce que vous viuiez en pure & franche liberté? LYS. *Qui en doubte?* SOCR. *Ilz vous laiſſent donc faire tout quant que vous voulez ſans contreuenir à voz deſirs.* LYS. *En bonne foy, Socrates, ſi me ſont ilz bien contraires en pluſieurs choſes.* SOCR. *Comment dictes vous cela, Lyſis? ilz deſirent que ſoyez heureux, & vous gardent de faire voz plaiſirs. Or me dictes vn petit: ſi durant le tournoy vous auiez impetré de voſtre pere de monter ſur ſon Chariot, & que pour le conduire vous voulſiſsiez prẽdre les reſnes des cheuaulx, vous le permettroit il pas?* LYS. *Nenny certes.* SOCR. *A qui le permettroit il donques?* LYS. *A vn palefrenier qui eſt à la maiſon, que pour ce faire, il tient à gages.* SOCR. *Qu'eſt ce que vous dictes, Lyſis? Voſtre pere baille il plus toſt ſes cheuaulx à gouuerner à vn Seruiteur, & argent pour ce faire, que non point à vous? dont vient cela? D'auãtaige, voſtre pere & voſtre mere ſouffriroient ilz que vous touchiſsiez leurs mulets à tout vn fouet s'il vous en prenoit enuie?* LYS. *Pourquoy me le ſouffriroient ilz, Socrates?* SOCR. *Comment? ame ne les oſeroit il toucher?* LYS. *Ouy dea, mais c'eſt à faire au Mulatier.* SOCR. *Le Mulatier eſt il de Serue, ou Frãche condition?* LYS. *C'eſt vn Seruiteur.*

SOCR.

SOCR. *Ilz eſtiment donc plus vn Seruiteur que vous qui eſtes leur propre filz, & luy donnent plus de credit. Mais encores vne choſe: Permettent ilz que vous ayez l'eſgard & maiſtrie ſur voſtre perſonne?* LYS. *Nenny.* SOCRA. *Qui l'a donques?* LYS. *Mon Pedagogue.* SOCR. *Eſt ce point auſſi vn Seruiteur?* LYS. *Ouy.* SOCR. *Vrayement le cas eſt bien greſ & eſtrange, qu'vn Enfant noble ſoit ſubiect à vn Seruiteur de ſon pere. Et en quoy eſt ce qu'il ha ſur vous eſgard?* LYS. *Quand il me mene vers les Maiſtres qui m'enſeignent.* SOCR. *Ceulx là ont ilz point auſſi puiſſance ſur vous?* LYS. *Ouy.* SOCRA. *Voſtre pere vous ha donc bien baillé des maiſtres & gouuerneurs pour ſon plaiſir. Or ca quād vous eſtes de retour à la maiſon, voſtre mere pource que auſſi elle deſire que vous ſoyez heureux, vous laiſſe faire tout ce que vous voulez en matiere de filer & deuuyder la ſoye, & beſongner ſur le meſtier. Elle vous ſouffre tenir & manier le coutelet, les ciſeaulx, le pigne, la nauette, & toutes ces autres beſongnes.* LYS. *Dictes vous Socrates: Elle ne me les feroit pas ſeulement poſer, mais bien me battroit ſi ie les oſoye toucher.* SOCR. *Mon Dieu, auez vous faict quelque choſe à voſtre pere & à voſtre mere?* LYS. *Nenny.* SOCR. *Pourquoy donques ne veulent ilz point que vous ſoyez heureux, & faciez*

tout

tout à vostre plaisir, ains vous nourrissent de sorte que vous estes tousiours subiect à quelcun, & qu'a bref parler ilz ne vous laissent faire chose quelconque qui vous agree? A raison de quoy il semble que tant de biens ne vous seruent de rien, veu qu'vn simple vallet en ha plus tost le gouuernement que vous: voire (qui est bien le pis) & de vostre personne mesmes: car l'vn vous la traicte et nourrit, l'autre vous la peigne & accoustre, sans que vous y ayez droict ou puissance quelconque, Lysis mon Amy, dont ne scauriez mettre à effect chose qu'ayez en voulenté. LYS. Ie ne suis pas encores en aage, Socrates. SOC. Vous n'estes pas encores en aage dictes vous! Donnez vous garde, filz de Democrates, que ce ne vous soit le moindre empeschement. Car à mon aduis que vostre pere & vostre mere vous laissent faire à vostre appetit toutesfois & quantes qu'ilz veulent que vous leur lisiez ou escriuiez quelque chose, & n'attendent point qu'ayez plus grand aage: ains se fient desia bien en vous, de ce, plus qu'en nul autre de la maison. LYS. Ouy bien. SOCR. En cest endroict soit en lisant ou escriuant, il vous est loysible de disposer les lettres tout à vostre plaisir. Et quand vous prenez le Lut ilz ne vous gardent point d'en lascher ou tendre les cordes, ou d'en iouer autremẽt qu'a vostre fantasie? LYS. Non certes. SOCR. A quoy

tient

tient il donc qu'en telles choſes ilz vous laiſſent faire tout ce que vous voulez, & aux autres non? LYS. *Pource que ie me cõgnoy en ceſtes cy, & que ie n'entends rien en celles là.* SOCR. *Donc voyez vous, mon bel amy Lyſis, comment voſtre pere, pour vous donner entiere liberté, n'attend point que vous ayez plus d'aage, mais que ſoyez plus ſage: car des qu'il ſe apperceura que ſerez deuenu plus prudent que vous n'eſtes, il vous lairra incontinent le gouuernement de toutes voz affaires, & de voſtre perſonne auſsi.* LYS. *Telle eſt mon eſperance, Socrates.* SOCR. *Et que feront les autres? ſe porteront ilz point tout ainſi enuers vous comme voz pere & mere? Car penſez vous que quelque Seigneur voſtre voyſin ne vous laiſſaſt ſemblablemẽt voulentiers la charge de ſa maiſon, s'il vous congnoiſſoit eſtre bon meſnager?* LYS. *Ie le penſe.* SOCR. *Faictes vous doubte que les Atheniens ne vous baillent le gouuernement de la choſe publique, auſsi toſt qu'ilz ſcauront que vous ſerez meilleur & plus ſuffiſant à ce, que nul autre? Diſons vn petit, Que feroit le Souuerain d'Aſie? ſouffriroit il à ſon filz aiſné, lequel doit apres luy ſucceder au Royaume, aller mettre en ſes potages tout ce qu'il vouldroit, plus toſt qu'à nous, apres que luy aurions faict entẽdre que nous nous cõgnoiſſons mieulx en faict de cuyſine que ſon filz?* LYSIS. *Nenny.*

SOCR.

SOCR. *Si l'enfant y vouloit mettre grande quantité de sel, il l'engarderoit, feroit pas? ce que toutesfois il nous permettroit bien.* LYS. *Voire.* SOCRA. *Oultreplus, si d'aduenture iceluy Enfant auoit mal aux yeux, luy defendroit il pas d'y mettre les mains, puis qu'il scauroit bien que iceluy ne seroit Cyrurgien ne Medecin? Mais s'il nous estimoit estre bons Cyrurgiens, ne nous y lairroit il point faire tout ce que nous vouldrions? Voire quand pour les luy medeciner nous en ouuririons les paupieres, & ietterions de la cendre dedans.* LYS. *Cela est vray.* SOCR. *D'auãtage, se feroit il pas mieulx en nous de toutes ses autres affaires, qu'en soymesmes, ou en son propre filz, s'il congnoissoit que nous y fussions beaucoup plus scauans & expers?* LYS. *Aussi seroit il necessaire, Socrates.* SOCR. *C'est bien dict, Lysis mon amy, Les nostres, & les estrangers, hommes & femmes, tous nous lairront besongner & faire à nostre guise, de ce en quoy nous serons scauans: & n'y aura ame qui nous en garde, qu'en cela ne soyons libres, & remonstrans aux autres. Parquoy, puis qu'en telles choses serions vtiles & duisans, à bon droict seroient elles nostres. Mais de ce en quoy ne nous entendons, personne ne nous permettra disposer comme nous vouldrions bien, ains vn chascun de son pouoir nous y resistera, non seulement les estrangers, mais les nostres aussi:*

& encores de ce qu'aurons plus cher, voire de noz propres personnes serons contraincts bailler la charge à quelques seruiteurs plus tost que la prendre nous mesmes. Lesquelles choses, veu que ne les scaurions aprofiter, nous seroient alienes & estranges : le confessez vous pas? LYS. Ie le confesse. SOCRAT. Pourrions nous estre Amys de quelcun, ou quelcun nous aymera il à raison de ce en quoy nous sommes inutiles? LYS. Nenny. SOCR. Vostre pere ne vous ayme donc point, ny vn autre quel qu'il soit autruy, en tant que vous ou luy ne leur estes à profit. Mais si vous deuenez sage, chascun sera amoureux & familier de vous, autremẽt personne ne vous aymera, ny les Voysins, ny voz Parẽts. Or ie vous demande si aucun se peult glorifier du scauoir qu'il n'a encor acquis. LYSIS. Comment se pourroit il faire? SOCR. Si vous auez besoing de Maistre, donques n'estes vous pas encores scauant. LYS. Non certes. SOCR. Par ainsi ne vous glorifiez vous pas en scauoir si vous n'en auez point. Non, dist il, comme ie croy. Apres lesquelles parolles, ie iettay mes yeux sur Hippothales, & à peu que ne luy disse en ceste maniere : Voyla les propos, Hippothales, que lon doit tenir aux Enfans, en les reprenant & rabaissant, non pas les louer & flatter. Mais voyant qu'il estoit tout faschẽ pour les raisons susdictes, ie m'aduisay qu'il se

cachoit

cachoit de Lysis, dont ie me teu & retiray. Ce pendant Menexene retourna, & s'assist en sa place aupres de Lysis. Alors Lysis me dist à l'oreille, autant gracieusement & amyablement qu'il est au monde possible, sans que Menexene l'entendist: Socrates, dist il, Ie vous supplie tenez à Menexene le mesme propos que vous m'auez tenu. Vous mesmes, dis ie, Lysis le luy tiẽdrez par apres: car vous m'auez escouté bien ententiuement. Ouy certes, dist il. Mettez donc peine, dis ie, qu'il vous souuienne de tout ce que nous auons dict, à fin de le luy racompter entieremẽt de poinct en poinct. Et s'il y ha quelque chose dont ne soyez bien records, vous m'en pourrez interroguer la premiere fois que me rencontrerez. Certes ie y essaieray, dist il, mais dictes luy donques s'il vous plait quelque autre chose, à fin que ie l'apprenne aussi, en attẽdant qu'il soit heure de nous en retourner. Vrayement, dis ie, ie le dois faire, quand ne seroit que pour l'amour de vous & à vostre requeste: mais pensez donc à me donner secours si d'aduenture il me repoulse, car vous scauez bien qu'il est vn petit contẽtieux & opiniastre. Ce fais mon, dist il, & ceste est la cause pourquoy ie desireroye vous veoir en disputes auec ques luy. Voire, dis ie, Lysis, à fin de vous gaudir de moy? A Dieu ne plaise, Socrates, dist il, mais à celle fin que vous le repreniez & corrigiez vn petit.

La

La chose n'est pas aisee à faire, dis ie, par ce qu'il est fort audacieux & beau parleur, & auec ce disciple de Crisippe. Crisippe, dist il, est aussi en la cõpaignie, le voyez vous pas? mais ne vous souciez, Socrates, ains luy parlez hardyment, ie vous prie. Ie le veulx bien, dis ie, mais ce sera à part icy entre nous, tandis que les autres deuisent ensemble. Pourquoy, dist adõc Crisippe, tenez vous voz propos tãt secrets, que n'en faictes part à ceulx qui sont en la cõpaignie? C'est biẽ raison, dis ie, qu'ilz en soient participans. Voicy Lysis qui n'entend point plusieurs choses que ie luy demande: or pense il que Menexene les sache, parquoy il me prie que ie l'en interrogue. Que ne l'interroguez vous donc? dist Crisippe. Aussi vois ie: Menexene, dis ie lors, respondez moy ie vous prie à ce que ie vous demanderay. I'ay de nature certaine conuoitise d'acquerir vne chose en ce mõde, selon que chascun ha sa fantasie: car nous voyons l'vn desirer des Cheuaulx, l'autre des Chiens, l'autre de l'Or, & l'autre des Hõneurs: toutes lesquelles choses i'estime bien peu, & n'en fais pas grand compte: mais ie brusle du desir d'acquerir des Amys. De sorte que i'aymeroye beaucoup mieulx auoir vn bon Amy que quelque bel Oyseau, ou plaisant Papegay, ou quelque beau Chien, ou Cheual. Et par mon ame, si on me mettoit au choix, i'auroye plus cher acquester vn bon Amy,

que tout l'Or du Roy Darius, ou que l'auoir prisonnier luy mesmes. Or aduisez combien ie suis conuoiteux d'amytié. Pource, quand ie voy Lysis, & vous, certes ie suis surprins d'vn merueilleux estonnement en vous reputãt tresheureux, que estãs encores si ieunes, ayez desia tant aiseemẽt acquis vn tel bien que de vous estre si tost accointé de luy, & que luy pareillemẽt vous ayt ainsi prins en amour. Duquel bon heur tant me trouue eslongné, qu'encores mesmes ne entends ie point comment aucun peult estre Amy. Qui est la chose qne ie vouldroye bien vous demander, comme à celuy qui la scauez. Parquoy ie vous prie, Menexene, me vouloir dire quand quelcun ayme vn autre, lequel de ces deux est l'Amy, l'aymãt, ou l'aymé: ou s'il n'y ha aucune differẽce. MENEX. *A mon aduis que c'est tout vn.* SOCR. *Que dictes vous, Menexene, tous deux sont Amys l'vn à l'autre, encores que l'vn seulement ayme.* MENEX. *Il me le semble.* SOCR. *Seroit il point possible d'en trouuer vn qui aymast sans party?* MENEX. *Ouy dea.* SOCR. *Aduient il point aucunesfois que tel Amant est mal voulu, comme souuẽt les Amoureux sont de leurs Amyes, lesquels iacoit qu'ilz ayment ardemmẽt, toutesfois point ne sont aymez, mais bien hays & deboutez. Est il pas vray?* MENEX. *Ouy certes.* SOCR. *De ces deux personnages, cestuy cy ayme,*

ayme,& celuy là eſt aymé. MENEX. *C'eſt mon.* SOCR. *Mais lequel eſt amy de l'autre, ceſtuy cy qui ayme, ſoit aymé ou mal voulu, ou celuy là qui eſt aymé, encores qu'il n'ayme point, ou ſi nul d'entre eulx eſt Amy, veu que tous deux ne s'entreayment.* MENE. *Il me ſembleroit en tel cas, que nul des deux ſeroit Amy de l'autre.* SOCR. *Nous iugeons donc tout autrement que ne faiſions n'agueres, quand nous diſions que tous deux eſtoient amys, encores qu'il n'y en euſt qu'vn ſeulement qui aymaſt, veu que maintenant nous trouuons le contraire: aſſauoir que ſi tous deux n'ayment, ny l'vn ny l'autre ſont Amys.* MENEX. *Il le ſemble.* SOCR. *A ceſte cauſe n'y ha il point d'amys de Cheuaulx, par ce qu'ilz n'ayment d'amour pareille ceulx de qui ilz ſont aymez, ny ſemblablement point d'amys d'Oyſeaux, de Chiens, de Vin, de Ieux, ny de Sapience, ſi Sapience ne les aymoit auſsi. Vray eſt qu'on ayme telles choſes, mais toutesfois ce ne ſont point Amys. Parquoy, eſt pas le Poëte bien menteur, qui dict en ceſte maniere:*

L'homme ayant de beaulx Enfans,
De beaulx Cheuaulx triumphans,
Force Chiens & force Oyſeaulx,
Et touſiours hoſtes nouueaulx
Dont force argent il recoit,
Eſt le plus heureux qui ſoit.

MENEX. *Nenny pas à mon iugement.* SOCR. *Comment, Menexene, vous semble il qu'il die vray?* MENEX. *Ouy certes.* SOCR. *Vous vouldriez donc dire, que ce qui est aymé, encores qu'il n'ayme point, ou bien qu'il soit mal vueillant, est neantmoins amy de qui il est aymé, comme sont les petis Enfans qui n'ayment aucunement, ains plus tost hayent totalement leurs peres & meres pource qu'ilz les chastient, lesquels Enfans, combien qu'ilz portent aucunesfois hayne mortelle à leurs parẽts, sont nonobstant moult chers tenuz d'iceulx.* MENEXE. *Voire.* SOCR. *Par ce moyen, non qui ayme, mais qui est aymé seroit tant seulement Amy.* MENEX. *Ouy.* SOCR. *Et non celuy qui hayt, mais celuy qui ayme seroit ennemy mal voulu.* MENEX. *Il le semble.* SOCR. *Si ainsi estoit, Menexene, maints ennemys aymeroient, & plusieurs amys hayroient: & seroiẽt telles alliances d'ennemys à amys, & au rebours, de amys à ennemys, si celuy là qui est aymé estoit plus tost amy que cestuy cy qui ayme. Mais quelle resuerie seroit ce mon doulx amy Menexene: car il est impossible que amytié soit d'ennemy à amy, ou d'amy à ennemy.* MENEX. *Il me semble que vous dictes la verité, Socrates.* SOCR. *Or si cela ne peult estre, il fault donc dire que celuy qui ayme soit amy de l'aymé.* MENEX. *Il le semble.* SOCR. *Et que semblable*

blablemẽt celuy des deux qui veult mal à l'autre soit ennemy. MENEX. *Ouy.* SOCR. *Voire, mais s'il est ainsi, Menexene, nous conclurons encores vn coup comme nous auons desia faict vne fois, assauoir que l'hõme est aucunesfois amy de celuy qui n'est pas le sien, ou bien de son ennemy, quãd iceluy ayme sans estre aymé, ou ayme son mal vueillant. Et que au contraire on est souuent ennemy à celuy qui ne l'est pas, ains plus tost est amy quãd on hayt celuy qui ne veult point de mal, ou celuy là de qui on est aymé.* MENE. *Ie le croiroye ainsi.* SOCR. *Qu'est il de faire, Menexene, si ny les Amants, ny Aymez, ne se trouuent estre Amys? Dirons nous que le nom d'amytié doiue estre transporté à autres qu'à ceulx cy?* MENEXE. *Par mon ame, Socrates, ie ne scay que vous respõdre.* SOCR. *Pensez y bien, Menexene, que peult estre nous n'ayons failly le chemin tout au commẽcement. Alors Lysis dist ainsi: C'est bien ce qu'il m'en sembleroit. Et ce disant rougit de honte. Or pense ie, que pour le trop grand desir & affection dont il se penoit d'escouter, il n'auoit pas bien entendu tout le discours du propos, qui luy faisoit ce dire: toutesfois qu'il en sembloit autrement à tous ceulx qui estoient en la cõpaignie. A cause de quoy, & à fin de laisser vn petit reprendre l'alaine à Menexene, le scauoir duquel me auoit fort resiouy, ie tournay le propos deuers Lysis,*

& luy dis en ceſte maniere : Il me ſemble, Lyſis, que vous auez raiſon: car ſi du commencement nous euſſions biẽ conſideré l'affaire, nous ne nous trouuiſſions pas maintenant ainſi eſgarez. Et pource n'allons plus par ceſte voye, car telle conſideration me ſemble eſtre comme vn ſentier trop ſcabreux & malaiſé à tenir: mais pour acheuer le reſte du chemin que nous auons à faire, ie ſerois d'aduis que nous le demandiſſions à quelque de ces Poëtes, leſquels ſont comme Peres & Gouuerneurs de Sapience. Or n'eſt ce pas mal conſideré à eulx, quand en remonſtrant quelz doiuẽt eſtre les Amys, ilz eſtimẽt que iceulx ſe font par le moyen & conduicte de Dieu, qui en faict toutes les menees: car ilz diſent ainſi:

Touſiours Dieu meine & addreſſe
Le Pareil à ſon Semblable,
Dont apres mainte careſſe
Naiſt Amytié perdurable:
Et ſi eſt tant fauorable,
Qu'entre plus d'vn milion,
Par ſa bonté ſecourable,
Robin trouue Marion.

Leuſtes vous iamais ces Vers là? LYSIS. *Ouy bien.* SOCR. *Il eſt bien poſsible auſsi qu'ayez leu les eſcripts des Sages, ou ilz diſent le meſmes, aſſauoir, Que toute choſe, neceſſairement, ayme ſon Semblable.*

blable. Et telle est l'opinion de ceulx qui ont traicté du Naturel, & de tout l'Vniuers. LYS. Vous dictes vray. SOCR. Disent ilz pas bien? LYS. Peult estre. SOCR. Peult estre aussi que ce que nous disons est vray en partie, & peult estre du tout, mais nous ne l'entendons pas encores. Toutesfois si me semble il, que tant plus vn mauuais homme s'accoincte d'vn meschãt, de tant sont ilz plus ennemys: car telles gens ne scauroient viure ensemble, que touſiours ilz ne s'entrefeissent quelque desplaisir l'vn à l'autre. Et Amytié ne pourroit estre là ou l'vn poulse, & l'autre frappe. Est il pas vray? LYSIS. Ouy certes. SOCR. Par ainsi donques telle sentence seroit faulse par la belle moytié: car les mauuais sont ilz pas semblables? LYS. Ouy. SOCR. Mais ie croy, Lysis, qu'elle entend dire que les bons seulement sont pareils & amys entre eulx, & que les mauuais ne sont aucunement semblables, comme lon dict communemẽt, ny à eulx mesmes, ny à autruy, mais inconstans & variables. Or quiconques est different à soymesmes, n'accordera iamais auec vn autre, & ne pourra estre amy de personne. Ne l'estimez vous pas ainsi? LYS. Ouy certes, Socrates. SOCR. Donques, Lysis mon Amy, à mon iugemẽt, ceulx qui disent le Pareil estre Amy de son Semblable, entendent que les Bons sont Amys aux Bons seulemẽt. Aussi, à dire la verité, les

mauuais ne pourroient estre amys ny aux meschans, ny aux bons. LYS. *Ie le confesse.* SOCR. *Par ainsi donc maintenant nous appert qui sont les amys, car la raison nous monstre que les bons sont amys des bons.* LYS. *Voire.* SOCR. *Et ie le croy aussi: mais il y ha ie ne scay quoy qui me trouble, & met en doubte, voyez ie vous prie que c'est: Par la mesme raison que les hommes sont pareils entre eulx, par icelle sont ilz amys, & par consequent vtiles & duysans les vns aux autres. Or considerõs ainsi: Quel profit ou dommage peult faire aucun à son semblable, que luy mesmes ne le se puisse faire? ou, que luy scauroit il aduenir du costé de son semblable, que luy ne s'en puisse bien autant donner de soy mesmes? Si donques le Pareil se passe aiseement de son semblable, y ha il cause pourquoy telles gens se puissent desirer l'vn l'autre?* LYS. *Non pas ce semble.* SOCR. *Celuy qui ne desire autruy, peult il aymer, ou estre amy?* LYS. *Nenny certes.* SOCR. *Possible que le Pareil n'est pas amy à son Semblable, par ce qu'il luy est pareil: & que le Bon est Amy au bon, non entant qu'il luy est semblable, mais à raison de ce qu'il est bon.* LYSIS. *Peult estre.* SOCR. *Assauoir mon si le Bon, à raison de ce qu'il est bon, peult pas bien suffire à soy mesmes?* LYSIS. *Ouy.* SOCR. *Celuy qui suffist à soy mesmes, entant qu'il est prou suffisant à soy, n'a que faire d'autruy.*

LYS.

LYS. *Qui vouldroit dire du contraire?* SOCR. *Qui de rien n'a affaire, il ne desire rien.* LYSIS. *Non.* SOCR. *Si rien il ne desire, donques, n'ayme il point?* LYS. *Non certes.* SOCR. *Qui n'ayme point, n'est pas amy.* LYS. *Il me le semble.* SOCR. *Comment doques se peult il faire, que les Bons soient Amys des bons, lesquels n'ont cause de desirer l'vn l'autre en absence, veu qu'vn chascun d'eulx peult suffire à soymesmes en presence, & n'a besoing de son semblable? Quelle estime scauroient faire telles gens l'vn de l'autre?* LYS. *Nulle.* SOCR. *Ceulx qui ne s'entreestiment point, pourroient ilz iamais estre amys?* LYS. *Iamais.* SOCR. *Or considerez vn petit, Lysis, on nous en sommes venuz, & si nous auons point esté abusez.* LYS. *Comment donques, Socrates?* SOCR. *Pource que i'ay autresfois ouy dire à quelcun (encores en ay ie bien memoire) que toute chose est aduersaire à son semblable: & que les bons sont ennemys aux bons. Or s'aydoit il du tesmoignage de Hesiode, qui dict que le Potier porte au Potier enuie, le Musicien au Chantre, & le Coquin au Mendiant. Et estimoit que necessairement fust ainsi de toutes choses, de maniere qu'entre les semblables tousiours y eust enuie & dissention: mais entre les contraires toute concorde & amytié, veu qu'il fault par necessité que le poure face amy du riche: que le petit quiere l'accoin-*

tance du grand, à fin de faueur & ayde: que le Malade prenne congnoissance du Medecin, à raison de Santé: & l'ignorant hante le Sage, pour apprendre & scauoir. Il disoit bien encores d'auantage, que tant s'en fault que quelcun ayme son Semblable, que toute chose quiert, non son Pareil, mais son Contraire. Chose seiche demande humeur: le froid desire le chauld: ce qui est aigu cherche chose camuse, ou plane. Amertume souhaitte doulceur: le vuyde repletion: ce qui est plein quiert à se deschargier: & ainsi de toutes autres choses. Oultreplus disoit qu'vn Contraire estoit vie & nourrissement à sa chose Contraire, & que le Pareil n'auoit de son Semblable bien ne profit quelconques. Or le personnage, qui telles choses enseignoit, sembloit estre fort beau parleur, car il disoit moult bien. Que vous en semble, Menexene? MENEXE. Ie iugerois de prime face, ainsi que vous, qu'il disoit bien. SOCR. Nous disons donc que tout Contraire est grand Amy de son Contraire. MENEX. Voire. SOCR. Prenons qu'ainsi soit, Menexene, mais ie vous prie considerer si cela seroit point estrange, & hors de propos: car ces Sages tant eloquẽts & prõpts à contredire, se pourroient incontinent leuer contre nous, & nous demander si Amytié & Hayne sont pas bien Contraires. Que leur respondrions nous alors pour le meilleur, serions nous pas contraincts leur confesser

feſſer que ouy? Par ainſi, vouldroient ilz pas conclure & dire, qu'vn Amy ſeroit aymé de ſon Ennemy, & vn Ennemy mal voulu de ſon Amy? MENEX. *Peult eſtre.* SOCR. *Et que ſemblablement le Loyal ſeroit amy du Meſchãt: le Diſſolu du Modeſte: et les Bons des Mauuais.* MENEX. *Si ne me le ſemble il pas toutesfois.* SOCR. *Il fauldroit bien qu'ilz fuſſent Amys, ſi tãt eſtoit qu'à raiſon de Cõtrarieté vne choſe fuſt amye de l'autre.* MENEX. *Il le fauldroit bien voirement.* SOCR. *Donques ny le Semblable eſt Amy de ſon Semblable, ny le Cõtraire de ſon Contraire.* MENEX. *Il ſemble que non.* SOCR. *Or à fin que meshuy nous ne nous amuſions à ces propos, qui ne nous ont rien profité, quant à entẽdre que c'eſt que Amy. Conſiderons vn autre cas, aſſauoir, que ce qui eſt Ne bon ne mauuais, fuſt amy de ce qui eſt Bon.* MENE. *Qu'eſt ce que vous dictes, Socrates?* SOCR. *Par mon ame, Menexene, ie ne ſcay: car l'eſprit me chancelle tout, & varie, pour la difficulté du propos. Toutesfois il m'eſt aduis, cõme dit le vieil Prouerbe, qu'il n'eſt point de laydes amours: car beauté eſt touſiours amyable, laquelle ſemble eſtre ne ſcay quoy mol tẽdre, & graſſet, qui ſoudain coule & paſſe en nous, comme choſe doulce & gliſſante: & penſe que ce qui eſt Bon ne peult eſtre qu'il ne ſoit Beau. Que vous en ſemble?* MENEX. *Ainſi l'eſtime ie.* SOCR. *Or*

vous

vous ay ie dict, en deuinant à toutes aduentures, que ce qui est ne bon ne mauuais est amy de ce qui est bon. Et sçauez vous bien la cause de cestuy mon deuinement : pource que, selon mon aduis, il y ha trois differentes especes des choses: car les vnes sont bonnes, les autres mauuaises, & les tierces, ne bonnes ne mauuaises. Qu'en dictes vous? MENE. Ie le pense ainsi. SOCRA. Puis que selon les raisons susdictes le bon n'est amy du bon, ny le mauuais du mauuais, ny semblablement le bon du mauuais, donc reste il, s'il y ha quelque amy au monde, que ce soit ce qui est ne bon ne mauuais, lequel soit Amy amoureux du bon, ou de qui luy est semblable: car nul n'est amy de chose mauuaise. MENEX. Cela est vray. SOCR. Voire mais, comme nous auons dict, le Pareil n'est point amy de son semblable. MENEX. Non. SOCRA. A raison de quoy, ce qui est ne bon ne mauuais ne pourroit estre amy de cela qui est tel. MENEX. Il semble que non. SOCR. Par ce moyen, ce qui est ne bon ne mauuais peult donc seulement estre Amy amoureux de cela qui est tout seul bon. MENEX. La consequence semble estre necessaire. SOCR. A ce coup, Enfans, auons nous bien demeslé le poinct: car si nous considerons le Corps de l'homme, estant en santé, il n'a besoing de Medecine, ny des remedes d'icelle, par ce qu'il luy suffit qu'il se trouue bien : dont la personne

saine,

saine, à raison de santé, n'est Amyamoureuse du medecin : mais bien le malade, comme ie pense, à cause de maladie. MENEX. *Ouy.* SOCR. *Maladie est ce pas chose mauuaise, & Medecine chose bonne & vtile?* MENEX. *Voire.* SOCR. *Le Corps, en tant que corps est ne bon ne mauuais.* MENEXE. *Il est vray.* SOCRA. *Or est le Corps contrainct, à cause de maladie, desirer Medecine : dont s'ensuyt que ce qui est ne bon ne mauuais deuienne Amyamoureux du bien, pour la presence du mal : laquelle accointance se faict, comme il appert, auant que par la presence de ce qui est mauuais il deuienne tel. Et ne peult estre mauuais en tant qu'il est Amyamoureux de biẽ: veu que nous auons monstré estre impossible, que le mauuais soit amy au bon.* MENEXE. *Aussi certes ne peult il estre.* SOCR. *Entendez vn petit, Menexene, à ce que ie veulx dire: Ie dy que les choses deuiennent aucunesfois telles, que ce qui leur eschet & aduient, aucunesfois non : comme si on vouloit taindre quelque chose de couleur, couleur est ce qui eschet à la chose couloree.* MENEX. *Voire.* SOCRA. *La chose couloree, nonobstant la couleur, est elle pas encores telle qu'elle estoit parauant?* MENEXE. *Ie ne vous entends point, Socrates.* SOCR. *Peult estre, Menexene, que l'entendrez ainsi: Si quelcun vouloit blanchir de Ceruse voz blonds cheueulx, assauoir mon*

s'ilz seroient, ou sembleroient estre blancs? MENE. *Ilz sembleroient estre blancs.* SOCR. *Encores que Blancheur leur escheust, si ne seroient ilz blãcs pourtant, & nonobstant la Blancheur escheuë ne seroient non plus blancs que Noirs.* MENEXE. *Il est vray.* SOCR. *Mais quand ilz blanchiront de vieillesse, adonc, mon bel amy, deuiendront ilz tels que ce qui leur escherra, c'est assauoir, Ilz seront blancs par la presence de la blanche couleur.* MENEX. *Et quoy donques.* SOCR. *Voyla ce que ie demandoye, assauoir mon, si tout ce à quoy quelque chose eschet deuient incontinent tel, & le mesmes que la chose qui luy est escheuë: ou si en vne sorte il deuient tel, & en l'autre non?* MENEX. *Ie dirois qu'en vne sorte il deuiendroit tel & semblable que la chose luy escheuë, & en l'autre non.* SOCRAT. *Par ceste raison, ce qui est Ne bon ne mauuais, combien que le mal luy soit escheu, n'est pourtant encores Mauuais, mais bien l'est il alors qu'il est deuenu tel.* MENEX. *Ouy certes.* SOCR. *Quand le Mal estant present il n'est encores mauuais, telle presence le contrainct desirer ce qui est Bon: mais si icelle le rend mauuais, adonc luy oste elle le desir de bien & amytié aussi, de sorte qu'il n'est plus ce qui souloit, à scauoir, Ne bon ne mauuais, ains Mauuais entierement. Or est il impossible que le Mauuais soit amy du Bon, ny le Bon du Mauuais.*

LYSIS. *Il eſt impoßible voirement.* SOCR. *A ceſte cauſe ceulx qui ſont deſia Sages, ſoient Dieux ou hõmes, n'ont plus beſoing d'eſtre Amyamoureux de Sapience, ny ceulx auſsi qui ont eſté tellement corrompuz & perduz d'ignorance, qu'ilz en ſont deuenuz totalement Mauuais. Car celuy qui eſt Mauuais, ou du tout Ignorant, n'a que faire de Sapience. Par ainſi, il ne reſte plus ſinon ceulx qui, combien que ce Mal d'ignorance leur ſoit eſcheu, ne ſont neantmoins Idiots & Ignorans de tout poinct, ains ont cognoiſſance de leur ignorance, au moyen dequoy ilz ſont Amysamoureux de Sapience, eſtans encores Ne bons ne mauuais: car les Mauuais ne philoſophient, ou n'ayment Sapience ny les Bons auſsi, ſelon que nous auons trouué, qu'il n'eſt point d'amytié de Cõtraire à Cõtraire, ny de Pareil à Pareil: vous en ſouuiẽt il pas?* LYS. *Ouy bien.* SOCR. *O Lyſis, & vous Menexene, à ce coup auons nous donc trouué qui c'eſt qui eſt Amy, ou non: veu qu'il ha ia eſté cõclu & arreſté entre nous (tant au regard de l'ame comme du corps) que ce qui eſt Ne bon ne mauuais, deuient amy de cela qui eſt Bon, à cauſe de la preſence du mal eſcheu. Alors confeſſerẽt ilz toutes ces choſes eſtre vrayes. Et moy d'eſtre bien aiſe, autant comme ſi i'euſſe eſté quelque Veneur ayant trouué à mon ſouhait le gibier que i'alloye querãt. Mais il me ſuruint tout en vn inſtant*

ſtant ne ſcay quel doubte, & ſouſpecon moult eſtrange, & hors de propos, comme ſi les choſes ſuſdictes ne fuſſent vrayes aucunement, dont tout faſché leur dis ainſi: O Lyſis, & Menexene, Il ſemble que ſoyons tombez en quelque ſonge ou reſuerie. A cauſe dequoy dictes vous cela? dirent ilz. Pource, dis ie, que i'ay grand' peur que tous ces faulx propos que nous tenons, touchãt ſcauoir qui eſt Amy, ne ſe gaudiſſent de nous: comme ſi nous auions affaire à gens deſdaingneux, ou mocqueurs. Pourquoy donques? dirent ilz. A ſcauoir mon, dis ie, ſi l'amy eſt amy de quelque choſe, ou non? Il fault bien, dirent ilz, qu'il ſoit amy de quelque choſe. Eſt ce, dis ie, pour l'amour & à fin de rien, ou de quelque choſe? MENEX. *Pour l'amour & à fin de quelque choſe.* SOCR. *Telle choſe pour l'amour & à fin de laquelle on eſt amy, de quoy que ce ſoit, eſt elle point auſsi amye, ou ſi elle n'eſt amye ny ennemye.* MENEX. *Ie ne vous entends pas bien.* SOCR. *Ie vous en croy, Menexene. Or penſe ie que vous & moy l'entẽdrons mieulx ainſi. Diſons nous pas que le malade eſt Amy amoureux du Medecin?* MENEX. *Ouy.* SOCR. *Eſt ce pas à cauſe de maladie & à fin de ſanté, qu'il ayme le Medecin?* MEN. *Ouy.* SOCR. *Maladie eſt mauuaiſe.* MENEXE. *Voire.* SOCR. *Santé eſt elle bonne, ou mauuaiſe, ou ne bonne ne mauuaiſe?* MENEX. *Elle eſt bonne.*

SOCR.

SOCR. *Nous auons dict que le Corps, lequel est Ne bon ne mauuais, deuient Amyamoureux de Medecine à cause de Maladie qui est mauuaise, & que Medecine est chose Bonne. Pour l'amour donques & à fin de Santé, Medecine trouue Amytié, car Santé est chose Bonne.* MENEX. *Il est vray.* SOCR. *Or ca, Santé, est elle Amye, ou non?* MENEX. *Amye.* SOCR. *Et Maladie Ennemye.* MENEX. *Voire.* SOCR. *Donques, ce qui est Ne bon ne mauuais, est Amyamoureux de chose Bonne, à cause de ce qui est Mauuais et Ennemy, pour l'amour & à fin de ce qui est Bon & Amy. Il y ha quelque apparence, dirent ilz. Par ainsi, dis ie, à cause de ce qui est Ennemy deuient on Amyamoureux, pour l'amour & à fin de ce qui est Amyaymé.* LYS. *Ie le pense.* SOCR. *Or Enfans, puis que le propos nous ha amenez iusques icy, prenons bien garde, ie vous prie, que n'y soyons trompez. Tout premierement ie laisse cela, assauoir, que l'amy deuienne Amy de l'amy, c'est à dire, le Pareil de son semblable, ce que nous auons dict estre impossible: mais considerons plus oultre, à fin que l'opinion presente ne nous decoiue. Nous auons dict que Medecine est Amyeaymee pour l'amour & à fin de Santé.* LYS. *Voire.* SOCR. *Santé est donc aussi Amyeaymee. Or si elle est Amyeaymee, il fault bien que ce soit pour l'amour & à fin de quelque chose.*

LYS. *Voire.* SOCR. *C'eſt aſſauoir, de ce qui eſt Amyaymé, ſi les choſes ia confeſſées ont lieu.* LYS. *Pour l'amour & à fin de ce qui eſt Amyaymé voirement.* SOCR. *D'auantage, ce qui eſt Amyaymé eſt il point tel, pour l'amour & à fin de quelque autre Amyaymé?* LYS. *Ouy certes.* SOCR. *Or eſt il beſoing que par tel diſcours nous venions à quelque But & commẽcement d'Amytié, oultre lequel il n'y ayt point d'autre Amyaymé, de ſorte que toute Amytié ſoit rapportee à vn premier & principal Amy, pour l'amour & à fin duquel toutes choſes Aymees ſont Amyes, & en portent le Nom.* LYS. *Il eſt neceſſaire voirement.* SOCR. *Voyla à quoy ie diſois, n'agueres, qu'il nous failloit prendre garde, à celle fin que les choſes qui ſont Amyesaymees, pour l'amour & à fin du vray & ſeul Amyaymé, ne nous abuſent & retardent comme phantoſmes & ſemblances d'iceluy. Conſiderons donc en ceſte maniere. Ce que quelcun eſtime & tient cher, comme le pere ſon enfant, il le prefere à toutes les autres choſes qu'il tiẽt cheres pour l'amour de luy. Comme s'il ſcait que iceluy ayt beu de la Cicue, il priſera moult & aura cher le vin dont il eſpere s'ayder en lieu de Contrepoiſon.* LYS. *Voire.* SOCR. *Aura il pas auſſi en eſtime le flaſcon ou le vin ſera?* LYS. *Ouy.* SOCR. *Eſtimera il plus lors vne belle couppe, ou quelques beaulx*

verres

verres, que son enfant? Certes ie pense que toute son intention ne viſera à choſes quelcõques de toutes celles qui lors ſeront appreſtees les vnes à cauſe des autres: mais qu'il tendra & s'arreſtera ſeulement à ce pourquoy tout le reſte eſt requis. Et n'eſt vray ſemblable ce que lon dict communement, que l'or & l'argent ſoient en eſtime: car eſtime & intention ne ſont ſinon la choſe ſeule, pour l'amour & à fin de laquelle l'or & l'argẽt eſt quis & amaſſé. LYS. Il eſt vray. SOCR. Ainſi en prent il d'Amytié: car toutes choſes que nous diſons Amyes, pour l'amour & à fin de quelque Amy, ſont ainſi appellees par Nom emprunté, veu qu'il eſt certain que cela eſt ſeul Amy, auquel toutes autres Amytiez tendent. LYS. Il le ſemble. SOCR. A raiſon de quoy ce vray Amyaymé n'eſt point Amy, pour l'amour et à fin d'vn autre Amy. LYS. Non certes. SOCR. S'il eſt ainſi cela eſt donc faulx, que l'Amyaymé ſoit Amy, pour l'amour & à fin de quelque autre Amyaymé. Oultreplus, ce qui eſt Bon eſt il pas Amyaymé? LYS. Ouy ce me ſemble. SOCR. Ce qui eſt Bon eſt il pas Amyaymé à cauſe de ce qui eſt Mauuais? LYS. A mon aduis que ouy. SOCR. Mais ſi des trois deſſuſdicts, aſſauoir, Bon, Mauuais, & Ne bon ne mauuais, ne reſtoit plus que deux tant ſeulement, & que tout ce qui eſt Mauuais fuſt aboly, & oſté de Nature, tellement que

il n'eſcheuſt aucunement, ny au Corps, ny à l'Eſprit, ny à autre choſe quelconque de celles que nous auons dictes eſtre Ne bonnes ne mauuaiſes de ſoy. Ce qui eſt Bon ſeroit il point lors totalement inutile? veu que ſi iamais riẽ ne nous faiſoit mal, nous n'aurions beſoing d'aucune faueur ou ayde de ce qui eſt Bon. Et viendrions lors à congnoiſtre comment, à cauſe du Mal, nous aurions quis & aymé le Bien, comme ſi ce qui eſt Mauuais fuſt Maladie, & ce qui eſt Bon le Remede. Or n'aurions nous beſoing de Remede ſi n'eſtoit Maladie. Et puis vous ſemble il point auſſi que le Bien ſoit tellement proposé de Nature, que à cauſe du Mal il ſoit aymé de nous, & que iceluy Bien ne profite aucunement de ſoy? Ouy, dirent ilz, il nous le ſemble. Donques, dis ie lors, ce ſeul & vray Amy-aymé auquel tous les autres tendent, leſquels ſont appellez Amys, pour l'amour & à fin de celuy, eſt biẽ contraire & different d'iceulx. Car tous ſont Amys pour l'amour de l'amy: mais au rebours, ce vray Amy eſt tel à cauſe de ce qui eſt Ennemy, comme il eſt manifeſte. Et n'eſtoit ce qui eſt Ennemy, il n'y auroit plus d'Amy. MENEX. *Non pas ſelon telle raiſon.* SOCR. *Si le Mal n'eſtoit plus en Nature, aſſauoir mon ſi Faim & Soif en ſeroient auſſi abolies? Or ſi aux Hommes et Animaulx, qui ne pourroient lors eſtre dommagez, reſtoit encores quelque Faim & Soif,*

& Soif, lesquels appetis ne seroient mauuais le Mal estant totalement osté, Ie demanderois voulentiers qu'il en aduiendroit, si ie ne craingnois que tel propos semblast digne de mocquerie. MENEX. *Qui pourroit scauoir ce qu'il en aduiendroit?* SOC. *Et toutesfois nous scauons que de Faim aucunesfois aduient Douleur, & aucunesfois Plaisir.* MENEX. *Voire.* SOCR. *Aduient il pas aussi que celuy qui ha soif, ou Enuie de quelque chose, desire aucunesfois son profit, aucunesfois son dommage, aucunesfois ne l'vn ne l'autre?* MENE. *Ouy.* SOCR. *Si on ostoit toutes choses Mauuaises, aboliroit on aussi celles qui ne sont telles?* MENEX. *Nenny.* SOCR. *Donques les Appetis resteroient Ne bons ne mauuais, encores que tout ce qui est Mauuais fust aneanty.* MEN. *Il est vray.* SOCR. *Est il possible de non aymer ce que lon souhaitte & desire?* MENEX. *Non pas selon mon iugement.* SOCR. *Par ainsi, combien que le Mal fust lors du tout rasé de Nature, encores y auroit il (ce semble) quelques choses aymees.* MEN. *Voire.* SOCR. *Mais si le Mal est cause qu'vne chose est Amye de l'autre, le Mal n'estant plus rien, ne seroit Amy: car l'occasion ostee l'effect ne peult demeurer.* MENE. *C'est tresbien dict à vous.* SOCR. *Auons nous pas arresté que lon ayme quelque chose pour l'amour & à fin d'vne autre, & que à cause du Mal cecy qui est*

Ne bon ne mauuais ayme cela qui eſt Bon. MENE. *Ouy.* SOCR. *Et toutesfois il ſemble maintenant que il y ayt quelque autre cauſe d'aymer.* MENE. *Voire, il le ſemble.* SOCR. *Deſir, comme nous diſions n'agueres, eſt il point cauſe d'Amytié? & qui deſire eſt il pas Amy de la choſe deſiree? Parquoy tout ce que nous auons dict iuſques à preſent, touchãt Amytié, ſont ce pas pures Reſueries, comme quelque Farce, ou Sottie, ou autre ſemblable Poëtique inuention bien longue?* MENEX. *On le diroit.* SOCR. *Quiconques deſire, il deſire ce dont il ha Indigẽce.* MENE. *Voire.* SOCR. *L'indigent donques eſt Amy amoureux de ce dont il ha faulte. Or eſt il ainſi que chaſcun ha faulte de ce dont il eſt priué.* MENEX. *Qui en doubte?* SOCR. *Par ainſi, Menexene, & vous Lyſis, Amour, Amytié, Deſir, ſont touſiours de ce qui eſt Propre & Appertenant. Nous le confeſſons, dirent ilz. Dõques, dis ie, ſi vous eſtes Amys il fault bien que ſoyez aucunement prochains, & appertenans l'vn à l'autre. Auſſi ſommes nous, dirent ilz. Et qui deſire, ou ayme autruy, dis ie, par ce le cherit il & ayme qu'il luy eſt Prochain & Appertenant, ſelon l'eſprit ou eſtude d'iceluy, ou ſelon les mœurs & facons de faire, ou bien ſelon la face, autrement iamais ne l'aymeroit. Menexene s'y accorda, mais Lyſis ne diſt pas vn mot. Adõc ie dis: Puis qu'il fault*

neceſſ

neceſſairemẽt que nous aymions ce qui eſt de Nature Propre, c'eſt bien raiſon qu'vn legitime, & non point faulx Amant, ſoit ſemblablemẽt aymé de ceulx leſquels il ayme. Auquel propos, Lyſis, & Menexene, à peine voulurent conſentir: mais Hippothales, de l'aiſe qu'il en eut, changea tout de couleur. Or auois ie Intention d'vn petit mieulx deſduyre le propos, & leur dis en ceſte maniere: O Lyſis, & Menexene, S'il y ha difference entre ce que nous diſons Propre, & ce qui eſt Semblable, nous auons trouué au vray que c'eſt qui eſt Amy. Mais ſi Propre & Semblable ſont tous vn, conſiderez que ce n'eſt choſe aiſee reietter & racler ce poinct par lequel il ha eſté dict que le Pareil eſt inutile à ſon Semblable: & que en tant qu'il luy eſt inutile, iamais ne luy peult eſtre Amy. Toutesfois puis que nous ſommes deſia cõme preſque yures & eslourdis de tant de diſputes & parolles, voulez vous que nous confeſsions, que ce qui eſt Propre eſt autre que cela qui eſt Semblable? Nous le voulons bien, dirent ilz. Mettrons nous, dis ie, que ce qui eſt Bon à vn chaſcun luy ſoit Propre? & au contraire ce qui eſt Mauuais, Aliene & Eſtrange, ou que le Bon ſoit Propre au Bon, le Mauuais au Mauuais, & le Tiers au Tiers, aſſauoir, ce qui eſt Ne bon ne mauuais? Il nous ſemble, dirent ilz, que telles choſes ſont propres les vnes aux autres. O Enfans, dis ie,

nous retournons donques de rechef aux meſmes propos que au commencement nous auions nyez & reiettez: car le Meſchant ne ſeroit pas moins Amy du Desloyal, ou le Maling du Mauuais, comme le Bon ſeroit du Iuſte. Il le ſemble, dirent ilz. Mais ſi nous diſions, dis ie, ce qui eſt Bon & cela qui eſt Propre ne eſtre qu'vn, le Bon ſeroit il pas ſeulement Amy du Bon? Ouy certes, dirent ilz. Mais nous l'auons deſia nyé, dis ie, vous en ſouuient il pas? Ouy bien, dirent ilz. Quels propos donques, dis ie, tiendrons nous deſormais pour ne trouuer rien de certain? Or comme les Sages ont de couſtume faire en leurs conſultations recourons vn petit tout le diſcours que nous en auons faict. Si donques les Amãs ny les Aymez, les Semblables ny les Contraires, ny de toutes autres choſes qu'ayons dictes, dont à cauſe de la multitude ie ne ſuis bonnement records, rien qui ſoit ne peult auoir le nom d'Amy: Ie ne vous ſcaurois plus qu'en dire. Quand i'euz ce dict, ie penſois bien interroguer quelcun des grands: mais les Pedagogues de Lyſis, & Menexene, comme ſi c'euſſent eſté quelques Demons ou Eſprits familiers, leur commanderent alors qu'ilz s'en retournaſſent à la maiſon auec leurs Freres, car il eſtoit heure de veſpres. Auſquels commandemens, nous autres qui eſtions là aſſemblez, voulumes de prime face reſiſter, en reboutant & empeſchant iceulx

Peda

Pedagogues de ce faire, mais ilz ne tindrẽt pas grãd compte de nous ny de noz parolles : ains eſtans deſpits de ce, mourmonnerẽt contre nous ie ne ſcay quoy en leur pattois, & appellerent les Enfans. Dont nous vaincuz par leur importunité fuſmes contraincts leuer le ſiege, & rompre la Compaignie auſsi, par ce qu'il ſembloit que les autres enfans n'euſſent pas grãd propos à nous communiquer pour l'heure, à cauſe de la feſte à laquelle ilz s'eſtoient totalemẽt addonnez. Finablement, comme deſia Menexene & Lyſis s'en alloient, ie leur dis ainſi : O Menexene, & Lyſis, Auiourd'huy nous ſommes nous bien monſtrez ſots & mocquables, tant ie qui ſuis ia Aagé, que vous qui eſtes encores Enfans. Dont ceulx cy ne fauldront à ſe gaudir de nous, qui nous tenons & eſtimons Amys (Ie me mets du nombre auec vous) Toutesfois que n'ayons encores trouué au vray que c'eſt qu'Amy.

*

FIN.

CONTENTEMENT.

QVESTE D'AMYTIÉ, À LA ROYNE DE NAVARRE.

*

Eleur Diuine
Muſe digne,
Fauoriſez par pitié
A la veine
Foible & vaine,
Qui va querant Amytié.
Voſtre face
De ſa grace
La peult rendre ſeurement,
De Sterile
Prou fertile
Par vn regard ſeulement.
Si mon Style
Inutile
Sent vn coup voſtre faueur,
Ie ne doubte,
Qu'il ne gouſte
D'amytié quelque ſaueur.
Ou eſt elle
La plus belle
De mes Dames les vertuz?

Dont

Dont la vie
Viuifie
Maints cueurs par mort abbatuz.
O Dryades,
Oreades,
Faunes, Tritons, Demydieux,
Pierides,
Nereïdes,
Eſt elle point en voz lieux?
Ie vous prie,
Qu'on eſpie
De quel' part elle viendra:
Et qu'on voye
Quelle voye
L'amyeaymee tiendra.
Si elle erre
Par ſus terre,
Voyons ſa grand' priuauté:
Ou qu'on ſache,
Qui la cache
Deſſoubs Ferme loyaulté.
Ie y prens garde,
Et regarde
Deux Amans, dont l'vn en cueur
N'a que larmes,
Et alarmes,

Veu de l'autre la rigueur.
Ha, ou Hayne
L'inhumaine
Veult tenir son contrepoinct,
Il s'abuse,
Qui y muse,
Car la Nymphe n'y est point.
Les Semblables
Accointables
L'ont, possible, en leurs quartiers:
Tels, ce semble,
Sont ensemble,
Amys loyaulx & entiers.
Mais la teste,
Qui se creste
De semblable Mauuaistié,
Essoreille
Sa pareille,
Qui n'est signe d'Amytié.
Ny Fainctise
Qui aguise
La Mensonge à faulseté,
Ny follie
Qui s'allie
D'imprudence, ou lascheté.
La personne

Sage

Sage & bonne,
Qui peult de soy prendre soing,
N'a que faire
De se traire
Vers son Pareil au besoing.
Tels n'aduisent,
Ou peu prisent
L'vn de l'autre le pouuoir:
Dont se partent,
Et escartent
Sans Amytié conceuoir.
Mais encore,
Nul n'ignore
Ce qu'on voit de iour en iour,
Comme Enuie
L'ennemie
Entre Pareils faict seiour.
Dont i'estime
Qu'en estime
Amytié là ne seroit:
Tournons bride,
Car ie cuyde
Que deça conuerseroit.
Vn Contraire
Tasche attraire
L'autre, lequel luy default:

Chose

Choſe Seiche
Ayme & leſche
Humeur, & le froid le chauld.
Accointance,
Non obſtant ce,
N'eſt en Contrarieté,
Qu'on ne diſſe
Que Malice
Fuſt l'amye de Bonté.
Que ſera ce,
Puis que traſſe
Ne ca, ne la, n'en trouuons?
C'eſt merueille,
Ie conſeille
Qu'ailleurs chercher la deuons.
Choſe Tierce,
Donques quiert ce
Qui eſt Bon, propre, & duyſant,
Quand contrainCte,
Ou attainCte
Se ſent du Mal trop nuyſant.
Et s'aſſeure
De bonne heure
De tel remede & ſecours,
Ains que vice
La rauiſſe

Hors

Hors de ſon naturel cours.
Ie croiroye
Que la proye
Ne ſeroit pas loing d'icy:
Car ie treuue
Par eſpreuue,
Que le Bon eſt Beau auſſi.
Or eſt telle
Beauté, qu'elle
Ne peult qu'aymee ne ſoit:
Car ſa grace,
Coulant, paſſe
En tout cueur, qui l'appercoit.
Ce Tiers donques,
Ne ſut onques
Sans eſtre du Bien Amy:
Veu l'ordure,
Et laidure
Du Mal ſon grand Ennemy.
Le malade
Foible & fade
De la fiebure dont il ard,
En ſouſpire,
Et deſire
Le Medecin & ſon art.
Ignorance

Tant

Tant nous tanſe,
Qu'elle nous contrainct vouloir
Sapience,
Dont l'abſence
Nous faict errer & douloir.
Pour laquelle
La Sequelle
Des beaulx eſcripts plantureux
Eſt requiſe,
Et compriſe
De ſes Amyamoureux.
Mais quand l'homme
Dort & chomme
D'ignorance au grand portail,
Tant s'atterre,
Que ſur terre
Ne ſert que d'eſpouuentail.
Choſe Amye
Eſt cherie,
Pour quelque Amy eſtimé:
Et fault dire
Qu'on aſpire
A vn ſeul Amyaymé.
Vers tel Sire
Se retire
Le Tiers, à fin d'eſtre heureux,

Pour

Pour l'oppreſſe
Dont le preſſe
Le Mal rude & dangereux.
Non faict certes,
Car ſi Pertes,
Maulx, & Perils n'eſtoient plus,
Tant qu'Enuie
Auroit vie
On aymeroit le ſurplus.
I'entends ceſte
Qu'on accepte
Au tiers reng des appetis:
Non point celle
Tant Cruelle
Enuie qu'ont les chetifs.
Ainſi donques,
Qui adonques
Enuie, ou deſir, auroit,
Chaſcun iuge
Qu'au refuge
Diſette le chaſſeroit.
Or Diſette
Touſiours iette
L'œil vers le Bien qu'elle auoit:
Et regrette
La Pourette

Ce dont priuee ſe voit.
O Princeſſe!
La Deeſſe
Tant quiſe, ſeroit bien là:
Somme toute,
Ie me doubte
Que ceſte Garcette l'a.
Elle prie,
Elle crie
Iuſqu'a ſouuent ſe paſmer:
Mais ie penſe
Qu'en preſence
N'a reconfort que d'aymer.
Tant Conſtante,
Et ardante
Eſt en l'amour de l'Amy,
Qu'elle ha craincte
D'eſtre Faincte,
Ou de n'aymer qu'a demy:
Et eſt telle
L'eternelle
Flamme d'amour, dont elle ard,
Qu'elle auouë,
Ayme, & louë
Toute choſe de ſa part.
Toute choſe

Se propoſe
A aymer qui ayme bien:
Ce qu'icelle
Iouuencelle
Faict tout pour l'amour du ſien.
Ses voyſines,
Et couſines
Ha moult cheres, meſmement
Ses prochaines
Sœurs germaines,
Qui ayment pareillement.
Or, la Belle,
Voyant qu'elle
N'a de ſoy que la moytié,
Se contente,
Soubs l'attente
De ſa parfaicte Amytié.

Arreſtez vous, ô petis vers courantz,
Et merciez Amytié, & la Dame,
Dont vous tenez, ſi n'eſtes ignorantz,
Tout quant qu'auez, le corps, l'eſprit, & l'ame.

FIN.

DV VOYAGE DE LYON A NOSTRE DAME DE L'ISLE.

1539.

A Monſieur le Lieutenant pour le Roy Iean du Peyrat, à Lyon.

*

Ce paſſetemps, qu'au lieu du Roy prenois
En ſon Batteau, au voyage de l'Isle,
Noble Peyrat lieutenant Lyonnois,
Soubs de Francoys la main franche & gentile:
Combien qu'il ſoit pourtraict d'vn menu ſtyle,
Si ay ie eſpoir que ta main qui addreſſe
De ce Lyon la fureur & ſimpleſſe,
Et qui deſia reſemble aucunement
A ſa loyalle & humaine maiſtreſſe,
D'humanité ſouueraine Princeſſe,
Le pourra prendre encor humainement.

IE ne doibs
Et ne vouldrois,
O du doulx May le Quinzieſme,
Tant anobly,
En oubly
Mettre ta Beauté ſupreme.
Hamadryades,

Drya

Dryades,
Vous leurs ioyeux Oyseletz:
Hymnides,
Et Nereïdes
Inuentez chantz nouuelletz:
Pour m'ayder
A recorder
Celle ioye solennelle,
Que reseruez,
Et auez
En cure perpetuelle.
Distant la Saone
Du Rosne
Vne lieuë, ou enuiron,
Est l'Isle,
L'isle gentile
Dedans son moyte giron:
Ou l'Enfant
Tant triumphant,
Par sa mort trop plus qu'amere,
A des Autels
Immortels
Pour Soy, sa Grand, & sa Mere.
Là sa notoire
Memoire,
Quand l'annee ha faict le tour,

Annonce
La grand' ſemonce
De ſon Celeſte retour.
Lors Lyon
Plus qu'Ilion
En toute ſorte admirable,
Faict ſon deuoir
De reuoir
Ce ſainct Temple Venerable.
L'aube vermeille
Reſueille
Du vert Roſier les iettons,
Roſee
S'eſt ia poſee
Autour des petis Bouttons.
Le beau iour:
A Dieu ſeiour,
Demourez, vous, & les voſtres,
Pour en ce lieu
Dire à Dieu
Voz dixains & patenoſtres.
Les Lyonnoiſes
Bourgeoiſes
Prennent Cotte, & Corcelet,
Huſchees,
Et reſueillees

Par

Par le doulx Roßignolet.
Maint Batteau
Eſt deſſus l'eau,
Qui les attend, & ne bouge:
L'vn eſt couuert
Tout de vert,
L'autre tapiſſé de rouge.
La Saone lente,
Fort gente
S'en tient, mais en bel arroy,
Encore
Plus la decore
Le noble Batteau du Roy.
Roy Francoys,
Qui des Francoys
Semble Fundateur antique,
Veu de ſon nom
Le renom,
Et l'effect plus Autentique.
Peuple Amyable,
Feable,
Le grand bien que Dieu t'a faict!
De naiſtre
Pour viure, & eſtre
Soubs vn Prince tant parfaict.
Gens heureux,

Sur tous les vœux
De Saincteté desireuse
Sacrifiez,
Et priez
Pour sa Santé valeureuse.
Ia la Bazoche
S'approche,
A fin qu'au Batteau paré
Sa Bende
Bleue se rende,
Dessoubs le Lys honnoré.
Plus de cent
De sainct Vincent,
En toute facon gourriere,
Vont regardans,
Et gardans
Leur belle & ample Baniere.
L'imprimerie
Cherie
Des Muses, comme leur Sœur,
Plus graue
Beaucoup, que braue,
Y porte Amour & doulceur.
Que de gens
Mistes & gents!
Tous ceulx cy s'en vont par Vaisse,

Moult

Moult gracieux,
Et ioyeux,
Dieu les maintienne en tel aiſe.
Ca, viennent elles
Les Belles?
Car Monſieur le Lieutenant
Arriue
Ia ſur la riue,
Et veult partir maintenant.
Or venez
Dame, & prenez
Loing du chauld hasle, icy place:
Car s'il attainct
Voſtre tainct,
Il en eſtaindra la grace.
Mes Dames freſches,
Les fleſches
D'Apollo ne vous nuyront:
De celles
D'Amour cruelles,
Ie ne ſcay qu'elles feront.
Sus, allons,
(Si nous voulons)
Tandis que la freſcheur dure:
Le plaiſant lieu:
He mon Dieu!

Qu'il faict bon veoir ta verdure.
Toute la plaine
Eſt pleine
D'hommes & femmes marchants:
A dextre,
Et à ſeneſtre
Oyez des Oyſeaulx les chants.
Oyez vous?
Ce bruyt tant doulx
Decliquer de la gorgette
Du Geay mignot,
Du Linot,
Et de la friſque Alloette:
Leſquels nous rient,
Et crient
Que chanter deuons auſsi.
O cures
Vaines, & dures,
Nous vous lairrons donc icy.
Vien Soulas
Nous rendre las
De Paſſetemps & Plaiſance:
Sus, chantons tous.
Dirons nous
Le Content, ou Iouyſſance?
Chantons en vne:

Fortu

Fortune.
Doulce memoire, à loysir.
Et voire,
Doulce memoire,
Auant, ou Pour vn plaisir.
Papillons,
Et Oysillons
Voletans par la Montaigne:
Les tant follets
Aignelets
Sautelans en la Campaigne.
Chascun conuoye
La ioye
Des Lyonnois, que Dieu gard:
Les Bestes
Dressent leurs testes,
Pour en auoir le regard.
Les Poissons
Viennent aux sons
Des Rebecs, & Espinettes,
Et loing du fond
De l'eau, font
Petites gambadelettes.
Les tant honnestes
Brunettes
Nymphes, de Bacchus prochain

Suyuies
S'en ſont fuyes
Là hault, pour veoir tout le train.
Et Ceres
Se tient expres
Pres des Paſſans, file, à file:
Pour iceulx veoir,
Et ſcauoir
Des nouuelles de ſa fille.
De cueur, & veuë
Saluë
Petis, Grands, & Grandelets:
Dont telle
Eſt la ſequelle
Que de vous, mes Verſelets.
Ce vert Pré
Plus Diapré
Que les haults chefz des Princeſſes,
Bien vouldroit
Qu'en tout endroict
On luy pillaſt ſes richeſſes.
Voyez ia l'Isle
Fertile
De riz, & là hault au bois
Soubs branches
Vertes, Fleurs blanches

Qui

Qui eſcoutent les Aubois.
Meneſtriers
Soubs ces noyers
Sonnent à toute puiſſance,
Tant aux Paſſans,
Qu'aux Danſans,
Commune reſiouyſſance.
O Compaignie
Fournie
De miliers, tant qu'il ſouffit:
Benie
Sois, & vnie
En Celuy là qui te feit.
Qui ira,
Il ſe perdra
Par ceſte preſſe incertaine:
N'ayez eſmoy,
Suyuez moy,
Ce dict noſtre Capitaine.
Chaſcun contemple
Ce Temple
Dont part la Proceſsion:
Priere
Brieſue, & entiere,
Faiſons y d'affection.
Attendons,

Et re

Et regardons
Vn petit ceſte aſſemblee
De Compaignons,
De Mignons,
Et de Dames redoublee.
Ces iolyettes
Fillettes,
Que Villageois vont menans,
S'aſſemblent
Toutes, & tremblent
D'ouyr les Canons tonnans.
Au circuyt
De tel deſduyt
La Saone ſon Roſne oublie,
Pour s'eſiouyr
A ouyr
La gent ſans melancolie.
Oncques Riuiere
Si fiere
Ne ſe feit tant eſtimer,
Il ſemble
Qu'elle reſſemble
(Veu ſon Isle) à la grand' Mer.
Et ſes beaux
Coulans Batteaux
Chargez, non de Marchandiſes:

Mais

Mais de Beautez,
De Bontez,
De Graces, & Gallantiſes.
A telle Feſte
S'appreſte
Le Dieu de ioye, & de pleurs,
Des aesles
Toutes nouuelles
Faictes de roſes & fleurs.
Le Friand
S'en va riant:
Mais de nuyre ne ſe ſoule:
Il ſe gaudit,
Et brandit
Ses Flammes parmy la foule.
Il donne maintes
Attainctes
Aux poures cueurs eſgarez:
Il poulſe
D'arc, & de trouſſe
Les Penſers mal aſſeurez.
Soubs tes ris
Doulx & cheris
Lances tu Douleur amere,
Cruel Amour?
Au retour

Nous

Nous le dirons à ta Mere:
Qui en triſteſſe
Sans ceſſe
Te va cherchant de ſes yeux
Par Hayes,
Prez, & Saulſayes,
Et par Spectacles ioyeux.
Si hardy:
Car ie vous dy
Frere, que telle entreprinſe,
(S'il l'appercoit,
Ou qu'il ſoit)
Se verra bien toſt ſurprinſe.
Tel le menace
D'audace,
De qui poſſible le cueur
L'eſtime
Son legitime,
Et inuincible Vaincueur.
Tel fuyt,
Mais bien hayt
Le cuyde, qui le pourchaſſe:
Tel l'eſt chaſſant,
Et poulſant
Au loing, qui de pres l'embraſſe.
A Dieu Sicile

Dy ie,

(Dy ie) Isle,
Autre Sicile en chaleur:
Ta grace
(Certes) la paſſe
De gentilleſſe, & valeur.
Sotz Esbatz,
Cruelz debatz,
A tant heureuſe Iournee
Ne faictes telz
Ieux mortelz,
Que vous feistes l'autre annee.
La main Lorraine
Humaine
Met cy ſon Chappeau muny
De groſſe
Peſante Croſſe,
Prinſe en ſon Noble Cluny.
Ou es tu
Prince en vertu
Tant parfaict? Soixante mille
Seront teſmoings
(Pour le moins)
De l'honneur de ta Famille.
Mais, à tant monte
Le Compte,
Que de Phœbus ſans doubter,
La veuë

Claire & aguë
S'esblouyt à les compter.
Nous irons
Delà (ferons?)
En vn Iardin de plaiſance,
Ou trouuerons,
Et verrons
Des Dames à ſouffiſance.
Ces Violettes
Seulettes
En leurs luyſantz affiquetz,
Se mirent
Et ſe deſirent
Veoir conioinctes en bouquetz.
Le Roſier
Rid du Fraiſier,
Qui tout au rebours agenſe
Deſſus ſon fruict
Meur & cuict
Ses rouges grains de Semence.
La Marguerite
Petite
Auprès de la grand' ſe tient:
Et celle
Iennette belle
Soubz le blanc Lis croiſt, & vient.
O Soucy,

Que

Que fais tu cy?
Si ton taincт eſt deſolable,
Las, c'eſt Amour,
Qui de iour
Te paincт ainſi miſerable.
De ces friandes
Viandes
N'eſt beſoing tant ſe ſouler:
Prou face,
Voyons en place
Les belles Dames baller.
C'eſt aſſez,
O yeux laſſez
De Beauté trop ſadinette
Veuë en ce lieu.
Or à Dieu
Corydon, & ſa Brunette.
La voye approche
La Roche
Place de grand' propreté,
Iuſt digne,
Francoys inſigne
Y auez vous point eſté?
Là, Albert
Ouurier expert
Du Roy en Muſique haultaine,

Auecques ſons
De chanſons
Ha Sacré vne Fontaine.
Dont on dict, qu'elle
S'appelle
L'albertine proprement:
Camuſe,
Que ceſte Muſe
Te ſeruiroit loyaument.
Faſcheux Soing,
Qui de tout loing
Nous rappelles à la Ville:
I'aymerois mieulx
De ces lieux
L'air, que ton vmbre ciuile.
O bienheuree
Seree,
Trop ſoudaine à faire honneur:
Et ſuyure
Le iour, qui liure
Tant de lieſſe & Bonheur.

Retirez vous petis Vers miſtes
A ſeureté, ſoubz les Couleurs
De Celle, dont (quand eſtes triſtes)
L'eſpoir appaiſe voz douleurs.

TOVT A' VN.

A Iane, Princesse de Nauarre.

Les Roses d'Ausone

Vn iour de May, que l'Aube retournee
Refraischissoit la claire Matinee
D'vn Vent tant doulx, lequel sembloit semondre
A prendre l'heure ains que se laisser fondre
A la chaleur du Soleil aduenir
Ie me leuay, à fin de preuenir,
Et veoir le poinct du temps plus acceptable
Qui soit au iour de l'Este delectable.
Pour donc vn peu recreer mes Espritz,
Au grand Verger, tout le long du pourpris,
Me pourmenois par l'herbe fresche & drue,
Là ou ie veis la rosee espandue,
Et sur les choulx ses rondelettes gouttes
Courir, couler, pour s'entrebaiser toutes:
Puis tout soudain deuenir grosselettes
De l'eau tombee à primes goutelettes
Du Ciel serain: Là veis semblablement
Vn beau Laurier accoustré Noblement
Par Art subtil, non vulgaire, ou commun,
Et le Rosier de Maistre Iean de Meun,
Ayant sur soy mainte Perle assortie,
Dont la valeur deuoit estre amortie
Au premier ray du chauld Soleil leuant,
Qui ia taschoit à se mettre en auant.

Le Roſsignol (ainſi qu'vne buccine)
Par ſon doulx chant faiſoit au Roſier ſigne,
Que ſes Bouttons à Roſee il ouuriſt,
Et tous ſes Biens au beau iour deſcouuriſt
L'Aube duquel auoit couleur vermeille,
Et vous eſtoit aux Roſes tant pareille,
Qu'euſsiez doubté ſi la Belle prenoit
Des Fleurs le taincт, ou ſi elle donnoit
Le ſien aux Fleurs plus beau que nulles choſes:
Vn meſme taincт auoient l'Aube, & les Roſes,
Vne roſee, vn meſme aduenement,
Soubz d'vn clair Iour le meſme aduancement,
Et ne ſeruoient qu'vne meſme Maiſtreſſe:
C'eſtoit Venus la mignonne Deeſſe,
Qui ordonna, que ſon Aube, & ſa Fleur
S'accouſtreroient d'vne meſme couleur.
Poſsible auſsi, que (comme elles tendoient
Vn meſme luſtre) ainſi elles rendoient
Vn meſme Flair de perfum precieux:
Quant à ceſtuy des Roſes, gracieux,
Que nous touchions, il eſtoit tout ſenſible:
Mais celuy là de l'Aube, intelligible
Par l'air eſpars ca bas ne paruint point.
Les beaulx Bouttons eſtoient ia ſur le poinct
D'eulx eſpanir, & leurs aesles eſtendre,
Entre leſquelz l'vn eſtoit mince & tendre,

Encor tapy dessoubs sa coeffe verte:
L'autre monstroit sa creste descouuerte,
Dont le fin bout vn petit rougissoit:
De ce Bouton la prime Rose issoit:
Mais cestuy cy demeslant gentement
Les menuz plis de son accoustrement
Pour contempler sa charnure refaicte,
En moins de rien fut Rose toute faicte:
Et desploya la Diuine denree
De son pacquet, ou la graine Doree
De la Semence estoit espaissement
Mise au milieu, pour l'embellissement
Du Pourpre fin de la fleur estimee,
Dont la Beauté, n'agueres tant aymee,
En vn moment deuint seiche & blesmye,
Et n'estoit plus la Rose que demye.
Veu tel meschef me complaingnis de l'aage,
Qui me sembla trop soudain, & volage,
Et dis ainsi: Las, à peine sont nees
Ces belles Fleurs, qu'elles sont ia fennees.
Ie n'auois pas acheué ma complaincte,
Que incontinent la Cheuelure paincte,
Maintenant veue en la Rose excellente,
Tomba aussi par cheute violente
Dessus la terre, estant gobe & iolie
D'ainsi se veoir tout à coup embellie

Du taincт des Fleurs cheutes à l'enuiron,
Sur ſon chef brun, & en ſon vert giron:
Mais la Roſee (encor) les luy ſouilloit:
Car le Roſier que le Iour deſpouilloit,
Veu l'accident de ſi piteux vacarmes,
La diſtilloit en lieu d'ameres larmes.
Tant de Ioyaux, tant de Nouueautez belles,
Tant de Preſens, tant de Beautez nouuelles,
Brief, tant de Biens que nous voyons florir
Vn meſme Iour les faict naiſtre, & mourir:
Dont nous Humains à vous, Dame Nature,
Plaincte faiſons de ce que ſi peu dure
Le port des Fleurs, & que de tous les dons,
Que de voz mains longuement attendons
Pour en gouſter la iouyſſance deuë,
A peine (las) en auons nous la veuë.
Des Roſes l'aage eſt d'autant de duree,
Comme d'vn Iour la longueur meſuree,
Dont fault penſer les heures de ce Iour
Eſtre les Ans de leur tant brief ſeiour
Qu'elles ſont ia de Vieilleſſe coulees,
Ains qu'elles ſoient de Ieuneſſe accollees.
Celle qu'hyer le Soleil regardoit
De ſi bon cueur, que ſon cours retardoit,
Pour la choiſir parmy l'eſpaiſſe nuë,
Du Soleil meſme ha eſté meſconneuë

A ce

A ce matin, quand plus n'a veu en elle
Sa grand' Beauté, qui sembloit Eternelle.
Or, si ces Fleurs de graces assouuyes
Ne peuuent pas estre de longues vies,
(Puis que le Iour, qui au matin les painct,
Quand vient le soir leur oste leur beau taincl,
Et le Midy qui leur rid les rauit)
Ce neantmoins chascune d'elles vit
Son Aage entier. Vous donc Ieunes fillettes,
Cueillez bien tost les Roses vermeillettes
A la rosee, ains que le temps les vienne
A deseicher: Et tandis vous souuienne,
Que ceste vie, à la mort exposee,
Se passe ainsi, que Roses, ou Rosee.

Epistre. A ma Dame Marguerite, fille du Roy de France.

Heureuse Fleur de franche fleur issante,
Fleuron Royal, Marguerite croissante,
Qu'attendez vous du poure Dedalus?
Qu'attendez vous? voulez vous des Salutz.
Vn milion? vrayment vous en aurez,
D'or ne seront, toutesfois, ny dorez,
Ce nonobstant qu'ilz soient prins au profond
Du bon thresor, ou les meilleurs se font,
Qui est le cueur, le cueur de moy, prou riche

En tel auoir, dont iamais il n'eſt chiche.
Salut vous doint Celuy qui ſeul le peult,
Et ſans guerdon ſauue celuy qu'il veult:
Salut vous doint le Pere par ſon Filz,
Oultre lequel n'eſt nul ſalut prefix:
Salut vous doint Cil qui voulut ſauuer
Tous les perduz, & ſceut Salut trouuer:
Salut vous doint Celuy qui ſauue l'homme
Bien mieulx gratis, que par argent à Romme:
Salut vous doint Celuy qui mort ſouffriſt,
A celle fin que ſalut nous offriſt:
Salut vous doint, mille fois ſoit il dict,
Celuy qui ſeul ha de Salut credit.
Ay ie faulsé ma foy à vous promiſe?
Ces Salutz là ſont ilz de bonne miſe?
S'ilz ne ſont bons ie les vous changeray,
Et bien ſoudain d'autres en forgeray,
Ou faulſement contre Iuſtice & Loy
Auec l'or pur meslerons d'autre alloy:
Mais ie ſuis ſeur que vous vous contentez
Bien de ceulx cy, ſans que vous me tentez,
Et eſſayez pour vous en contrefaire
De ceulx deſquelz on n'a pas grand affaire.
Or ie vouldrois bien ſcauoir & entendre,
Qui vous eſmeut voſtre largeſſe eſtendre
Par deuers moy, qui vous ſuis incongneu,

Et dont

Et dont iamais ne vous eſt aduenu
Seruice aucun? Ha, i'entends voſtre entente,
Vous aymez tant & tant la voſtre Tante,
Que tout cela qu'eſtre à elle ſcauez,
(Pour l'amour d'elle) en grand' amour auez:
Dont quand ce vint qu'ouyſtes le propos,
Que de ſanté n'eſtoit plus au repos
Le ſien ſeruant nommé Bonauenture,
Pour luy vn don de doulce confiture
Donnaſtes lors à Frotté, ſecretaire,
(Lequel ne peult des cieulx le ſecret taire)
Qui toſt à moy, de par vous, l'apporta.
Lors voſtre nom tant me reconforta,
Que ſi i'ay faict de guarir bon deuoir,
Ce ha eſté plus toſt pour vous reueoir
Que pour taſcher eſtre long temps en vie,
Car autrement n'en auois nulle enuie:
Et puis auſsi pour crainɛte de ſoubſtraire
(Par Mort qui ſcait tout à ſa corde attraire)
A voſtre Tante vn ſeruant ſi fidele,
Qui ayme tant l'honneur & profit d'elle,
Qu'il ſe vouldroit ſoymeſmes oublier
Pour le Renom d'icelle publier,
Ce qu'il ne peult, veu qu'il eſt ſi notoire
Qu'il n'eſt beſoing que langue ou eſcriptoire
S'empeſche ia pour cuyder entreprendre

A icel

A iceluy vouloir son vol apprendre,
Car il est tel, son Renom, en tous lieux,
Qu'il est congneu voire mesmes des Dieux.
De Nom, d'Esprit, la nous representez,
Et ses vertus de si tresprès hantez,
Que nostre Espoir ha prou cause & matiere
S'il dict qu'en vous la doibt veoir toute entiere:
Car vous aymez, tout ainsi qu'elle faict,
Toute vertu, & hayez tout malfaict:
Beaucoup prisez, tout ne plus ne moins qu'elle,
La Poësie, & toute sa sequelle,
Qui est scauoir, & science anoblie,
Qui ne permet qu'on ignore ou oublie
Chose qui soit qu'intelligence humaine
Dedans le clos de l'entendement maine.
A cause d'elle eustes donc souuenance
(Ie n'y voy point nulle autre conuenance)
Du Dedalus, quand maladie, las,
Dernierement l'auoit prins en ses las,
Dont il est hors prest à ruer l'enclume,
Loué soit Dieu, & desia se remplume
Pour s'en voler, s'il vous plait commander,
En quelque lieu que les vouldrez mander.
Volera il aux faicts des Hesperides?
Ira il veoir que font les Nereïdes?
Voulez vous bien qu'il vole oultre les Cieulx

Pour

Pour eſpier ſi tant eſt ſoucieux
(Comme lon dict) Iuppiter de ce monde?
Deſcendra il là bas au Regne immunde,
Que tient Pluton auecques Proſerpine
Trop enrichiz par Mort & ſa rapine?
Il volera par le trou Dauernus,
Dont nulz Oyſeaulx ne ſont point reuenus,
Et s'en ira aux champs Eliſiens
Si vous voulez, pour veoir les Anciens:
Ou s'il vous plait que mieulx ſon vol eſpreuue
Il volera iuſques en terre neufue:
Neufue ie dis, que trouuee on n'a point,
Pour racompter les mœurs de poinct en poinct
De ces Enfans, viuants en vraye enfance,
A Dieu ſoyez noble Fille de France.

A' Clement Marot, Pere des Poëtes François.

Mon Pere,
I'ay veu mon Frere
Accouſtré mignonnement,
Que ie m'en taiſe
De l'aiſe
Ie ne pourrois bonnement.
Il paſſe
De telle grace

Les cuydans luy reſſembler,
Que mainte Muſe
S'amuſe
A le ſouuent contempler.
Son ſtyle
Coulant diſtille
Vn langage pur & fin,
Dont ſont puyſees
Riſees
Ou lon ſe baigne ſans fin.
La Tante
Tant floriſſante
S'en contente deſormais,
Sa Renommee
Nommee
En ſera à tout iamais.
Enuie
Iour de ma vie
Ne luy portay en mon cueur:
Ne ſcay à quelle
Querelle
Il me tient tant de rigueur,
De dire,
Qu'il marche & tire,
Tout oultre au plus pres de moy,
Sans qu'il me rie,

Ne die
Mot, dont ie ſuis en eſmoy.
Fortune
Tant importune
Faict donc qu'on ne meſt plus rien
Par Calumnie,
Qui nie
Au poure Innocent le Sien.
Vray Iuge,
Certain refuge
D'innocence en tout endroict,
Tien toy en contre,
Remonſtre
Aux Ignorans mon bon droict.

Le Blaſon du Nombril. A Iean des Goutes, Lyonnois.

Petit Nombril, milieu & Centre,
Non point tant ſeulement du ventre,
Entre les Membres enchaſſé,
Mais de tout ce Corps compaſſé,
Lequel eſt Souuerain Chef d'œuure,
Ou naifuement ſe deſcœuure
L'art de l'ouurier qui l'a orné,
Comme vn beau Vaſe bien tourné,
Duquel tu es l'acheuement,

Et le

Et le bout, auquel proprement
Celle grand' Chaine d'or des Dieux
Tenant au hault Nombril des Cieulx
Fut puis par iceulx attachee,
Et petit à petit laſchee,
En auallant ca bas au monde
Leur Poupine tant pure & munde,
Qui leur donna, comme i'entends,
Cent mille petis Paſſetemps
Auant qu'elle fuſt deſcendue,
Et des cieulx en terre rendue,
Au reng de ſes predeceſſeurs,
Et au beau milieu de ſes Sœurs
Les Vertus & Graces benignes.
Petit Neu, qui des mains Diuines
Apres tout le reſte parfaict
As eſté le fin dernier faict,
Et manié tout freſchement,
Duquel tresheureux touchement
La doulce Memoire recente
Tant te ſatisfaict & contente,
Qu'a peine à ton plus grand Amy
Te veulx tu monſtrer à demy,
Ains te retires tellement
Que tu ne parois nullement
De peur que pollu tu ne ſois

Si l'humain touchement recois
Qui en toy le Diuin efface.
Petit Quignet, retraict, & place
De ſouueraine Volupté,
Ou ſe muſſe la voulenté
De chatouilleuſe iouyſſance,
Qui aux conuis d'auantnaiſſance
Seruis de Bouche au petit Corps,
Lequel ne mangeoit point pour lors,
Ains par toy ſuçoit doulcement
Son delicat nourriſſement,
Dont le petit Poupin croiſſoit
A meſure qu'on le traſſoit
Au flan gauche de la matrice.
O l'ancienne Cicatrice
De la rongneure doloreuſe,
Que Deité trop rigoreuſe
Feit iadis au poure Homſenin,
Animal ſans fiel, ne venin!
Lequel, contre toute pitié,
Fut diuiſé par la mytié,
Et faict d'vn Entier tant heureux
Deux demys Corps trop langoreux,
Qui depuis ſont touſiours errans,
Et l'vn l'autre par tout querans
En grand deſir d'eulx reünir,

N'eſtoit le honteux ſouuenir
De la Diuine cruaulté,
Qui, nonobſtant leur loyaulté,
Les vient ſi fort esfaroucher,
Qu'ilz ne s'oſeroient approcher
Pour raſſembler leur Creature
Quand ilz ſe trouuent d'aduenture,
Sinon quelque fois en ſecret,
Ou ilz deſgorgent le regret
Qu'ilz ont de leur perte indicible,
Eſſayans s'il ſeroit poſsible
Que leurs Nombrilz, enſemble mys,
Deuinſſent Vn de deux Demys,
Comme ilz eſtoient premierement
Auant leur deſemparement.
Petit bout, petit but vnique,
Ou le viſer faulx & inique
Ne peult attaindre de viſteſſe,
Mais bien le loyal par addreſſe,
S'il ne m'eſt poſsible en preſence
Te veoir, au moins en recompenſe
Ay ie dequoy penſer en toy,
Car ie trouue ie ne ſcay quoy
En toutes choſes de Nature,
Ayant la forme & pourtraicture
De toy, Nombril, tant gracieux,

Et de

Et de celuy qui eſt es cieulx,
Quand ne ſeroit ia que le mien
Qu'en memoire de vous ie tien,
Et conſidere iours & nuicts
Pour tout ſoulas de mes ennuys.
O Nombril! dont l'aiſe parfaicte
Giſt au Demy qui te ſouhaite,
Lequel iamais ne ſera aiſe
Que franchement il ne te baiſe,
En remembrance ſinguliere
De l'vnion, iadis Entiere,
Ou ſe peult trouuer iuſtement
L'heureux poinct de Contentement.

Prophetie. A Guynet Thibault, Lyonnois.

Trois Compaignons de Baſle bien en ordre,
Et tant polis qu'il n'y ha que remordre,
Mieulx vſitez aux perilz & hazards
Que trois Hectors, où bien que trois Ceſars,
Doiuent en brief (ainſi comme lon dict)
Eſtre aduancez, voire en ſi grand credit,
Que pluſieurs gens de legere creance
Mettront en eulx leur foy & eſperance,
Se promettans, moyennans leurs addreſſes,
Ou grandz Malheurs, ou certaines Richeſſes:

Par ce qu'ilz ont ceſte noble vertu,
Que nul d'entre eulx ne fut onc abbatu,
Ny ne ſera, d'homme qui l'importune,
Tant ſont douez de Prudence & Fortune:
Et ont, eulx trois, autant de force encores,
Qu'il y en ha en Soixante trois Mores.
O qu'ilz auront autour d'eulx des flatteurs,
Qui les tiendront comme legislateurs,
Et les croyront, meſmes ſans mot ſonner,
Mieulx que pluſieurs par beaucoup raiſonner!
Ie ne ſcay pas s'ilz ſont freres germains,
Mais à les veoir au milieu des humains
Ilz ſont trop mieulx l'vn l'autre reſſemblans
Que trois Pigeons, ou trois Papillons blancs,
Et ſi ſont tous d'vne haulteur, ce ſemble:
Ilz ne vont point qu'ilz ne marchent enſemble,
Et quelque fois ne ſe trouuent que deux,
Mais ces deux là ne ſont moins hazardeux
Que ſi le Tiers eſtoit en la preſence.
Ie ne diray meshuy ce que i'en penſe,
Pource qu'auſſi de brief tout ſe ſcaura:
Mais pour le moins ſachez qu'il y aura
(Entre ceulx là qui ſuyuront leurs contentz)
Peu de Ioyeux, & pluſieurs mal contentz.

A Ant

A Antoine du Moulin, Maſconnois.

L'homme de bien, de quelle graine aymee
La terre fut iadis ſi cler ſemee
Qu'a peine vn ſeul Apollo en trouua
D'vn milion, que tous il eſprouua.
L'homme de bien, l'homme Sage & Prudent,
Eſt de Soymeſme & Iuge, & preſident,
S'examinant iuſques au dernier poinct,
Et ſi eſt tel qu'il ne luy en chault point
Que la court face, ou que le peuple die.
Il eſt ſemblable à la Sphere arondie
De l'vniuers, tout en ſoy recueilly,
Et par dehors tant rondement poly
Qu'vn brin d'ordure il ne peult amaſſer.
Son Paſſetemps eſt de ſoy compaſſer
Les longues nuictz de l'hyuer chaſsieux,
Et aux grandz Iours de l'eſte gracieux
A donner ordre au baſtiment de Soy,
Que tant à poinct & à la bonne foy
De iour en iour il eſtoffe & cimente,
Qu'il n'a pas peur qu'il ſe iette ou deſmente,
Ou qu'au droict coing ayt vne gauche pierre,
Tant bien l'aſsiet au plomb & à l'eſquierre.
Il ha eſgard ſur tout au fondement,
Et aux appuys de ſon Entendement,

A ce qu'ilz ſoient tant proprement aſsis,
Qu'ilz ne ſoient veuz peu fermes & maſsifz,
Ce qu'on pourroit eſprouuer ſeurement
Par y hurter du doigt tant ſeulement.
De ſoir ne laſche au doulx ſommeil le cours,
Qu'il n'ayt auant faict en ſoy vn diſcours,
En eſpluchant poinct par poinct à ſeiour,
Tout quant qu'il ha dict & faict celuy Iour.
Ains que dormir ſongeons à noſtre affaire,
I'ay faict cecy, & cela reſte à faire,
(Dict il alors à Soymeſme eſcoutant)
I'ay tant perdu, i'ay gaigné tant & tant,
A quoy tient il qu'on n'a point approuué
Tel cas & tel, & que lon ha trouué
Ceſtuy cy bon? Pourquoy l'ay ie louee
L'opinion des mauuais aduouee,
Que ie deuois de bonne heure changer?
Pourquoy voyant quelque ſot en danger,
Ou le voulant releuer de langueur
Ay ie tant prins les matieres à cueur,
Que i'en ſois veu eſté paſsionné?
Le mien Eſprit s'eſt il point addonné
A acquerir choſe qu'il valoit mieulx
Non deſirer? O Fol malicieux,
Que i'ay eſté d'auoir trop plus aymé
Vn peu de gaing, que l'honneur eſtimé!

Ay ie point dict de parolles cuysantes ?
Ay ie point faict de mines malplaisantes
A qui que soit, dont ie l'aye offensé?
Pourquoy plus tost est mon faict dispensé
A l'appetit de ma folle nature,
Que pour l'aduis de prudence & droicture?
Voyla comment l'homme Sage & discret
Auec Soymesme, en son priué secret,
Faict vn recueil de tous ses dictz & faictz
Du iour passé, soient bons, ou imparfaictz,
Se repentant des propos vicieux,
Et contentant des actes vertueux.

Victime Paschalis Laudes. A Claude Feraud, Lyonnois.

Tous vrays Chrestieus se viennent presenter
Pour humblement & de bon cueur chanter
Digne louenge au Paschal Sacrifice:
Le doulx Aigneau ha bien faict son office
Quant au recueil des Brebis esgarees.
L'Innocent ha les faultes reparees
De tous pecheurs esperans auoir grace.
Vie Inuincible, & Mort qui tout embrasse
Ont eu enhuy vn combat furieux:
Mais le Seigneur, de Vie glorieux,
Par mort vaincu en ha eu la victoire.

Vous, Magdaleine, en ſcauez bien l'hyſtoire,
Comptez nous en ce que veu en auez.
I'ay, dict Marie, ainſi que vous ſcauez
A ce matin le Tumbeau viſité,
Dont Ieſus Chriſt eſtoit reſuſcité:
Duquel viuant i'ay la gloire immortelle
Veuë & congneuë. Et de ceſte nouuelle
Teſmoings en ſont les Saincts, et benoiſts Anges,
Teſmoings en ſont le Suaire & les langes
Que i'ay trouuez dedans le Monument.
Or me croyez quand ie vous dy comment
Chriſt noſtre eſpoir, contre Mort, & Ennie,
Qui eſtoit mort, eſt retourné à vie,
Dont Mort ſe tient morte & anichilee:
Vous le verrez de brief en Galilee.
Il vault bien mieulx (& ſi eſt de beſoing)
Croire Marie eſtant vn ſeul Teſmoing,
(Vn ſeul teſmoing, neantmoins veritable)
Que des Iuifz la tourbe deteſtable,
Eſtans encor en menſonge atterrez.
Nous ſommes bien certains, & aſſeurez,
Que Ieſus Chriſt qui ſouffrit paſſion
Eſt vray autheur de Reſurrection.
Donc, ô Vainqueur, & puiſſant Roy auſſi,
Qui n'auez point pour vous faict tout cecy,
Ains pour monſtrer celle grand' Amytié

Qu'a

Qu'auiez à nous : Ayez de nous pitié.

Pour le iour des Estraines. A Claude le Maistre, Lyonnois.

Enfant Diuin, dont la Mere est Pucelle,
Par ce doulx laict de la pure mammelle
Que maintenant vostre bouchette succe
En appaisant la douleur du prepuce
Que lon vous ha, vn peu bien rudement,
Enhuy couppé, soubz le commandement
De celle Loy pleine de peurs & peines,
Ie vous supply me donner mes Estraines
Vous qui auez bien voulu estre né
A ce qu'en fin l'homme fust Estrené,
Non point en chair, ny de choses charnelles,
Mais en Esprit d'estraines Eternelles.
Nouuel Enfant le plus beau des Humains,
Desquelz les biens sont tous entre voz mains,
A ce beau Iour que l'an se renouuelle,
Et prent de vous vne clarté nouuelle
Estrenez moy de quelque nouueaulté:
Mettez en moy vne telle beaulté
Par le dedans, que le dehors ne tasche
Fors à l'aymer, & d'aymer ne se fasche:
Et me donnez que i'estime en tout temps
L'auoir certain, qui rend les cueurs contents

Eſtre en Vertu, en Prudence, & Sageſſe,
Non point en l'or de mondaine richeſſe,
Dont ie vous pry ne m'en donner grand' ſomme,
Tant ſeulement la charge d'vn Preudhomme.

Cantique de la Vierge. A la Royne de Nauarre.

L'ame de moy ſoubz ceſte chair encloſe,
En nul viuant ores plus ne ſe fie,
Car elle eſtime, honnore, & magnifie
Le Seigneur Dieu par deſſus toute choſe.
Et mon eſprit, pour la bonne aſſeurance
De veoir la fin d'ennuyeuſe triſteſſe,
Se reſiouyt, & fonde ſa lieſſe
En Dieu mon bien, & ma ſeure eſperance,
Qui ha daigné, par doulceur amoureuſe,
Ietter les yeux ſur ſon humble Seruante,
Dont à iamais, de toute ame viuante,
Dicte ſeray la plus que bien heureuſe.
Vn treſgrand bien de grace incomparable
M'a faict celuy qui ha telle puiſſance
Que tout chaſcun luy rend obeyſſance
Pour ſon ſainct Nom à touſiours memorable.
Et ſa Clemence, & pitié paternelle
Touſiours monſtree aux ſiens de race en race,
Qui ſont craincti∫z deuant ſa ſaincte Face,

Demeu

Demeurera à iamais eternelle.
Il ha haulsé par vaillante surprinse
Son puissant bras tout orné de victoire:
Et pour monstrer sa souueraine gloire,
Des orgueilleux ha rompu l'entreprinse.
Ceulx qui auoient l'autorité pleniere,
Contrainct les ha de leurs sieges descendre,
Pour plainement restituer & rendre
Aux plus petis, la dignité premiere.
Aux affligez de famine & greuances,
Qui se paissoient de langueurs & destresses,
Il ha donné les plus grandes richesses,
Et renuoyé les riches sans cheuances.
Estant recordz de sa Pitié louable,
Dont ses plus chers il reçoit & embrasse,
Nouuellement luy ha pleu faire grace
A Israël, son seruant variable,
En ensuyuant la promesse asseuree
Qu'il feit aux chefz de nostre parentage,
A Abraham, & à tout son lignage,
Lequel sera d'immortelle duree.

Le Cantique de Simeon. A ladicte Dame.

Puis que de ta promesse
L'entier accomplyment

Octroy

Octroye à ma vieilleſſe
Parfaict contentement,
I'attendray, ſans ſoucy,
De la mort la mercy.
L'eſtincelle derniere
De mes terniſſans yeux
Ont veu de ta lumiere
Le Rayon gracieux,
Dont ie ſuis esblouy,
Et mon cueur reſiouy.
Le Rayon pur, & munde,
Que tu as enuoyé,
A fin que ce bas monde
Ne fuſt plus deſuoyé,
Car ſon luſtre obſcurcy
En ſera eſclarcy.
Ta clarté preparee
Qui de loing reluyra,
A la gent eſgaree
Par tout eſclairera,
Et ton peuple affoibly
Sera lors anobly.

D'Auarice. A Helias Bonifface d'Auignon.

Voyant l'homme Auaricieux,
Tant miſerable & Soucieux,

Veill

Veiller, courir, & tracaſſer,
Pour touſiours du bien amaſſer,
Et iamais n'auoir le loyſir
De s'en donner à ſon plaiſir
Sinon quand il n'a plus puiſſance
D'en perceuoir la iouyſſance,
Il me ſouuient d'vne Alumelle,
Laquelle eſtant luyſante & belle
Se voulut d'vn Manche garnir
A fin de Couteau deuenir:
Et pour mieulx s'emmancher de meſme
Tailla ſon Manche de ſoymeſme:
En le taillant elle y muſa,
En muſant de ſorte s'vſa
Que le Couteau bien emmanché,
Eſtant deſia tout ebreſché
Se veit gaudy par plus de neuf
D'eſtre ainſi vsé tout fin neuf,
Dont fut contrainct d'en rire auſsi
Du bout des dentz, & diſt ainſi:
I'ay bien ce que ie ſouhaittois,
Mais pas ne ſuis tel que i'eſtois:
Car ie n'ay plus ce doulx trencher
Pour quoy taſchois à m'emmancher:
Ainſi vous en prent il, humains,
Qui nous auez entre voz mains,

Hors

Hors mis qu'on peult le fil bailler
Au trenchant qui ne veult tailler,
Mais à vieilleſſe eſuertuee
Vertu n'eſt plus reſtituee.

Compte nouueau. A la Royne de Nauarre.

Vn bon Eſprit (quand le beau Iour l'eſueille)
Soudain congnoiſt que ce n'eſt de merueille
Si en ce poure & miſerable monde,
Prou de Malheur, & peu de bien abonde,
Par ce qu'il voit (tout bien quis & compté)
Plus y auoir de Mal, que de Bonté.
Ie dy cecy me ſouuenant d'vn Compte,
Lequel eſt tel, que (certes) i'ay grand honte
Toutes les fois que ie y tourne à penſer:
Si ce n'eſtoit que i'ay peur d'offenſer
La netteté de voz chaſtes oreilles,
Ie le ferois, & vous orriez merueilles
Touchant le faict de certains malefices.
Mais s'il eſt vray que les propos de Vices
Sont moins nuyſans aux eſpritz Vertueux,
Que de Vertu les Actes fructueux
A gens peruers ne ſont bons & vallables,
Faire le puis: car voz mœurs tant louables
Ia n'en ſeront pires, comme ie penſe.

Or dict

Or dict le Compte (à fin que ie commence
Vous racompter ces estranges nouuelles)
Qu'a Tours estoient quelques Sœurs assez belles,
De beau maintien, & bonne contenance,
De quel estat? Ie n'ay point souuenance,
S'il me fut dict qu'en Religion fussent,
Ou qu'autrement de Nonnes le nom eussent:
Mais tant y ha que de leur compaignie
Autant estoient, que Nonne signifie,
Qui souffiroit pour fournir vn Conuent.
Ces belles Sœurs (comme il aduient souuent,
Que lon n'a pas tousiours auecques soy
Gens de sa sorte, & de pareille foy)
Ne scay comment s'estoient accompaignees
De quelque Rousse, ayant maintes menees,
Mainte traffique, & plusieurs petis tours
Autresfois faict en la ville de Tours:
A dire vray, à peine eust on sceu faire
Vne alliance au monde plus contraire:
Car celle là estoit d'autre stature,
D'autre facon, de toute autre Nature
Que ces neuf Sœurs, lesquelles gentement
Se contenoient, & fort honnestement
Taschoient garder Fermeté immuable:
Mais celle Rousse estoit plus variable,
Plus inconstante, & trop moins arrestee,

Que

Que n'eſt la plume au vent miſe & iettee,
Ou l'eau qui court par ces prez verdoyans.
Qu'en aduint il? Vn tas de gens, n'ayans
Autre ſoucy que d'auoir bon loyſir
De ſatisfaire à leur mondain plaiſir,
Voyans ces Sœurs, & leur Compaigne, telles
Tindrent propos de ſe ruer ſur elles,
Et en commun les trouſſer ſur les rencz,
Sans aduiſer qu'ilz eſtoient tous parentz,
(Freres germains la plus part, & Couſins)
Ny ſans auoir honte de leurs voyſins.
Or, pour iouyr d'elles plus aiſeement,
Ilz feirent tant, que tout premierement
Eurent pour eulx celle là que i'ay dict,
Laquelle auoit tout moyen & credit
Enuers les Sœurs: & ſi eſtoit propice
Pour faire aux gens tout plaiſir & ſeruice
En tel endroict, ſelon leur vueil & guiſe.
Se voyant donc incitee & requiſe
Par telles gens, l'habille macquerelle
Delibera de porter la querelle
De leur legere & folle voulenté,
Pour de ſes Sœurs vaincre la Fermeté.
Tant tournoya, tant vint, & tant alla,
Que d'vne, ou deux, la Conſtance esbranla,
Et à la fin ſi bien la conuertit,

Que

Que tout à plat ſur le champ l'abatit,
Dont aux gallantz moult ioyeux & contentz,
(Qui ne cherchoient pas meilleur paſſetemps)
Creut le deſir auecques l'eſperance
D'auoir la reſte, au pourchas & inſtance
De ceſte là, qu'ilz feirent prou trotter,
Sans luy donner le loyſir d'arreſter:
Mais bien ſouuent (ſi l'vn d'eulx s'y mettoit)
La poure ſotte aux piedz foulee eſtoit
En recompenſe, & pour mieulx luy apprendre
A ſe haſter, à celle fin de prendre,
Et attrapper les Sœurs plus cautement:
Ce qu'elle feit, de ſorte, que vrayment
Les poures Sœurs, auecques leur Conſtance,
Ne ſceurent tant faire de reſiſtance
A l'importun & ardant appetit
De ces gens là, que petit à petit
(Soubs tant d'efforts, ſoubs tant d'aſſaults diuers)
Toutes en fin ne cheuſſent à l'enuers:
A quoy auſsi celles qui ſe laiſſoient
Ainſi gaigner, aydoient, & s'efforcoient
(Pour le plaiſir de ces bons gaudiſſeurs)
A ruyner quelqu'vne de leurs Sœurs,
Tant bien aprins auoient l'art, & addreſſe
De celle là, qui en eſtoit maiſtreſſe.
Quant aux Gallants, tant creut leur ardeur grande,

Et pour vn temps fut si chaulde & friande,
Qu'a chasque fois qu'ilz se prenoient à elles,
Contents n'estoient d'vne, ou deux des plus belles:
Mais bien taschoient ces hommes peu rassis,
A leur coucher en auoir cinq ou six.
Conclusion: quand tout fut despendu,
Et le beau temps trop follement perdu,
En les laissant toutes desemparees,
Fort mal en ordre, en maintz lieux esgarees,
Du pied au cul gentement leur donnerent,
Puis à la fin vous les abandonnerent
A tous venans: Chose presque increable,
Mais neantmoins certaine & veritable,
Dont on deuroit faire inquisition,
Et quant & quant iuste punition.

Chant de Vendanges. A Alexis Iure, de Quiers.

Ca, Trincaires,
Sommadaires,
Trulaires, & Banastons,
Carrageaires,
Et Prainssaires,
Approchez vous, & chantons,
Dansons, saultons,
Et gringottons

Puis

Puis que l'auons en la danſe
La Nonuieilliſſable Enfance.
Sa preſence
Nous diſpence
De Sageſſe, & grauité:
Sa prudence,
Nous agence
Le train de Ioyeuſeté.
Sa Gayeté
Ha inuenté
(Contre toutes faſcheries)
Miſteres, & mommeries.
Maint Satyre
Se retire
Des Vignes à la maiſon,
Tant pour rire,
Que pour dire
Des ſornettes à foyſon.
C'eſt bien raiſon,
(Veu la Saiſon
De vendange tant cherie)
Qu'on meine ioyeuſe vie.
La Gabbie
Ia rougie
Du ſang des bruns Eſpirans,
Coule, & trye,

(Comme pluye)
Les ius des blancs Sperollans,
Des Rouuergans,
Des Picquardans,
Des belles grappes Muſcades,
Pellefedes, & Oeillades.
En ſa Tine
Propre, & digne,
S'egaye l'enfant Diuin,
De ſa quine
Tant benigne
Y ayde à piſſer le vin:
La le Poupin
Sur vn raiſin
(Lequel luy ſert de Carraque)
Va nageant parmy la Racque.
Tant ſe fie,
Glorifie,
Et vante en ſa rouge mer:
Qu'il deffie
La meſgonie
De Regret rude & amer:
Sans ſoy armer,
Il peult charmer
(Au ſeul flair de ſa grand' Couppe)
Des Soucys toute la trouppe.

Riz,

Riz, Careſſes,
Gentilleſſes,
Plaiſirs, Esbatz, & Repos,
Ieux, Lieſſes,
Hardieſſes,
Caquetz & menuz propos,
Eſpoirs diſpos,
Ses bons Suppoſtz
(Ou qu'il voyſe) l'accompaignent,
Et auecques luy ſe baignent.
Reſueries,
Baueries,
Gaſouillent là au profond.
Batteries,
Et Follies,
Leurs babines y refont.
Noyſes au fond
Dorment, ou font
Le guet, auecques Crierie
La Suyte d'Yurongnerie.
Luy ſe touille,
Et ſe ſouille,
De Marroquins, & Foiratz,
Il gargouille,
Il barbouille,
Il ſe taincl iambes, & bras:

Puis (s'il eſt las)
Pour ſon ſoulas
Il ſucce les goutelettes
De ſes Hugues rondelettes.
Quand il nouë,
Ou ſe iouë:
Silenus riant ſans fin,
Faict la mouë,
De ſa iouë
Plus rouge qu'vn Cherubin:
Mais le Lubin,
Des le matin
Ha tant haulsé la bouteille,
Que maintenant il ſommeille.
Ha, bon homme,
Ton œil chomme,
Mais garde toy qu'au beſoing
Ceſtuy ſomme
Ne t'aſſomme,
Car les Nymphes ne ſont loing,
Ains en ce coing
Prennent ia ſoing
De venir faire deigade,
Si tu dors vne veigade.
O pure Vnde
Dont redonde

Toute

Toute doulceur, & amour,
La profonde
Tine ronde
Deſdiee à ton Seiour,
A ce bon Iour
De ton retour
(Veu d'antan la ſouuenance)
Prent du futur eſperance.

Du Ieu. A George Renard Lyonnois.

Telle eſt du Ieu l'ordonnance & police:
Quand vous iouez ne ſoit par Auarice,
Qui aux eſpritz n'acquiert que faſcherie.
Hommes diſcretz iouez ſans tromperie:
Vous apprentiz, les maiſtres deuez croire,
Mais que chaſcun poſe de ſa memoire
Les appetitz de ſon ardent courage
Quant & l'argent, ou ce qu'il met en gage.
Par ce moyen à celuy qui perdra,
D'auoir perdu non plus il ne chauldra,
Comme de choſe eſtant pieca perdue
Que trop en vain il auroit attendue.
Vous qui auez rentes, & force eſcuz,
Si de Fortune eſtes matz & vaincuz
Il ne vous fault colerer nullement.

Iouer deuez pour plaisir seulement:
Mais tel y vient riche, ioyeux, & miste,
Qui s'en reua poure, peneux & triste.
Quiconques est chault au ieu, si se garde,
Car le malheur tombera, quoy qu'il tarde.
Les gens de bien scauent passer le temps
En bonne paix, sans courroux ne contentz.
Somme, il ne fault iouer fascheusement.
Celuy qui perd, perde ioyeusement
S'il est possible, au moins (si ie scay dire)
N'en prenne en soy aucun despit ou ire,
Veu qu'on ne peult estre tousiours heureux.
Et puis le Ieu est bien tant dangereux,
Tant variable, & plein de desuerie,
Qu'il est tenu pour la quarte furie.
Or domptez donc ces cueurs tout à loysir,
Pour puis apres mieulx iouer à plaisir:
Et faictes fin à voz ieux & debatz
Ains que venir aux iouxtes & combatz.

Des mal contens. A Pierre de Bourg Lyonnois.

Horace

'ersonne n'a ontentemẽt.

Dont vient cela, mon Amy Pierre, que iamais nul ne se contente de son estat, soit que Fortune le luy ayt offert & donné, ou que luy mesmes l'ayt

l'ayt choisy pour certaine cause & raison? Que les Marchãs sont bienheureux, dict le vieil souldart qui se sent tout rompu de peine et de coups. Et au rebours, celuy qui est dessus la Mer en marchandise, dict ainsi quand il faict tormente: Il faict bien meilleur à la guerre: qu'il ne soit vray, on s'y escarmouche de sorte qu'en vn moment vient ou mort, ou ioyeuse victoire. Le Conseiller, ou l'Aduocat (quãd il oyt le Soliciteur hurter deuãt iour à sa porte) louë l'estat du laboureur. Le Paysant qui vient de loing pour comparoistre à sa iournee dict, qu'il n'y ha heureux que ceulx qui ont leur demeure en la ville. Et tant d'autres semblables choses, que Fabius ce grand causeur se lasseroit à les cõpter. Mais (à fin que ne te tienne trop longuement) escoute vn peu là ou c'est que tend mon propos. Si quel que Dieu disoit ainsi à telle maniere de gens: Ca, que ie donne à vn chascun de vous ce que plus il desire. Toy qui estois Souldart, n'agueres, à ce coup Marchãt deuiendras. Et vous Monsieur le Conseiller, serez bon homme de village. Or puis qu'auez changé d'estatz vuydez d'icy, allez vous en, Sus, haye auant, qu'attendez vous? Sire Dieu, ilz grattent leurs testes, c'est signe qu'ilz sont mal contens. Et toutesfois ilz peuuent estre tous bien heureux, selon leur dire. A quoy tient il que Iupiter, voyant cela, ne se despite à bon droict contre telles gens, disant que plus ne

Fabius grand causeur.

L'hõme ayãt ce qu'il souhaittoit.

Dieu ne scauroit les hommes cõtenter.

escoutera vœux, ne prieres, qu'on luy face? Au reste à fin que ce discours ne semble à celuy d'vn plaisant, qui ne tasche qu'a faire rire, combien qu'il n'est pas defendu qu'en riant lon ne puisse dire & remonstrer la verité: Comme font les bons Magisters, qui donnent aucunesfois aux petis enfans des lettres faictes de marcepains, pour mieulx les leur faire cognoistre. Mais laissons risees et ieux, & parlons à bon escient.

Ancienne mode d'ẽseigner les petis enfans.

Pourquoy c'est que les hommes prẽnent tant de peines à amasser des biens.

Le Laboureur, le Tauernier, le Souldart, & les Mariniers qui par toutes mers vont, & viennent, se dissent tant prẽdre de peines à celle fin qu'en leur vieillesse ilz se puissent mettre à repos, voyantz qu'ilz auront de quoy viure: Comme faict le petit Formy, de grand labeur parfaict exemple, qui porte & traine à tout sa bouche tout cela qu'il peult au monceau qu'il faict, luy qui n'est ignorant, ny nonchalant de l'aduenir. Puis en hyuer durant les neiges, qu'il ne peult aller nulle part, il vit content en patience, vsant des biens qu'il ha acquis. Mais toy, il n'est si grand' chaleur, froid, feu, eaux, ny autres dangers, qui iamais engarder te puissent d'aller, & venir, pour le gaing. Brief, il n'y ha rien qui te nuyse pourueu qu'vn autre n'ayt le bruyt d'estre plus riche que toy. Pourquoy caches tu dedans terre les gros monceaux d'or, & d'argent? Pource que si tu en prenois tant ne quãt ilz pourroient decroistre en fin iusques à vn denier.

Le Petit Formy nous est vn grand exẽple.

Contentemẽt trouué au Formy, & non point en l'hõme.

Le plus grãd mal gist en Opinion.

La raison de ceulx qui mettent en tresor.

Voire

Voire, mais si tu n'en prens rien, qui ha il de bon, ou de beau au tresor ainsi amassé? Ie prens le cas qu'en ton grenier ayes de bled cent mille muidz: Si n'en entrera il pourtant point plus en ton ventre qu'au mien: Comme si lon te menoit vendre auec plusieurs autres esclaues, & ta charge fust de porter le pain de la prouision, nonobstant ce, tu n'en mãgerois non plus que cestuy là qui rien ne porte. Or ca, dy moy, quand l'homme vit selon nature, & par raison, que luy doit il chaloir s'il ha ou cent, ou mil arpans de terre? Tu me diras qu'il faict bon prendre, tant soit peu, d'vn bien grãd monceau. Ouy, mais si tu me confessois que i'en prens autant d'vn petit, pourquoy donques louê tu tant tes greniers au pris de mes arches? Il en est certes tout ainsi que si tu auois grand besoing d'vn seau, ou d'vne esguiere d'eau tant seulement, & tu me disses que tu l'aymerois beaucoup mieulx puyser en vne grand' riuiere qu'en ceste petite Fontaine. De là viẽt que le fleuue Aufidus, lequel est si impetueux, empor te auecques le riuage ceulx là qui ayment abondance plus grande qu'il n'est necessaire. Mais cestuy là qui n'a disette que de ce qui luy faict besoing, iamais ne beura son eau trouble, & ne mourra en la puysant. Toutesfois la plus part des hommes deceuz par faulse couuoitise diroient que ce n'est point assez. Que ferois tu de telles gens? laisse les estre miserables, quand de si

Si tu es riche dis ne toy deux fois.

Cõparaison.

Nature se cõtente de peu.

Superfluité inutile.

Opiniastreté dangereuse.

Aufidus, fleuue impetueux

Contentemẽt

Miserables voluntaires.

Compte Ancien.

de ſi bon cueur ilz le veulent : Comme lon racompte d'vn homme qui eſtoit iadis à Athenes, fort riche et auaricieux, lequel ſe ſouloit ainſi rire de ceulx qui ſe

Cinq cens de telz, pour le iourd'huy, en chaſque ville.

mocquoient de luy. Le peuple (diſoit il) me hue touſiours quand ie vois par la ville, mais quand ie ſuis en ma maiſon ie me loue & flatte moymeſmes, lors que ie viens à cõtempler l'argent qui eſt dedans mes coffres. Tãtalus eſt au fond d'enfer en vn fleuue iuſques

Fable de Tantalus.

au col, & quand il ſe baiſſe pour boire, l'eau s'enfuyt de deuant ſes leures. Pourquoy ris tu ? c'eſt de toymeſmes que le nom ſeulement changé, la fable eſt feincte

L'auaricieux n'oſe toucher à ſon argent, non plus qu'a choſes ſacrees

& racomptee. Tu dors deſſus tes ſacz d'eſcuz en en ſouhaittant d'auantage, & comme ſi c'eſtoient reliques, es contrainct de t'en abſtenir, & n'en prendre que le regard, tout ainſi que d'vn tableau painct. Tu

A quoy eſt bõ l'argent.

ne ſcais point que vault l'argent, ny à quoy c'eſt qu'il peult ſeruir. Achetes en du pain, des choulx, du vin, & tout ce dont nature ha neceſſairement beſoing.

Les biens que l'auaricieux a de ſes eſcuz.

Trouues tu bon viure touſiours en craincte, faire le guet tant de iour que de nuict, te doubter du feu, des larrons, & de tes ſeruiteurs auſſi, qu'ilz ne te pillent & deſrobent. Quant à moy, ie ſerois content d'auoir tout le temps de ma vie touſiours faulte de ces biens là : mais ſi tu as quelque friſſon de fieure, ou que tu ſois du tout au lict malade, tu as qui te viſite & penſe, & qui s'en va au Medecin le prier qu'il

te ren

te rende sain à tes enfans, tes parentz, & amys. Dis tu? ta femme, ny ton filz, n'ont que faire de ta santé. Les voysins, ceulx qui te congnoissent, et mesmes les petis enfans, tous te hayent mortellement. Et puis veu que tu ne fais compte de rien qui soit fors que d'argent, t'esmerueilles tu que personne ne te porte l'amytié que tu n'as desseruye? Si tu penses entretenir les parẽtz que Dieu t'a dõnez sans grace ny moyen quelconque, & tes amys semblablement, tu t'abuses bien, malheureux: Autant que celuy qui vouldroit brider vn Asne, & luy apprendre à courir en vne campaigne. Finablemẽt metz vn arrest, & vn but en cas d'amasser, si que tant plus auras de biens, tant moins tu craingnes poureté: & cõmence à faire vne fin de trauailler, puis que tu as cela que tant tu desirois. Qu'il ne t'en prenne tout ainsi cõme il feit à Vuidius, le compte n'en est gueres long, lequel estoit riche à merueilles: toutesfois pour plus espargner, tãt estoit villain & auare qu'il ne s'accoustroit autrement que en simple vallet ou esclaue, de peur qu'il auoit d'auoir faulte de viures, iusques à la mort. Mais vne garse la plus forte d'entre toutes les Tyndarides luy bailla vn coup de coignee, & le fendit par le milieu. Comment veulx tu donc que ie viue? comme le chiche Neuius, ou Nomentanus le prodigue? Voicy merueilles: car tu cuydes en confrontant choses contraires, les ioindre

Les parens & amys de l'auaricieux.

L'auaricieux n'ayme rien q̃ l'argent, aussi n'est il aymé de personne.

Cõparaison.

On deuroit mettre vn but d'acquerir.

Le compte de Vuidius.

Neuius auare, Nomentanus prodigue.

l'vne

l'vne aupres de l'autre, de sorte que rien ne moyenne. Quand ie te deffendz d'estre auare, point n'entendz que sois despẽsier. Dea, quelque chose y ha il entre les lendes de Bourdeaux, & les montaignes de Sauoye.

Moyen en toutes choses.

Il y ha moyen en toutes choses, & auec ce certaines bornes, hors lesquelles ne ca, ne là, le droict ne sçauroit consister. Or ie reuiens dont suis sorty. Que per-

Qui veult auoir cõtentement ne doit estre ny auare, ny enuieux sur autruy.

sonne ne se complaise en estant auaricieux: Et qu'il ne louë, ou esmerueille l'estat et fortune d'autruy: qu'il ne trãsisse de douleur de veoir la Vache à son voysin auoir plus de laict que la sienne. Qu'il ne se glorifie d'estre plus riche & plein que beaucoup d'autres, se efforcant passer en richesses puis cestuy cy, puis cestuy là. De là voyons nous aduenir, que le plus riche & aduancé met tousiours quelque empeschement à ce-

Cõparaison.

luy qui cuyde aller oultre: Comme celuy qui court au pris, boute ou retient son compaignon, qui tasche gaigner le deuant, en se gaudissant des derniers lesquels il ha desia passez. Et ceste est la cause dont vient que peu en trouuons qui se vantent d'auoir heureusement

Peu de gens s'en vont cõtẽs de ce monde.

vescu: & qui à la fin de leurs iours s'en voisent contens de ce monde, ainsi qu'on faict saoul & repeu de quelque sumptueux banquet. Or c'est assez, & à

Crispin le chasieux, philosophe du tẽps d'Esope.

fin que ne cuydes que i'aye pillé tous les coffres du bon homme Crispin le chasieux, ie n'en diray pas vn mot d'auantage.

A mon

A mon petit, & grand amy, Robert de Andoßille.

S.

Petit Robert, d'vne petite epiſtre
Ie te ſalue, & ſi ie te chapitre
Petitement, d'vn petit & bas ton:
Car ie ſcay bien que tu es vn chatton,
Qui n'as ſoucy, en ce ſoucieux monde,
Sinon de faire ou le caca immunde,
Ou de crier auecques ta gorgette,
A celle fin qu'vn tetin on t'y iette
Pour t'appaiſer: ou à fin qu'on te berſe
Comme vn Monſieur couché à la renuerſe:
Et le meilleur de toute ta beſongne,
C'eſt quand tu tiens vne riante trongne,
Recongnoiſſant ton amyable Pere,
(Auquel tout puiſſe eſtre ſauf, & proſpere)
Ou quand ſoubris, faiſant ſemblant d'eſtre aiſe,
A celle fin que ta Mammam te baiſe.
Voyla ton beau, & ſainct gouuernement.
Depeſchez vous, ſus, mauuais garnement,
De mignoter, crier, bauer, & rire,
Pour en l'eſchole aller lire, & eſcrire,
Si parlerez de quelque beau ſecret
A voſtre Pere, en langage diſcret,
Dont voſtre Mere en aura grand' enuie,

Alors

Alors, Robert, ſi Dieu nous tient en vie,
Tu requerras tes deux nobles Parrains,
Qui de ta Foy ſont Pleiges ſouuerains,
Et ta Marraine, auſſi, laquelle t'ayme,
Qui te diront l'Eſpoir de ton Bapteſme,
Dont tu viuras comme les bons Chreſtiens:
A Dieu ſois tu, Robert, & tous les tiens.

Le Cry, Touchant de trouuer la Bonne Femme.

Mulierem fortem, quis inueniet. Prouer. 31.

A la Royne de Nauarre.

Qui eſt ce qui trouuera,
Ou ſcaura
Femme bonne, & vertueuſe?
Le guerdon qu'il en aura
Paſſera
Toute perle precieuſe.
Le cueur du mary d'icelle
Ne chancelle,
Mais en elle ha ſa fiance:
Faulte n'aura telle quelle
Pres la belle,
De deſpouilles & cheuance
Tout le temps de ſon viuant
Met auant

Le bien enuers iceluy,
Non pas le mal deceuant,
Que ſouuent
On voit commettre auiourd'huy.
Elle applique ſon deſir
Pour choyſir
Et du lin & de la laine,
Et en beſongne à loyſir,
Son deſir
Eſt de prendre ſoing & peine.
Elle eſt de telle maniere
Meſnagere
En tout ce que faict beſoing,
Comme la barque merciere
Voyagere,
Apportant ſon pain de loing.
Elle ſe leue de nuict
Sans nul bruit
Pour repaiſtre ſa maiſon:
Ses ſeruantes introduict,
Et inſtruict
Sa famille par raiſon.
Elle treſprudente, & ſage,
L'heritage
Prent & viſe ſoir & main,
Y plantant vigne & fructage,

Labourage,
Des fruictz de ſa propre main.
Ses reins, de puiſſance & force,
Elle trouſſe
Pour ouurer à tout rebras:
Alegre, plaiſante, & doulce,
Non rebourſe,
Touſiours fortifie ſes bras.
Apres elle experimente
Si la vente
De ſa marchandiſe eſt ſeure:
Sa lampe ſera luyſante,
Eſclairante,
Tout le temps que la nuict dure.
Elle entend à ſa beſongne,
Touſiours ſongne
A faire profit nouueau:
Et à fin qu'elle beſongne
Elle empongne
La quenouille, & le fuſeau.
Elle pitoyable & bonne
Tend & donne
Sa main, ou giſt poureté:
Et conſole, par aumoſne,
La perſonne
Qui eſt en neceſsité.

Elle ne crainct morfondure,
Ou froidure
Aduenir à ſa famille,
Laquelle ha bonne doubleure,
Et veſture
D'eſcarlate treſſubtile.
Elle s'eſt faict des tapis
De hault pris,
De fin lin abondamment:
Et ſont de vermeil exquis
Ses habitz,
Qu'elle veſt pour ornement.
Le ſien mary eſt congneu,
Bien venu
Aux portes de la cité,
Là ou ſiege eſt cher tenu,
Maintenu
Entre gens d'authorité.
Elle faict toile, & lincieux
Precieux,
Qu'elle vent & diſtribue,
Et au marchant curieux,
Soucieux,
Liure ſurceintz de value.
Force, auecques Dignité,
Maieſté,

Sont en elle pour atour:
Et ris de ioyeuſeté,
Gayeté,
Donnera au dernier iour.
Elle ouure, par ſapience,
Et ſcience,
Sa bouche, dont bien deuiſe:
La loy de beniuolence,
De clemence,
Eſt deſſus ſa langue aſsiſe.
Sa maiſon qu'eſt comme vn Temple
Bien contemple
Que nul n'y ſoit pareſſeux,
En remonſtrant par exemple
Bon & ample,
Non manger le pain oyſeux.
Ses enfans ſe leuent tous,
Sus, & ſoubz,
Et la diſent bienheureuſe:
Auſsi le ſien noble eſpoux
Bon & doulx,
La loue de face ioyeuſe.
Pluſieurs filles ſe ſont miſes
Aux empriſes
Pour amaſſer grand auoir,
Mais toy, ſus leurs entrepriſes

As acq

As acquiſes
Richeſſes par ton deuoir.
Or, la grace eſt deceuable,
Et damnable,
Et trop vaine la beauté:
Mais la femme eſt moult louable,
Venerable,
Qui craint Dieu en loyaultê.
Donnez luy de ſes labeurs
Des fruictz meurs
De ſes mains en toutes ſortes:
De ſes œuures les meilleurs
Par honneurs,
La louent, deuant tous, es portes.

Au Roy Françoys. De la mort de ſon Filz.

Les Fatales deſtinees
Cruelles & obſtinees,
Les Dieux & hommes contraingnent
A ce que larmes eſpraingnent,
Et la court de Iupiter
Ne ſe tient pas d'en ietter:
Iuno la playe ha gemy,
Que receut Mars ſon amy
De Diomedes rien qu'homme.

Et puis vn chascun scait comme
Iupiter print amertume
De dueil, oultre sa coustume,
Et ploura (pour tout guerdon)
Son bien aymé Sarpedon,
En ordonnant que les Dieux
En iettassent larmes d'yeux.
Ce n'est pas merueille aussi
Si toy, François, fais ainsi
Comme Iupiter ha faict,
Que soulages le forfaict
De Destinee enragee:
Que si Niobe eagee
Fust vefue d'vn tel enfant,
Qui fust autant triumphant,
Elle (veu telle infortune)
Fust trois fois pierre, pour vne.
Donc à bon droict (que n'en mente)
Le bon Pere se lamente:
Ceulx là hommes ne sont pas,
Qui ne pleurent ce trespas:
Mais ilz sont plus tost pierre, eulx,
Et plus que pierre, pierreux.

A luy mesmes.

François (que Dieu tienne en vie)

N'ayes

N'ayes ſur ton filz enuie,
Qu'il eſt poſſeſſeur des cieulx,
Et ia compaignon des Dieux:
Tous les honneurs & les biens
De la court des cieulx ſont tiens.
Des accidentz & ſcandales
Des trois Deeſſes fatales
O Iupiter il diſpoſe.
Il s'eſiouyt & repoſe
Auec celeſtes doulceurs
Dedans le ſein de ſes Sœurs,
De ſa Grand' mere, & ſa Mere.
Ainſi Deſtinee amere
T'a donc donné, neantmoins,
Cinq Dieux, de cinq tiens humains:
Quand ton temps paſſé auras,
Le Sizieſme tu ſeras.

Epitaphe de François Daulphin.
Premier nay du Roy
François.

Eſperance giſt icy,
Que tu n'ayes ce ſoucy
(Quoy que Pandora promette)
De l'eſperer de ſa boette:
Icy ont leur demourance
Et la boette & Eſperance.

A la Royne de Nauarre.

Tes yeux ont veu ce qu'ilz n'eſperoient pas,
Dont larmoyans maintz ont faict larmoyer
De ton Neueu le trop ſoudain treſpas,
Et ton bon Frere en larmes s'en noyer:
Tu luy as veu à ſon debteur payer
Le debte (las) lequel luy eſtoit deu,
Toy vn Neueu, luy vn Filz ha perdu,
Mais France en doit bien plus grand dueil auoir,
Car tout l'eſpoir d'elle y eſt reſpandu:
Peuuent tes yeux ce pourtraict en reueoir?

Bonauenture, à Marot. A ſon retour de Ferrare.

Maro en Marot, immortel Poëte, l'honneur de ce temps, que veoir tant ſouhaitte, mes poures verſetz craincthifz, & doubteux ne s'oſent monſtrer (tant ilz ſont honteux) à vous, veu qu'ilz ſont ſans rithme & raiſon: dont ie vous ſalue en ſimple oraiſon, Priant (comme faict chaſcun à ſon tour) qu'il vous ſoit heureux ce ioyeux retour.

LES QVATRE PRINCESSES DE VIE HVMAINE,

C'est à sçauoir, Les Quatre Vertus Cardinales, selon Senecque.

*

AV LECTEVR S.

Amy lecteur, qui lis, & qui entendz,
Et qui tousiours as pour ton passetemps
Liures en mains, ce petit t'est donné
D'vn, qui combien qu'il soit abandonné
De tout sçauoir, & noble Poësie,
Ce nonobstant, par vne ialousie
Qu'il ha, de quoy chascun te baille à lire,
Il s'est voulu mettre aussi à t'escrire,
Contrefaisant le Singe, imitateur
De ce qu'on faict. Donques pour Translateur
Me porte cy d'vn liure, que iadis
Senecque empliſt de sententieux dictz
Touchant le faict des Vertus Cardinales,
D'humain estat gouuernantes loyales,
Lesquelles sont ouurieres diligentes,
Comme il affiert à mesnageres gentes,
Qui scauent bien conduyre par raison,
Et gouuerner le train de la maison.
Prudence y sert de Maistresse d'hostel,

Bien au profit de ſon homme mortel:
Car elle ha l'œil ſur le faict, & à faire,
Si que leans rien ne ſe peult meffaire.
On y voit puis aller, & tracaſſer,
Force, portant gros faiz, ſans ſe laſſer:
Allegrement elle faict la beſongne,
Sans que iamais de rien ſe plaigne ou hongne.
Hors de leans ne fault querre Attrempance,
Elle ſe tient touſiours en la deſpenſe,
Gardant ſur tout que Voluptez friandes
Secrettement ne rifflent ſes viandes.
Iuſtice ayant ſes propos aduenans,
Y faict la court à tous les ſuruenans,
Les recueillant auec benigne face,
Faiſant ainſi qu'elle veult qu'on luy face.
Sent il pas bien ſes doulceurs immortelles
L'eſtat conduict par meſnageres telles?
Leſquelles ſont Quatre en nombre parfaict,
Qui de la vie en main ont tout le faict.
Or tout ainſi que Lesbia fut miſe
La Quarte Grace, & Sappho fut admiſe
A auoir lieu d'vne Muſe Dixieſme,
Ainſi y ha vne Vertu Cinquieſme,
Viue Vertu viuant en ceſte vie,
Que ie ne nomme, à cauſe de l'enuie
Du Temps Preſent, aux Vertueux amere,

Qui ſe

Qui ſe mocqua, meſme de ſon Homere,
Lequel apres de la Poſterité
(Qui du Paſsé iuge à la verité)
A tant eſté aduoué & chery,
(Veu ſon renom, qui n'eſt encor pery)
Que ſept citez debattent à puiſſance
Pour ſoy nommer le lieu de ſa naiſſance.
Ainſi à toy Poſterité paiſible,
(Veu du Preſent l'iniquité nuyſible
Meſcongnoiſſant ce que plus tu reueres,
Et renyant ce qu'apres tu adueres)
Laiſſons iuger de telle Vertu nee
De noſtre temps, diuine & incarnee,
Ce neantmoins n'eſt du tout incongneuë:
Car ſa beauté contemplent, toute nuë,
Maintz bons eſpritz en ceſte chair mortelle,
Confeſſans tous qu'il n'en fut onc de telle:
Mais les malings qui ſont en ſi grand nombre
(Comme lon voit) qu'ilz font au Soleil vmbre,
Iceulx malings (qui les bons touſiours picquent)
A ſon vray loz de leur pouoir replicquent:
Mais tant viuront que mort s'en enſuyura,
Ainſi mourront, & la Vertu viura.
Or viue donc la Vertu vigoreuſe,
Par qui ſa gent eſt plus que tres heureuſe
Pon ſon exemple, & benigne faueur

Qu'elle

Qu'elle ha à ceulx leſquelz prennent ſaueur.
Tant aux Vertus qu'a diuine Science,
Dont elle en ha l'entiere experience.
Or ſi ie faulx, toy Poëte Françoys,
Ie te ſupply que pardonneur franc ſois:
En maniant la Poëtique plume
Pourtant Poëte eſtre ne me preſume:
Car tous ceulx là leſquelz de gueule chantent
Chantres ne ſont, ne pour Chantres ſe vantent,
Pour bien chanter fault vaincre l'Alouette,
Et toy auſſi, pour ſe nommer Poëte.

VOVLOIR ET POVVOIR.

DES QVATRE PRINCESSES DE VIE HVMAINE, C'eſt à ſçauoir, Senecque des Quatre Vertus Cardinales.

*

DE maints ſçauãs les ſentẽces expreſſes
Ont diffiny de Vertus quatre eſpeces,
Dõt l'humaĩ ſens orné (maugré enuie)
Peult acquerir l'honneſteté de vie.
D'icelles donc vient la premiere en dance
Celle Vertu qu'on appelle Prudence:
Et la ſeconde eſt Magnanimité,
Puis Attrempance à ſon pas limité
S'en vient apres: La Quatrieſme Princeſſe
Se dict Iuſtice, en qui tout le ieu ceſſe.
Vne chaſcune (ainſi que tout expres
Eſt annexé, & conioinct cy apres)
Le ſien office ayant mis à effect,
Rend l'hõme honneſte, et en mœurs biẽ parfaict.

PRVDENCE.

QViconques donc aymes Prudence ſuyure,
Lors droictement par raiſon as à viure:
Premierement, poiſe tout, & eſtime
La dignité des choſes legitime,
Comme elles ſont, & ſelon leur nature,

Non

Non pas selon le plus à l'aduenture:
Car il en est d'aucunes, qui de race
Bonnes n'estans, semblent bonnes de face:
D'autres on voit pour non bonnes tenues,
Qui bonnes sont, quand on les ha congneues.
En grand' merueille, ou estime, ne tiens
Aucunement quelques biens qui soient tiens:
Car ilz sont tous pour quelque fois perir.
Ce qu'est à toy, & quas peu acquerir
En l'espargnant ia tant ne contregarde,
Comme d'autruy chose donnee en garde,
Ains pour ton faict (comme tien) le dispense,
Et comme tien en vser tousiours pense.
Si vne fois Prudence tu embrasses,
Tousiours seras tout vn en toutes places,
Selon le temps, & changement des choses:
Pareillement fais que tu les disposes,
Et qu'en nul faict tu ne te dessaisonnes,
Mais que plus tost en mieulx tu te façonnes,
Comme la main, estre main ne delaisse,
Soit qu'on l'estende, ou qu'en poing on la presse.
Le Prudent doit (si Prudent onques veis)
Examiner de plusieurs les aduis:
Ne sois donc pas de credulité telle,
Que croyes tost à mensonge, ou cautelle.
Tais toy plus tost de la chose incertaine,

Que d'en ietter ſentence trop ſoudaine.
N'afferme rien ſans ſeure experience:
Car tout cela qui ha belle apparence
De verité, n'eſt pas vray, ne poſſible,
Comme ſouuent ce qui ſemble incredible
Premierement, n'eſt en ſoy faulx pour tant:
Car mainte fois Verité va portant
Le maſque laid de menſonge attaché,
Et bien ſouuent le Menſonge eſt caché
Soubz la couleur de Verité bien miſte:
Comme ſouuent chere rebourſe & triſte
Monſtre l'amy, ou le flatteur plaiſant
La monſtre belle: ainſi s'en va taiſant
Ce que n'eſt vray, ſoubz de vray la couleur,
Pour inferer tromperie & malheur.
Si deſir as de Prudent deuenir,
Prendre te fault eſgard à l'aduenir:
Et à part toy premettre & pourpenſer
Ce qui ſe peult par fortune auancer.
Rien en tes faictz haſtiueté ne priſe,
Preuoy le cas auant toute entrepriſe:
Car le Prudent ne dict iamais cecy:
Pas ne cuydois qu'il en aduinſt ainſi.
Point il ne doubte, ains attend & regarde:
Rien n'a ſuſpect, mais il eſt ſur ſa garde.
D'vn chaſcun faict quiers l'origine, à fin

Que

Que depuis là tu penſes de la fin.
Des cas y ha qui ſont de tel affaire,
Que tu les dois acheuer & parfaire,
Si commencé les as aucunement:
Et d'autres ſont qu'attenter nullement
Il n'appartient, dont la perſeuerance
N'a nul profit, ny aucune aſſeurance.
Homme Prudent, iamais tromper ne veult,
Auſſi iamais eſtre trompé ne peult:
L'homme qui eſt en bonté demourant
Ne peult tromper aucun, meſme en mourant.
Tes dictz, propos, & aduertiſſemens
Sentences ſoient, arreſtz, & iugemens.
Penſemens ſotz, & friuoles menſonges,
Eſtans pareilz à inutiles ſonges,
Et, comme on dict, des chaſteaulx en Eſpaigne
N'aberge en toy, ſi que ton cueur s'y baigne.
Que ſi tu viens le tien oyſeux deſir
A recreer en iceulx à loyſir,
Apres que tout bien diſpoſé auras,
Faſché, penſif, & triſte reſteras.
Ton penſement ne recule en arriere,
Soit qu'il diſpoſe, ou que du cas s'enquiere,
Ou ſur le faict contemple en telle ſorte,
Et que iamais de verité ne ſorte.
Le tien parler ne ſoit point deshonneſte,

Mais

Mais qu'il conſeille, ou bien qu'il admonneſte
Touſiours quelcun, qu'il enſeigne, & conſole,
Ou qu'il remonſtre, & que point ne s'en ſaoule.
Peu de louenge, & moins de vitupere
Baille à autruy: car autant d'impropere,
Loz ſuperfluz & inconſideré
Merite, & plus que blaſme immoderé,
De flatterie eſt tel loz ſouſpeçonné,
Et de tout mal tel blaſme empoiſonné.
A verité rendz loyal teſmoignage,
Non à amour, congnoiſſance, ou lignage.
Auec aduis de promeſſe entre es las,
Et la tiens mieulx que promiſe ne l'as.
Si Prudent es, ou à Prudence tendz,
Ton ſens ſera diſpensé en trois temps:
Le temps Preſent tresbien ordonneras:
A l'aduenir bon ordre donneras:
Et du paſſé auras le ſouuenir.
Cil perd ſa vie, & n'en peult bien venir,
Qui de ſes iours les faictz paſſez ne compte,
Et qui de ceulx qui viennent ne tient compte,
Fol, oublieux bien appeller le fault:
Car le lourdaut en tout choppe, & deffault.
Metz au deuant de ton entendement
De l'aduenir les maulx expreſſement,
A fin que mieulx les porter conſideres,

Les biens auſsi, à fin que les moderes.
Ne ſois fiché, ainſi que par deſpit,
A la beſongne, ains repos & reſpit
Aucunesfois permetz à tes eſpritz,
Auquel repos ſoient meslez & compris
Les bons ſoucis d'eſtude de ſageſſe.
Iamais Prudent ne languit de pareſſe,
Il eſt bien vray que ſon eſprit relaſche,
Mais il n'eſt pas pour tant recreu, ne laſche.
Il ſçait tant bien haſter tardifues choſes,
Et deſchiffrer les doubteuſes & cloſes:
Ce qui eſt dur ſçait tresbien amollir,
Et aſpreté de choſe aſpre tollir:
Ce qui eſt hault eſleué, abaiſſer,
Et ſçait par ou il doit ſon faict dreſſer:
Tantoſt congnoiſt dont les choſes ſont faictes,
Et des expers il voit les entrefaictes
Diligemment: par les claires & nues
Sçait eſtimer les choſes incongneues.
Par les petis, les grandz & les haultains,
Par les preſens, les abſens & loingtains:
Auſsi faict il le tout par ſes parcelles,
Et ſcait congnoiſtre aux vieilles les nouuelles.
Ne ſois eſmeu pour l'aduen & credit
De celuy là qui la parolle dict,
Et ne prens point eſgard à la perſonne,

Mai

Mais seulement à ce que lon raisonne.
Pense sur tout & considere bien
Aux quelz plairas, & non pas à combien.
Ne cherche rien qui ne se puisse auoir,
Et estudie à ce qu'on peult sçauoir.
Soient tes desirs & tes souhaitz mis en ce
Que desirer peuz des bons en presence.
Tascher ne dois en celuy lieu attaindre,
Ou trembler faille, & la descente craindre.
De bons conseilz salutaires te douë,
Lors que le bien te flatte & amadouë,
Et tout ainsi qu'en vn glissant passage
T'asseureras, tu ne serois pas sage
De te lascher impetueusement:
Mais tu dois bien preuoir songneusement
Ou va le cours, & ou c'est qu'il termine:
Ce que Prudence ha dict, si le rumine.

MAGNANIMITE', OV, FORCE.

QViconques donc est Prudent, si s'efforce
Auoir en soy la magnanime Force,
Qui est aussi Magnanimité dicte.
Si de ton cueur elle n'est interdicte,
Franc tu viuras auec grande constance,
Bien asseuré, hors de crainte & doubtance.

Le plus grand bien, & douaire plus cher
Du Magnanime, eſt de non trebuſcher,
Mais eſtre ferme, & ſans rien s'eſmouuoir:
La fin de tout, conſiderer & voir.
Si tu es Fort, ou Magnanime, point
N'eſtimeras que bleſſé t'ayt, ou poinct,
Ton ennemy, & ne diras iamais
Que luy t'ayt faict aucune iniure, mais
Qu'il ha bien eu le vouloir de te nuyre:
Et quand verras que l'auras peu reduyre
A la parfin ſoubz ta main & puiſſance,
Vengé te tiens pouoir prendre vengeance:
Saches que c'eſt de vengeance l'honneur,
Eſtre en vengeant de mercy franc donneur.
Par faulx rapport ne dois nul aſſaillir,
Ny en ſecret ſur perſonne ſaillir:
Mais ſi tu veulx vaincre, vaincz en publicque:
Et ne prens point à qui que ſoit la picque,
Sans que premier à ſçauoir ne luy faces:
C'eſt au couart à vſer de fallaces.
De Magnanime & Fort nom auras tu,
Si tout ainſi que feroit vn teſtu
Ou temeraire, en perilz ne te boutes,
Et les perilz, comme crainctif, ne doubtes:
Car rien ne rend le couraige paoureux
Fors de mal viure vn regret langoreux.

CON

CONTINENCE.

OR si tu as en amour Continence,
Laquelle est dicte autrement Attrempance,
Retranche au tour les superfluitez,
Refrain les tiens souhaitz de vanitez,
Considerant que nature requiert,
Non ce qu'en toy Concupiscence quiert.
Si Attrempé tu es, & Continent,
De toy seras content incontinent:
Certes celuy est nay auec cheuance,
Qui de soy mesme ha en soy souffisance.
Diligemment metz bride à tes desirs,
Pour les garder de faire leurs plaisirs.
Tous attraymens de volupté secrette
Tirans les cueurs, d'auecques toy reiette.
Mange, non tant que le saoul ventre en rie,
Boy sobrement, fuyant yurongnerie.
Ne t'abandonne aux delices presentes,
Et ne souhaitte en ton cueur les absentes.
Facilement soit ton viure appresté,
Quiers la viande & non la volupté:
La faim plus tost ton appetit aguise,
Que la saueur de la viande exquise,
Et soit de peu ton desir racheté.
Tu ne viendras iamais à poureté
Viuant ainsi que le requiert nature:

Que si l'auoir de quelcun d'aduenture
Point ne luy semble estre assez plantureux,
Et eust il tout, si est il malheureux:
Celuy qui bien poureté entretient,
Riche & puissant chascun le iuge & tient.
Tant seulement à ce soing sois enclin,
Que ta nature on ne voye à declin,
Et comme si en ce te voulois plaire
D'estre semblable au diuin exemplaire,
Tant que pourras par deuers l'esperit
Retire toy de ce corps, qui perit.
Ne cherche point les logis de plaisance,
Contente toy d'estre en vn lieu d'aisance:
Ne vueilles pas par la maison le maistre,
Mais la maison par le maistre congnoistre.
Et ne sois point de sens si contrefaict
De t'imputer ce que tu n'as pas faict:
Ne tasche point sembler & apparoistre
Ce que tu n'es, ou que tu ne peux estre.
Ta poureté ne soit d'ordure pleine,
Aussi ne soit ton espargne villaine:
Non à mespris soit ta simplicité,
Ny fade aussi soit ta facilité.
Et si tu as des biens petitement,
Ne les tiens pas pourtant estroictement.
Ia ne te fault regretter ta fortune

Voyant

Voyant qu'elle eſt aux autres opportune.
Si Continence eſt vers toy bien venue,
Fuy villenie, & n'attendz ſa venue.
Tu ne dois point pour quelque faulte extreſme
Tant chaſtier autruy, comme toy meſme:
Penſe que tout peult eſtre ſupportable
Fors villenie inepte, & deteſtable.
Ne tiens propos ſalles, dont la licence
Coue & nourrit l'esbaudie impudence.
Tu dois aymer les propos vertueux
Plus que les doulx, & les facetieux,
Et les bons motz, ou verité ſe fonde,
Plus que ceulx là qui coulent en faconde.
Mesler pourras aux choſes ſerieuſes
Aucunes fois des ſornettes ioyeuſes:
Mais tellement s'attrempent & aſtraignent,
Que dignité & honte ne s'en plaignent.
Le ris vrayment doit bien eſtre reprins,
Qui ſans meſure en la bouche eſt emprins,
Ou eſclatté tant que la gorge en fend,
Tel que le faict, ou la femme, ou l'enfant.
Le ris maling, fol, hault, & deſdaingneux,
Ou du meſchef d'autruy, eſt ris hayneux.
Si aux propos ioyeux es inuité,
Traicter les dois, auecques dignité,
Si ſagement, que quelcun ne s'en faſche

De les ouyr, ou ne t'en tienne lasche.
En toy ne soit donc flatteuse risee,
Maintiens plus tost ciuilité prisee.
Tes plaisans dictz soient faictz sans mocquerie,
Tes motz ioyeux soient dictz sans resuerie,
Ton ris sans mouë, & sans cry ton parler,
Sans bruyt aussi doit estre ton aller.
Le tien repos tu prendras sans paresse,
Et ce pendant qu'au ieu chascun s'addresse
Tu penseras à toute saincteté,
Et traicteras chose d'honnesteté.
Si Attrempance est de toy bien cherie,
Euiter dois les dictz de Flatterie,
Et craindre autant loz partant d'homme infame
Qu'estre loué pour vn blasme, ou diffame:
Resiouy toy, & te vueilles complaire
Lors que tu vois qu'aux meschãs ne peux plaire:
Repute & tien pour vn loz esprouue
Par les meschans le blasme controué.
Le souuerain chef d'œuure d'Attrempance
Est mettre aux dictz des flatteurs resistance,
Desquelz souuent le plaisantin language
A volupté esbranle le courage.
Par flatterie (ou faulseté se brasse)
Enuers aucun ne te dois mettre en grace,
Et si quelcun vient à toy, celle voye,

Sans

Sans luy ouurir, dis luy qu'il se pourvoye.
Estre obstiné ne dois par arrogance,
Ny estre enflé de folle oultrecuydance:
Humilier te dois, non mespriser,
Ou de l'estat la gravité briser.
Patiemment reçoy correction,
Tresvoluntiers oy l'admonition:
Que si quelcun t'a reprins à bon droict,
Saches qu'il t'a profité orendroit:
S'il t'a reprins sans point le meriter,
Saches qu'il t'eust bien voulu profiter.
Craindre ne dois iamais parolles aigres,
Mais crains plus tost les doulces, & alaigres.
Sois l'ennemy du vice qui te tient,
Et de l'autruy (qui rien ne t'appartient)
Ne sois iamais enquesteur curieux,
Ny repreneur austere, & furieux:
Mais, toy estant correcteur sans reproches,
Souuienne toy que tellement approches
Par charité la remonstrance faire,
Que courtoysie en conduyse l'affaire.
Facilement du meffaict pardon donne:
N'esleue aucun, & n'abaisse personne.
Des propos sans sois auditeur taisible,
Et rapporteur des dictz non confusible.
Au demandant rendz facile response,

Au querelleur, toſt la noiſe renonce:
Soudainement en debatz ne te monte,
Et (s'il en vient) par raiſon les ſurmonte.
Or ſi tu es Continent, ſi aduiſe
Du tien eſprit, & de ton corps la guiſe,
Leurs mouuemens, qu'ilz ne ſoient trop laſchez,
Et ne te fie en ce qu'ilz ſont cachez,
Car rien n'y faict ſi aucun n'y prent garde,
Puis que ton œil en ſecret les regarde.
Muable ſois, non pas leger, pourtant:
Et ne ſois point obſtiné, mais conſtant.
Et ſi tu as ſapience, & ſçauoir,
N'en cache rien, fais le plus toſt ſçauoir.
Ne te ſoit grief de faire à toy ſemblables
Ceulx qui à toy ne ſont equiparables,
Sans fierement les auoir à deſdain.
En bien viuant ne crains Prince mondain.
Garde d'auoir de laſcheté le vice,
Quand vient à rendre vn plaiſir & ſeruice:
Si tu l'as faict n'importune l'oreille
De ton amy, requerant la pareille.
Sois amyable, & bening à chaſcun,
Et ne ſois point doulx flatteur à aucun.
Ayes à peu familiarité,
Et pour chaſcun iuge à la verité.
Sois plus ſeuere au iuger, qu'au langage,

Et plus

Et plus auſtere en vie, qu'en viſage:
Sois amateur de pitié, & clemence,
En deteſtant cruaulté & vengeance.
Seme touſiours bon bruyt de mieulx en mieulx,
Et ſur l'autruy ne ſois point enuieux.
Si nouueautez, & ſouſpeçons vas oyant,
Ou vitupere, à ce ne ſois croyant,
Ains ceulx (leſquelz ſoubz vmbre de ſimpleſſe
Veulent iouer quelque tour de ſoupplesſe
Au loz d'autruy, le querans impugner)
Conuaincre dois, & leur bien repugner.
Tardif à ire, à courroux difficile,
Prompt à mercy, & à pitié facile,
Ferme & conſtant durant l'aduerſité,
Humble & diſcret en la proſperité.
Tu dois cacher tes vertus & biensfaictz,
Ainſi que font les autres leurs forfaictz.
De vaine gloire hayr dois les obiectz,
Non rigoureux, ne rude à tes ſubiectz.
De qui que ſoit ne blaſme l'imprudence:
Sois peu parlant, preſte aux gens audience,
Seuere ſois ſans nulle cruaulté,
Non meſpriſant ioyeuſe priuaulté.
Sois de ſçauoir docile & amoureux,
Et à inſtruyre autruy non rigoureux:
Apprens cela dont en as l'ignorance,

Sans

Sans de ſçauoir en faindre l'apparence.

IVSTICE.

DE la quatrieſme il fault auoir notice
Iuſtice dicte. Or qu'eſt ce que Iuſtice,
Fors de Nature vne vnion taiſible,
Pour de pluſieurs l'ayde, & ſecours paiſible?
Mais qu'eſt ce encor de Iuſtice, ſinon
De la Nature vne reigle, & canon,
Diuine loy, & diuine ſentence,
Ou le lyen de l'humaine accointance?
Ce qui conuient pres d'elle on ne demande,
Car conuenable eſt ce qu'elle commande.
Quiconques donc veulx aller apres elle,
Premierement ayme Dieu d'vn tel zele
Comme tu es de luy aymé auſſi.
(S'il ſe peult faire) or l'aymeras ainſi,
Si (comme il faict) tu taſches ainſi faire,
Valoir à tous, & à nully meffaire,
Lors auras tu le nom de Iuſte acquis,
De tous ſeras bien aymé, & requis.
Que Iuſte ſois, tant ſeulement ne nuys,
Mais des nuyſans empeſche les ennuys.
Il ne fault pas ce pour Iuſtice prendre,
Ne nuyre à nul, ou en rien ne meſprendre:
Car rien n'y ha encor de conuenance,

C'eſt

C'eſt ſeulement de l'autruy abſtinence:
Commence là, que l'autruy ne retiennes,
Puis marche auant, & qu'a tant ne te tiennes,
Et ſi l'autruy prendre ne t'eſuertues,
Ce qu'a eſté prins, ſi le reſtitues,
En chaſtiant pillardz & rauiſſeurs,
Que de telz griefz les autres en ſoient ſeurs.
Et pour vn mot obſcur, ou ambigu,
Ne fonde point quelque debat aigu:
Mais ſans viſer au dict, ou au language
Contemple & voy du parlant le courage.
Tout vn te ſoit, que nyes, ou affermes,
Mais (ou que ſoit qu'on vienne mettre en termes
De Verité, quelque inquiſition)
Tiens ce pour foy, & pour religion:
Si, en nyant, Dieu pour teſmoing appelles,
Et que de luy tu n'en ayes nouuelles,
De verité pourtant ne te fouruoyes,
Ny des ſtatutz de Iuſtice & ſes voyes.
Que s'il t'aduient vſer de menterie,
Soit pour le mieulx, non pas pour tromperie.
Et s'il conuient verité racheter
Par le menſonge, il vault mieulx inuenter
(Sans point mentir) quelque excuſation,
Veu qu'il y ha honneſte occaſion.
Le Iuſte eſt tant aduiſé, & diſcret,

Qu'il

Qu'il ne reuele à aucun le secret,
Car taire sçait cela qui est de taire,
Et sçait parler ce qui est necessaire.
Son seur repos n'est point solicité,
Il vit en paix, & en tranquilité,
Et ou plusieurs sont par maulx surmontez,
Les maulx par luy sont vaincuz & domptez.
Que si tu as d'vn tel estude enuie,
Tu attendras ioyeux la fin de vie:
En gayeté & en ferme liesse
Mespriseras du monde la tristesse:
Tout à ton aise, en vn tranquile arroy,
Tu attendras tout bruyt, trouble, & desroy:
Puis t'en iras, sans regret ne soucy,
Tout asseuré, soubz de Mort la mercy.

DV PRVDENT REGIME DE PRVDENCE.

PArfaict seras, si des Quatre Vertus,
Suyuant les loix, preceptes, & statutz
Tu sçais garder leur mesure equitable,
Par vn moyen de viure raisonnable:
Car si Prudence est oultre bord flottant,
Cault tu seras, tout en gin redoubtant,
Vn crocheteur de cas qu'on ne sceut oncques,
Et descouureur de tous delictz quelconques,

Tu

Tu ſeras dict & hayneux, & craintif,
Et aux ſouſpeçons plus que trop attentif,
Craingnant touſiours, & touſiours enquerant,
Touſiours penſant, touſiours conſiderant,
Et appointant tes ſubtiles ſouſpeçons,
Pour de quelcun reprendre les façons.
Monſtré ſeras au doigt, de tout le monde,
Et dict celuy en qui malice abonde,
De preudhommie ennemy perilleux,
Et de meffaictz eſpieur cautelleux,
Et (pour te dire à vn mot tout en ſomme)
Nommé ſeras de tous vn mauuais homme.
A tel meſchef, & telle decadence
Meine ſouuent imprudente Prudence:
Mais qui d'icelle en aura bien vſé.
Ne ſera point trop lourd, ne trop ruſé.

DV FORTIFIEMENT DE FORCE.

ET s'il aduient que Magnanimité
Sorte dehors de ſon pas limité,
Elle rend l'homme enflé, & deſpiteux,
Tempeſtatif, ingrat, & marmiteux,
Et tant en dicts qu'en faicts, chauld & ſoudain,
Honneſteté eſtant miſe à deſdain:
Car à tout coup (donne vne beſte mue)

De ſes

De ses deux yeux les fiers sourcilz remue,
Il met tout trouble, ou est bonne conduicte,
Il frappe l'vn, & l'autre met en fuytte,
Et toutesfois qu'il soit fort courageux
Impugnateur, harceleur, oultrageux,
Ce nonobstant ne pourra il durer
A maintz effortz suruenans endurer:
Mais il fera vne fin malheureuse,
Ou il lairra l'emprinse dangereuse.
Qui donc de Force ha ou mesure, ou art,
Il n'est iamais trop hardy, ne couart.

DE L'ATTREMPEMENT D'ATTREMPANCE.

DAme Attrempance aussi donc te contienne,
Que tu ne sois point chiche, quoy qu'il tienne:
Ne donne point à ta main restrainctif
Comme doubteux, souspeçonneux, & craintif.
Mettre en argent ne dois ton esperance,
Car aussi doit pourrir telle apparence:
Donc telle borne en Attrempance fiche,
Que tu ne sois ne prodigue, ne chiche.

DV IVSTIFIEMENT DE IVSTICE.

FInablement ainsi Iustice agense,
Qu'en ton esprit n'entre vne negligence

De

De n'amender faulte grande, ou petite,
En permettant toute choſe illicite
Tant à ceulx là, qui pres de toy s'esbattent,
Qu'a ceulx leſquelz ſe mocquent, & debattent,
Ou deuenir ſi treſmal gracieux,
Qu'a nul ne ſois miſericordieux,
Mais aſpre, & dur, à accointance humaine.
Ainſi fault donc que Iuſtice ſe meine:
Telle eſt ſa loy, & amyable reigle,
Que tient le Iuſte, & point ne s'en deſreigle,
C'eſt qu'a meſpris l'vſage familier
Ne luy met point ſon honneur ſingulier,
Et n'eſt point tant rigoureux, ne rebelle,
Que d'humain nom perde la grace belle.

CONCLVSION FINALE.

SI quelcun donc ha en ſoy bon vouloir
Non à luy ſeul, mais aux autres valoir,
De ces Vertus tient l'ordre recité,
Selon des temps & lieux la qualité,
Selon les gens, & les cas incertains.
Luy donc (ainſi comme en charroys haultains
Tresbien aſſis) euite les paſſages,
Par ou vont ceulx leſquelz ne ſont pas ſages,
En meſpriſant d'oyſiueté l'affaire,
Laquelle veult ſeruir Dieu de rien faire.

DE LA CINQVIESME VERTV.

CElle Vertu dont tu requiers le nom
Eſtre cy mis, te la diray ie? non.
Si non feray, on la congnoiſt aſſez,
Tant ſont ſes dictz, & ſes faictz compaſſez
Mignonnement, ſi que ſes autres Sœurs
Ayans prins garde à ſes propos tant ſeurs,
Raſsis, & ſains, deſquelz elle recree
Grandz & petis, confeſſent qu'eſt creée
Vraye Vertu, dont pour telle la tiennent,
Et ſe tenans pres d'elle l'entretiennent,
Rians enſemble auec ris d'attrempance:
Iuſtice voit comment elle diſpenſe
Tout iuſtement, de quoy moult s'eſmerueille:
Et puis Prudence ha honte que tant veille
Diligemment au ſuruenant affaire,
En confeſſant que mieulx ne pourroit faire:
Force voyant qu'a toute aduerſité
Reſiſter ſçait, & qu'en felicité
Attrempément ſe maintient ſans exces,
Ne cherche rien fors d'icelle l'acces.
Ces Vertus là donc l'ont en leur meſgnie,
Et ſi luy font, comme à Sœur, compaignie:
Raiſon le veult auſsi. Et les Trois Graces,
Ou qu'elle ſoit, ou voiſe en toutes places,

Y vont auſsi: doulx paſsetemps luy donnent,
Ny nulle part iamais ne l'abandonnent.
Et s'il luy plait les neuf Muſes hanter,
Digne ſera qu'on l'eſcoute chanter,
En apprenant quelque choſe d'icelle.
Nymphes des boys, Nymphes que Triton celle,
Ayment la veoir, & luy faire ſeruice.
Veulx tu bien veoir telle Vertu ſans vice?
Aſſemble moy en vn corps femenin
Raiſon, Sçauoir, & le troupeau bening,
Royal, & ſainct des Vertus qu'on renomme,
Et telle tiens celle que ie ne nomme.

FIN.

LOYSIR, ET LIBERTE'.

PROGNOSTICATION

DES PROGNOSTICATIONS,

Pour tous temps à iamais, sur toutes autres ueritable, laquelle descœuure l'impudence des Prognostiqueurs.

*

Preface. A la Royne de Nauarre,

Dea, maintenant te congnoistray, Princesse,
Sans demander aux autres laquelle est ce,
Car ie t'ay veuë au milieu de l'eglise,
(Ou quelque iour fault qu'on euangelise)
Menant ta Sœur la noble Elienor,
Qui de son cueur soubz or aliene or.
Or t'ay ie veuë, & si est bien possible
Qu'aussi m'as veu, en trouppe confusible,
Quand plaisamment tu iettas tes deux yeux
Sur nous, questions voz spectateurs ioyeux:
Mais en l'instant de celle veuë heureuse
Ie fuz attainct de Honte langoureuse,
Qui est pour vray (puis qu'il fault que le die)
Vne piteuse, & griefue maladie.
Las, quel' pitié il y ha aux honteux
Plus que non pas en ces fourrez Gouteux:
Car les Gouteux treuuent prou de credit,

Mais

Mais les Honteux le perdent, comme on dict.
Or, si Dieu plait, mon mal se passera,
Et ce pendant ce passetemps sera
A toy de veoir ce nouueau Prognostique,
Qu'ay calculé, selon mon sens rustique,
Et faict offrir par nostre maistre Antoine.
A Dieu sois tu, ô Tresillustre Royne.

Onde mondain, trop mondainement monde,
Monde aueuglé, monde sot, monde immunde,
Dont vient cela que, soit en Prose, ou Vers,
Tu vas cerchant par tout, les yeux ouuers,
Si tu verras point choses non pareilles,
Et qu'a tous motz tu leues les oreilles?
O curieux! iamais n'es à requoy,
Tu vas tousiours querant ie ne sçay quoy.
Ie ne sçay quoy, aussi ne fais tu pas,
Et bien souuent pers ton temps, & tes pas.
Ie ne croy point (à veoir tes modes sottes)
Que fol ne sois, ou que tu ne rassottes,
Ou bien (à veoir ta mine, & contenance)
Que ne sois prest à tomber en enfance.
Pourquoy t'es tu orendroit amusé?
Mais que quiers tu, abuseur, abusé,

Qui abusant veulx bien en abus estre,
Et d'abuser te dis docteur & maistre?
Chasses tu pas apres Abusion,
Cuydant trouuer Prognostication,
Ou il y ayt des nouueautez nouuelles?
O affamé! belistre de Nouuelles,
Poure alteré, coquin de vanité,
Qu'en est il mieulx à ta mondanité?
N'en auras tu iamais (nenny, ce pense)
Assez remply ta besasse, ou ta pance?
N'est il aucun qui s'en apperçoiue ores,
Et prenne esgard comment tu les deuores,
Considerant vn peu les belles bresches
Lesquelles fais en ces Nouuelles fresches?
Car tu les prens, auant le temps, hastees,
Et sont par toy incontinent gastees:
Tu ne les fais que taster vn petit,
Puis tout soudain tu en pers l'appetit:
Et celles là qu'as euës ce matin
Sont ia autant vieilles qu'vn vieil patin.
Tu les sçais bien mendier à ta guise
De porte en porte, & d'eglise en eglise,
Et (que pis est) de peur d'estre au basac,
Au racompter tu metz tout en ton sac:
Et tant tu es les Nouuelles leschant,
Que tu prens tout, le bon, & le meschant:

Car bien ſouuent les faulſes & meſchantes
Sont celles là pour leſquelles plus chantes.
Si lon t'a faict quelque aumoſne bien graſſe,
Dire ne fault combien en ſçais de grace:
Auec telz biens, enflé comme vn crapault,
Et remonté tout ainſi qu'vn marpault,
Tu vas, & cours, çà, & là, par ces rues,
En les mangeant, & rongeant toutes crues,
Te repaiſſant des neufues amaſſees,
Sans plus penſer aux vieilles ia paſſees.
Mais s'il aduient, que quelque diligence
Qu'en ayes faict, nul de ton indigence
N'ayt prins pitié, & que la tienne queſte
N'ayt profité en demande, ou requeſte:
Tu es bien tel, & de telle nature,
Que incontinent en fais à l'aduenture.
Puis en garnis les ſacz des ſouffreteux,
Des autres gueux, qui en ſont diſetteux:
Ainſi tu fais, que de tes bribes vaines
Remplir s'en vont, & les os, & les veines.
Or en cecy fol es tu manifeſte:
Car quād tu voy qu'ilz en font leur grand' feſte,
Ce nonobſtant que les ayes trouuees,
Tantoſt de toy ſont bonnes approuuees,
Tu les reprens, tu les priſes, & notes,
A belles dentz auec eulx les grignotes,

En te ſaoulant de tes Nouuelles faulſes,
Comme vn ſoullard cuyſinier de ſes ſaulſes.
I'en ris en moy, cheſque fois que i'y penſe,
De tel exces, & de telle deſpenſe,
Et du deguaſt, que de Nouuelles fais,
Dont les reliefz ſont pourris, & infectz,
Et bien ſouuent, O glouton de Nouuelles,
I'ay veu happer les vieilles pour nouuelles,
Quelque vieil bruyt, quelque fable, ou menſonge,
Comme le Chien, qui ſes os d'antan ronge,
Aux quelz il prent appetit auſſi bon,
Comme il feroit à quelque bon iambon,
Ou ventre frais ſur crouſtes de pains blancz,
A tout le moins il en faict les ſemblans:
Ainſi fais tu des Nouuelles moyſies,
Leſquelles ſont ſouuent par toy choyſies,
Et d'appetit ſoudainement briffees,
Si elles ſont par quelcun rechauffees.
Or en es tu tant glout, que tu t'appreſtes
A les manger, auant qu'elles ſoient preſtes.
Mais il t'ennuye que trop tard tu demeures,
Si ne les as plus toſt crues que meures:
Et maintesfois (ſoient groſſes, ou menues)
Gripper les veulx ains qu'elles ſoient venues:
Mais tu en es ſi dangereux riffleur,
Que tu les quiers manger encor en fleur,

Et com

Et (comme on dict en vn commun Prouerbe)
Manger les veulx, comme ton blé en herbe.
Mais ta faim est de telle vehemence,
Que mesme en veulx manger graine, et semence.
Pour donc fournir à telle nourriture,
Et en auoir amas, & fourniture
De celles là qui ne sont encor nees,
Voluntiers oys les haultz sons, & cornees
De ceulx qui font Prognostication,
Toute nouuelle à la munition.
Là mon amy, à ces Nouuelles chauldes,
Ainsi qu'enfans apres leurs baguenaudes,
Ou ces mignons à dancer l'antiquaille.
Tu en as prou là encor en l'escaille
D'or, & d'argent, d'alquemie, & d'yuoire,
De toute sorte, & plusieurs autres, voire,
Et (si n'estoit que prodigue en es tant)
Tu en aurois pour cent ans tout contant:
Car, tu entendz, si elle ne conuient
A cestuy an, c'est pour celuy qui vient,
Et si celuy n'y trouue rien d'expres,
Metz la à poinct, sera pour l'autre apres:
Car elle peult autant estre à profit
Comme elle estoit l'annee qu'on la feit.
Or ie t'en veulx bailler vne pour toutes,
A celle fin que plus tu ne te doubtes.

Il eſt bien vray que Prognoſticateurs
Semblent auoir eſté expilateurs,
Ou crocheteurs, par leur art gent, & net,
Du hault treſor, & diuin cabinet,
Et auoir veu tout ce que Dieu nous cache
Secrettement, voire ſans qu'il le ſache,
Et auoir leu, en ſes ſacrez regiſtres,
La fin des Roys, des Papes, & Beliſtres,
Prins les fuſeaux, & toutes les menées
Des ſœurs qu'on dict Fatales deſtinees:
Et deſrobé auec leurs Lunaiſons
De l'aduenir, le temps, & les ſaiſons:
Et auoir prins tout en leur Sphere entiere,
Comme tous ratz dedans vne ratiere.
Dont puis apres, de plumes bien deliures,
Ilz nous en font & compoſent des liures,
En prophanant du hault Dieu les ſecretz,
Ou babillant leurs ſonges indiſcretz.
Là de tous cas iugent aſſeurément,
Comme vn meurtrier, lequel aſſeuré ment,
En affermant de tous les accidentz
Feablement, comme arracheurs de dentz.
Brief, rien n'y ha dont ne tiennent propos
Par leur parfaict Aſtralabe & Compos:
Mais ilz ne font aucunes mentions
De leur Progno(d'abus)ſtications,

A ſçauoir mon ſi telle marchandiſe
Aura ſon cours, quoy que le marchant diſe:
Pourtant fault il, pour vn peu pratiquer
En ceſtuy art d'elles prognoſtiquer.
Par ainſi donc, ô Monde lunatique,
Ayes pour tous ceſtuy ſeul Prognoſtique:
C'eſt que (pour vray) tous tes Prognoſtiqueurs
Sont, & ſeront, ou mocquez, ou mocqueurs:
Et tiens cecy pour vn mot bien notable,
Qu'ilz ne diront rien qui ſoit veritable
Pour ceſtuy an, ny pour l'autre à venir,
Ny à iamais s'il t'en peult ſouuenir.
Et qu'ainſi ſoit, ie t'en rendray raiſon,
Va t'en chercher par toute ta maiſon,
Si trouueras des Almanachz les briques,
Et puis t'en viens viſiter les Chroniques,
Et eſplucher (à fin que mieulx t'aſſeures)
De receueurs Ephemerides ſeures,
Les confrontant, pour congnoiſtre, & ſçauoir
Ou il vault mieulx foy, & fiance auoir.
Là verras tu par effectz euidentz
Cõbien leurs dictz ſont aux faictz diſcordantz:
Et ſi tu veulx de cecy des teſmoings,
Tu en auras dix mille pour le moins,
Qui te diront, mon Almanach eſt faulx:
I'y ay trouué plus de cinq cens deffaulx:

Mon

Mon Almanach (dira l'vn) ne vault rien:
(Ce dira l'autre) auſsi ne faict le mien.
Pluſieurs diront ainſi pareillement:
Le mien qui ha façon pareille, ment.
Puis qu'ainſi eſt donques que les paſſez,
Ny ceulx qui ſont de nouueau compaſſez
N'ont rien en eulx qu'on ne puiſſe deſdire:
Fault il pas bien prognoſtiquer & dire
Que les futurs ſeront auſsi ſemblables,
Et n'y aura que menſonges, & fables?
Si qu'on verra que Prognoſticateurs
Ne ſont ſinon folz, mocqueurs, & menteurs,
Chaſſeurs, preneurs, vendeurs de fariboles,
Et que leur faict n'eſt que vaines parolles.
Que pourroient ilz dire du temps qui vient,
Quand du paſsé meſme ne leur ſouuient?
Duquel ilz ont menty, & mentiroient,
Car quel il fut, à grand' peine diroient.
O vanité! ò oyſeux gaudiſſeurs!
Aymez, priſez, receuz des guariſſeurs
De gẽs, leſquels n'ont point de maulx extreſmes:
Des guariſſeurs? mais guariſſeurs eulx meſmes,
Qui en iaſant de leurs humeurs ſtyptiques
Vont controuuer pluſieurs raiſons celiques,
Pour (quand ſouuent ilz faillent à leur cure)
Dire qu'il tient à Saturne, ou Mercure.

Laiſſons

Laissons les là en ce terrestre esmoy,
Laissons les là, & allons toy & moy
Là hault es cieulx, pour veoir d'astrologie
L'art, & la fin, & comme elle est regie.
Depesche toy, pose de chair la charge
Tant enchargeable, & qui si fort te charge,
A fin que sois à voler plus dehait:
Sus, est ce faict? Or volons à souhait
Par ce bel air, auquel Dieu nous conuoye.
Quelle te semble estre des cieulx la voye?
A ton aduis, faict il pas meilleur estre
En ce doulx vol, qu'en ce dur nid terrestre?
Montons tousiours, ne vise ia là bas
Ou lon triumphe, ou lon faict maintz esbas:
Leue la teste, & n'entre en phantasie
De regarder Europe, Afrique, Asie,
Ou vn chascun y domine à son tour:
N'y pense point, sera pour le retour.
Or voy tu là Iesus Christ en ce lieu,
Qui est assis à la dextre de Dieu:
Lequel doit estre, & est, ton esperance,
Ton seul appuy, & ta ferme asseurance,
Le voy tu là le Viuant immortel,
Lequel te peult rendre apres la mort tel?
Cestuy te soit pour horoscope vnique,
Dont tu prendras tout certain prognostique

Pour

Pour l'aduenir: car Luy eſt verité,
Sans t'abuſer à la temerité
De ceulx, leſquelz (pour remplir bourſe et panſe)
De leurs abus te font belle deſpenſe:
Eſcoute bien de ſes dictz l'epilogue.
L'as tu ouy? Or t'en viens Aſtrologue,
Et ne crains point par ces douze maiſons,
Souffiſe nous ſi au Maiſtre plaiſons,
Lequel ſçait mieulx ce que nous faict beſoing,
Que ne pourrions, auec tout noſtre ſoing,
Songer, preuoir, penſer, ne deſirer.
Tu euſſes bien là voulu demourer,
Ie le congnois: mais il n'eſt pas poſsible,
Iuſqu'a la fin de ta chair corruptible.
Or maintenant (ſi tu es rien diſcret)
De l'aduenir tu entendz le ſecret,
Tu le ſçais mieulx voire, ie te prometz,
Que ces diuins ne le ſceurent iamais:
Car il t'a dict, le Viuant qui faict viure,
Que renoncer il ſe fault pour l'enſuyure,
Sans prendre en ſoy ſoucy du lendemain,
Ains ſeulement du temps qu'on ha en main:
Car les Payens quierent toutes ces choſes:
Que s'il aduient qu'icelles leur ſoient cloſes,
Chercher les font à leurs ſotz Aſtrologues,
Qui leur en font (Dieu ſçait quelz) catalogues,

Ou

Ou chascun d'eulx ses mensonges recite.
Et d'auantage ha dict qu'il n'est licite
A nous sçauoir les temps, & les momentz
Que Dieu ha mis hors noz entendementz,
Hors de noz sens, & nostre congnoissance,
Et reseruez à sa seule puissance.
Va maintenant, & de Dieu te meffies,
Et à ces beaulx Astrologues te fies,
Lesquelz iamais n'ont sceu de Dieu l'affaire,
Et s'ilz l'ont sceu, ilz le deuoient bien taire.
Non feras dea, ia Dieu ne plaise aussi
Auquel tu croy. Or fais que tout cecy
Tantost à tous racomptes & reuelles.
A Dieu te dy, alteré de nouuelles,
Lequel, à fin que merueille te donnes
De ses haults faicts, t'en doint en brief de bonnes.

FIN.

Au seul DIEV *honneur, & gloire.*

Ballade. A la Royne de Nauarre.

Puis que ie ſçay de quelle humanité
Elle eſt douee en tout temps & ſaiſon,
Puis que ſuis ſeur de ſa begninité,
Pourquoy ne romps ie à Peur ſa lyaiſon?
Deurois ie pas aller en ſa maiſon
Me preſenter franchement deuant elle?
Eſt ce bien faict luy faire fourbe telle,
Veu que ie ſuis à elle, non pas mien?
De quoy me ſert tant vſer de cautelle?
Ie luy fais tort, que ne luy rendz le ſien.

Mais quand ie penſe à la capacité
Du mien eſprit, dont n'en ay pas foiſon:
Quand ie regarde à ma ruſticité,
Paſſer ne puis la premiere cloiſon:
Diſant en moy, qu'ay meilleure achoiſon
Me deporter, qu'il n'en ſoit plus nouuelle:
Mais ie crains trop que quelcun luy reuelle,
Dont ne ſeroit pas le plus ſeur moyen:
Brief, quand i'ay bien trauaillé ma ceruelle
Ie luy fais tort, que ne luy rendz le ſien.

Quand me ſouuient de la facilité
Dont elle abonde en vers, & oraiſon,

Mon

Mon petit ſens ſe ſent debilité
Plus que deuant, & ſans comparaiſon:
Me repliquant que ie n'auois raiſon
Ainſi faſcher celle fleur naturelle,
Et que ie dois quicter telle querelle:
Mais ie luy dis, ce que tu dis n'eſt rien:
Il ne fault ia qu'en ce plus on querelle,
Ie luy fais tort, que ne luy rendz le ſien.

Princeſſe pure, autant que Colombelle,
Ou des vertus la tourbe gente & belle
Ha mis des dons ſans regarder combien,
Ie me confeſſe eſtre enuers toy rebelle,
Ie te fais tort, que ne te rendz le tien.

A ladicte Dame.

Si tu me veulx donc pour toy retenir
Ie te diray qu'il en peult aduenir:
Seruir pourray d'vn bien franc Aumoſnier,
Car ie ne ſçay point l'aumoſne nyer:
Ou ſi tu veulx que ſois ton ſecretaire
Ie ſçaurois bien le poinct du ſecret taire:
Ou bien pourrois eſtre laquais de Court
Pour bien courir la poſte en ſale, ou court:
Ou ſi i'auois ſur moy ton equipage
Ie pourrois eſtre vn tien honneſte page,

Ou cuysinier, pour seruir (quoy qu'il tarde)
Apres disner de saulse, & de moustarde:
Ou pour mieulx estre eslongné de la table,
Estre pourrois quelque valet d'estable,
Que si besoing tu n'as de mon seruice,
(Veu que tu as maintz seruiteurs sans vice,
Plus dru beaucoup que l'eau que Rosne meine)
Courray illec en celle court Romaine,
Au grand Lendy, dis ie, des Benefices,
Qui vallent bien autant que point d'offices,
Pour en seruant gaigner quelque Chappelle,
Dont ie ne sçay comment le Sainct s'appelle.
Là si ne puis en estre depesché
Au fort aller i'auray quelque Euesché:
Si ie ne puis impetrer d'estre Prebstre,
Ie ne pourray qu'aumoins Cardinal estre:
Ainsi feray, si tu ne me retiens,
Et toutesfois tousiours seray des tiens.

A elle encores.

Sans Rithme donc, mais non pas sans raison, en Prose veulx faire mon oraison: & ce pendant ie diray à ma Muse, qu'escrire en vers maintenant ne s'amuse. Si ie vous dis icy ou toy, ou tienne, ne vous soit grief: car liberté Chrestienne si en dispense, et Dieu l'accepte aussi quand on l'innoque, & on l'appelle

l'appelle ainſi. Or parler veulx à toy vne fois l'an, ainſi que Dieu dict de Ieruſalem : Parlez, dict il, à elle & en ſon cueur. Ainſi veulx donc ſans rigueur ne rancueur parler vn peu à ton cueur gracieux, ou ſont les loix & ſtatutz precieux du Roy des Roys, grauez et entaillez, bien mieulx qu'en pierre ilz ne ſurẽt baillez. Eſcoute dõc, de par Dieu, cueur Royal, ce que te dict ton ſeruiteur loyal, lequel pour tien, ains que iamais le veiſſes, as retenu, pour faire aucuns ſeruices, qui te ſeront, aydant Dieu, agreables. Or ay ie ouy propos peu fauorables, qui ſont à toy, & à moy, mal ſeans, et ne croy point qu'iceulx ſoient nez ceans en Royal cueur, auquel i'en fais le compte, & toutesfois pour tiens on les me compte : C'eſt que ie dois me tenir là touſiours, dont ſuis party, & s'il y ha huict iours que i'en ſuis hors, pour là au tien affaire (dict on) vacquer, cõment ſe peult il faire ? Car il n'y ha ne repos ne loyſir pour bien eſcrire, ainſi que i'ay deſir, et que l'entẽdz. Oultreplus, des celle heure on s'eſt pourueu d'vn lequel y demeure : & ie me tiens illec ſoir, & matin, chez mon Seigneur Monſieur de ſainct Martin, en attendant que tu me faces ſignes d'aller chez toy, ou qu'eſtat tu m'aſſignes : dont tãt petit ſoit il, en verité, indigne en ſuis, et ne l'ay merité. S'il eſt ainſi qu'il faille que retourne, & qu'eſtant tien loing de toy ie ſeiourne, que dira lors ma premiere mai-

ſtreſſe, qui me laiſſa en regret & deſtreſſe: & à laquelle, en voyant telle attente, diſois ainſi: Eſtes vous pas contente que ie vous laiſſe en change d'vne Royne, pourueu que ſois ſouffiſant & idoyne? Que diront ceulx, leſquelz premier que moy, ains que iamais m'en vinſt au cueur l'eſmoy, ont veu, & ſceu enuers moy ton vouloir, dont ne me puis repentir ne douloir, qui m'ont nommé poſſeſſion Royale, ilz cuyderont que faulte desloyale ſe ſoit trouuee en moy, ce que n'eſt pas, & Dieu me doint plus toſt le mien treſpas. Or que de toy ie ſois loing & remot, ie ne croy point que ce contraire mot, ce mot iamais ayt prins en toy nai ſance, veu ton vouloir dont i'ay bien congnoiſſance. Ce mot ne part de Royale largeſſe, ains ſort plus toſt d'infidele ſageſſe, qui cuyde apprendre aux Royaulx cueurs à craindre, & s'en tient pres pour leurs deſirs enfraindre. Vn autre poinct y ha, lequel i'eſcoute: c'eſt, ſi ie veulx qu'au ſeruice on me boute d'vn Gentil homme, et c'eſt mieulx mon profit (ce me dict on) mais le tien me ſouffit, puis que ie voy auſſi qu'il te plait bien, le tien ſeray, c'eſt ou Royal, ou rien.

AV ROY DE NAVARRE.

HEureux depart vous prierois à mon tour,
Et d'auantage vn plus qu'heureux retour,
Vous ſouhaittant touſiours bonne aduenture,

En

En ensuyuant de mon nom la nature:
Roy renommé, si n'estoit que i'ay peur
D'encourir nom d'affecté attrapeur,
Et rançonneur de largesse Royale,
En moy n'a lieu Cautelle desloyale,
(Loué soit Dieu) pour vouloir cela faire:
Ce neantmoins que i'aye bien affaire,
Veu mon estat, & poure qualité,
De quelque Grace, & liberalité.
Or ie ne sçay point l'art de demander,
Mais s'il vous plait de me recommander
Tant seulement à ma bonne Maistresse,
Ce ne sera pas petite largesse.
Faictes le donc, Sire, pour la pareille,
Tel mot ne soit estrange à vostre oreille:
Car si ie suis recommandé à elle
De vous, vn iour par Grace mutuelle
Sçay bien qu'a vous me recommandera.
A Dieu soyez, lequel vous gardera.

A la Royne de Nauarre.
S.

Si vous ne demandez sinon les demandeurs,
Suyuant vertu Royale, & les recommandeurs
D'eulx, et de leurs amys: demãdeur deuiendray.
Hà, qu'est ce que ie dis? à moy ie reuiendray:

Car auoir ne pourrois le cueur de demander,
Quand vous me le vouldriez encores commander.
Ia soit que lon ayt dict qu'argent ie demandois,
Quand dire à Dieu au Roy dernierement cuydois,
Ou ce que ie craingnois certes m'est aduenu,
En m'imputant cela dont ie suis moins tenu.
Ouy, mais, ie n'auray rien, si rien ie ne demande:
Et bien, ou rien n'y ha, le Roy perd son amende.
Si donc, Royne, voulez qu'il y ayt quelque chose,
Donnez sans demander: car demander ie n'ose.
Mais qu'est ce qu'il me fault, ne que me fault il? rien.
Rien, Madame, que tout, & me contente bien:
Vray est que cil qui dict qu'il se contente, ment:
Toutesfois ie me vante auoir contentement,
Contentement content, ou point ne me mescompte:
Car riche autãt qu'vn Roy, me treuue en fin de cõpte.

Vita uerecunda est, Musa iocosa mihi.

Inuectiue contre Renommee.

Or es tu bien maligne, Renommee,
Car tu ne l'as pas telle renommee
Qu'elle est vrayment: & par ainsi, Langarde,
A tes propos vne autre fois prens garde,
Que desormais ne te voises mesler

Des

Des grandz vertus vouloir si peu parler.
En as tu dict beaucoup? la grand' pitié
Que de ton faict, ce n'est pas la moytié:
Car tesmoing ceulx qui d'elle ont congnoissance,
Quant à son loz rien ne t'y congnois: en ce
Qu'il semble à veoir que tu vueilles lascher
La plus grand' part soubz Silence cacher,
Mais tu ne peux, que chascun ne le sache:
Dont en seras renommee bien lasche.
Quand tu congnois que tu ne peux attaindre
A si hault blanc, sans tes forces estaindre:
Et quand tu vois que tes langues cliquantes
Ne sont tel loz iustement expliquantes,
Les dois tu pas soubz tes plumes tenir,
Et d'ainsi peu parler t'en abstenir.
O que i'ay bien parlé à celuy Monstre
De grand' vertu, faisant petite monstre:
Mais qu'ay ie faict? certes rien, au vray dire,
Ia ne me fault tant estre gonflé d'ire:
Car ces vertus, qui ne sont point nombrees,
Ne veulent point estre ainsi celebrees
Par bruyt mondain, ny par humaine voix,
Qui bien souuent fraudent le pris, & poix,
Ainsi qu'il est manifeste orendroit:
Aussi ne veult Madame là son droict,
Car elle sçait que ceulx là qui font bien,

A celle fin qu'on en die du bien
Ont ia receu leur ſalaire content.
Or n'eſt le cueur d'elle de ce content,
Si Renommee eſt laſche à ſon renom,
Sa recompenſe eſt en Dieu, & ſon nom.

A Madame de ſainct Pater.
S.

Hà, Madame de ſainct Pater,
Si i'oſois iurer Iupiter,
Et Styx, ce marays des enfers,
Ou les damnez ſont mis en fers,
Soubz grief ſerment, ſans feincte & ruſe,
Ie pourrois faire mon excuſe
De ce que nulle rithme expreſſe
N'auez eu de moy pour la preſſe
Qu'ay enduré à mon affaire,
Ou i'ay trouué beaucoup à faire.
Or y ha il remede aſſez,
Car tous mes eſcritz ſont paſſez
Par voz mains, apres que la Royne
Ha faict d'iceulx lecture idoyne:
Toutesfois encor veulx ie bien
Declairer par eſcript, combien
Pour vous me vouldrois employer,
Sans iamais me feindre, ou ployer.

Vous

Vous n'en auez, par aduenture,
Pas vn tel que Bonauenture,
Qui vous voulsist faire seruice
Plus voluntiers (au dict n'est vice,
Si lon note les motz entiers,
Veu que ie dis plus voluntiers)
Car ia soit mon pouoir petit,
Neantmoins i'ay grand appetit
En tout, vous seruir & valoir:
Dont parler puis mon vouloir,
(Puis que ie n'ay pouoir aucun)
A tout le moins contre vn chascun,
Que si i'auois le pouoir tel,
Ie ne craindrois homme mortel
Qui soit en ce monde viuant,
Quant au nom de meilleur seruant.
Ie n'en veulx autre chose dire:
Ie vous empesche icy à lire,
Ou pas n'auez loysir, peult estre:
C'est faict, ie n'ay plus guaire à mettre.
Puis que vous voy de pres hanter
La Royne, à vous viens presenter
Vn don des Muses mal nourries:
Le voicy, sont Pasques flouries,
Que, s'il vous plait, luy baillerez,
Et le vostre me nommerez,

Elle n'y contredira rien,
Combien que ie ſois ia le ſien.

EPIGRAMMES.

De la Royne de Nauarre.

Tu es trompé, ô Peuple Lyonnois,
Quand tu prens garde au magnifique arroy:
Car parmy toy cachee meſcongnois
En ſimple habit, la Sœur de ton bon Roy:
Mieulx es trompé, quand en Royal charroy
La regardant, l'eſtimes mondaine eſtre.
Dieu ne l'a pas, non, pour cela faict naiſtre,
Quoy que mondain eſtat qui trompe, rie:
Que pleuſt à Dieu, que tu ſceuſſes congnoiſtre
L'heureux ſecret de telle tromperie.

A ladicte Dame.

Or l'ay ie veu cheminer en publique
Ce Monſtre là, Princeſſe, que tu ſçais,
Qu'eſt Feminin, Viril, & Angelique,
Et qui ſurpaſſe en tout humain exces:
De honte, & crainte, en ay eu tel exces
Incontinent que de mes yeux l'ay veu,
Qu'onques ne fuz mieulx prins au deſpourueu:
Brief, i'ay eſté ſurprins tout ainſi comme

Iadis

Iadis le fut, vers luy, le Despourueu,
Mais iay aussi Bon espoir ce Bonhomme.

A elle encores.

Ma poure Muse, ô Noble Dame, chomme,
Et si ne tient qu'a faulte de loysir:
Las, elle voit en tel estat son homme,
Qu'on n'en pourroit pas vn pire choysir:
Cuydez vous point que c'est grand desplaisir,
Qu'elle se voye ainsi tant destourbee:
Ce qu'elle escript, c'est à la desrobee,
Car ou i'ay prou besongne tout le iour,
Tant que i'en ay la main lasse & courbee,
Il semble encor que i'aye faict seiour.

De Soy mesme, & de son maistre Antoine du Moulin.

Merlin auoit son maistre Blaise,
Et i'ay mon maistre Antoine aussi:
Merlin viuoit bien à son aise,
Maistre Blaise auoit du soucy.
Mais il ne nous en prent ainsi,
Car maistre Antoine est soubz la tente
D'heureux Repos, ou il s'exempte
De tous Soucys, au cueur serrans:
Et malheur veult que ie m'absente

Des

De nobles Cheualiers errans.

A Iean de Tournes, Imprimeur.

Veulx tu garder que perte ne t'aduienne,
Ou que n'en sois de regretz morsondu,
Ne te dis point que ta chose soit tienne,
S'elle se perd, tu n'auras rien perdu:
Et pour tout dire, à vn mot entendu,
Tout mal se moule en la forme de dire:
Car si tu dis, en ton cueur remply d'ire,
Que lon te hayt, le bien en mal prendras:
Et si tu dis, que chascun te peult nuyre,
Le tien amy pour ennemy tiendras.

A Monsieur le Viconte du Perche.

Monsieur le Viconte du Perche,
Dedalus, quand volera il?
Vous l'auez laissé sur la perche,
Ou il est dru, gay, & gentil:
Par le vostre moyen subtil
Il est encor en son plumage,
Dont chantera en chant ramage
Viue par qui vie ha son compte,
A iamais, sans dueil, ne dommage,
Viue du Perche le Viconte.

A la

A la Royne de Nauarre.

Tu as trouué vn Enqueſteur de meſmes
Pour t'enquerir de moy, ton Malfaicteur,
Qui me congnoiſt mieulx que ne fais moymeſmes,
Qui ha eſté, & eſt mon precepteur,
Qui m'a monſtré quel eſt mon Redempteur,
Qui m'a monſtré Rithmes, Grec, & Latin,
Auquel i'allois le ſoir, & le matin,
M'en retournois faire aux enfans lecture:
C'eſt mon Seigneur, Monſieur de ſainct Martin,
Qui me pourchaſſe encor Bonne aduenture.

A ladicte Dame.

Hà, le voicy, Madame, le voicy
Le Malfaicteur, qui les Rithmes mal faict:
C'eſt luy qui ha baillé ce dizain cy,
Lequel, peult eſtre, encor eſt imparfaict.
Or qu'il ſoit donc detenu pour le faict,
Et chaſtié de ſon oultrecuydance:
Remonſtrez luy ſa faulte, & impudence,
Et s'il vous plait, qu'il ſoit en telle ſorte
Mis priſonnier, pour faire reſidence
En lieu ſi ſeur, que iamais il n'en ſorte.

A maiſtre Noel Alibert, Lyonnois.

Deux Cordeliers, auec deux Iaccopins,
En vn batteau veis, qui paſſoient la Saone,

Semb

Semblans deux facz entre deux gros tuppins,
Depuis le Pont, tant leur blason consonne:
Le Battelier bien deuote personne
Prioit, disant: Si ces ames diuerses
De noz Conuentz, professes, ou conuerses
Se perdent cy en ce val terrien,
Helas, mon Dieu, n'en ayons controuerses,
Nul bien n'en vient, ne m'en demande rien.

A Madame la Seneschale de Poictou.

Doubteux esmoy, qui parler m'a contrainct,
Mon poure Espoir vouldroit bien diuertir,
Il le harie, il le serre, & estrainct,
Et voluntiers le feroit repentir
De ce qu'il vint iamais à consentir
De trouuer mieulx, veu que longue est l'attente:
Mais Espoir dict tout bas, qu'il se contente,
Et qu'il n'y ha qu'vn petit d'interualle,
Qu'il n'ayt response asseuree, & patente,
Dict il pas bien, ô Noble Seneschale.

A la Royne de Nauarre.

Madame, vostre Prisonnier,
Il faict encor là de la grue:
Luy voulez vous prison nyer,

Car

Car il va, & court par la rue:
Qu'il n'ayt plus la plume ſi drue,
Et le gardez de tant voler.
Oultreplus, ſouffrez vous mesler
Ainſi le voſtre parmy tous?
Car à le veoir ainſi aller
On ne ſçait pas qu'il ſoit à vous.

A ladicte Dame.

Si le Preuoſt des Mareſchaulx venoit,
Veu que ie ſuis maintenant ſans rien faire,
Conſideré, que point ne me congnoit,
Il n'eſt pas ſeur que n'euſſe de l'affaire:
Ie ne pourrois reſpondre, ou ſatisfaire,
S'il me trouuoit vagabond, & oyſeux,
Il me prendroit, comme vn de ces noyſeux,
En moins qu'auoir dict vne Patenoſtre,
Et me mettroit captif auecques eulx
Sans regarder que ie ſuis ia le voſtre.

A Monſieur le Chancelier d'Alençon.

Prudent Chancelier de renom,
Auant que faire la cloſture
De l'eſtat, n'oubliez le nom
Tant ioyeux de Bonauenture:

Que

Que s'il eſt en voſtre eſcripture,
Et que la Royne vous l'efface,
Ie ne ſçay pas plus que i'en face
Fors l'aller noircir de douleur,
Et eſcrire, changeant ſa face,
Pour Bonauenture Malheur.

A la Royne de Nauarre.

Que me mettiez ainſi au choix de dire
Combien ie veulx auoir de vous de gage,
Ie doubte fort ſe i'y dois contredire,
Ou accorder, voire & en quel langage:
Car ſi ie dy trop, veu le perſonnage,
Ie vous feray grand tort, & à moy honte:
Si ie dis peu, & que ie me meſcompte,
Veu que n'ay rien, ce n'eſt pas ſaine choſe,
Et diroit on, que tiendrois peu de compte
De Royaulté, parquoy rien dire n'oſe.

A ladicte Dame.

Baillé m'auez de la beſongne à faire,
Et pour ouurer ie m'appareille auſſi:
Ce nonobſtant, encor pour mon affaire
Ie vous eſcris, comme voyez icy,
Veu que ne puis pour vous eſcrire ainſi
Comme ie ſuis, pourtant donc vous requiers ie,

Que

Que m'ordonniez lieu hors trouble, & soucy,
Et i'escriray aussi droict comme vn Cierge.

Du Gouſt du Vin retrouué.

Autour de la machine ronde,
Tournant, virant, & voltigeant,
Cerchois la choſe qu'en ce monde
Ne ſe recouure pour argent:
Et dont m'auoit faict indigent
Ce Monſtre laid, dict Maladie:
Bacchus à la teſte eſtourdie,
Qui eſt bon Gaudiſſeur diuin,
Par vne riſee esbaudie
Me la rendu le Gouſt du vin.

De l'Appetit recouuert.

O petit, petit Appetit,
Helas, queſtois tu deuenu?
Maintenant, petit à petit
Me ſeras tantoſt reuenu.
Or ſois tu le tresbien venu,
Et ne t'en vas qui que t'harcelle:
Mais tu as perdu la vaiſſelle
Ou le Noble eſcu Nauarrois
Donne lieu au deuy de celle,
Que diſois que plus ne verrois.

A Madame Marguerite, fille du Roy.

Vous voulez donc veoir Dedalus qui vole,
O Marguerite, ou noſtre Eſpoir eſpere,
Que verrez vous? vne naifue Idole,
Vn filz qui eſt par trop rebelle au pere.
En ceſte chair digne de vitupere
N'eſt le meilleur regarder la perſonne:
Mais voſtre Tante, en qui tout bien conſonne,
Ha vn Miroir, ſans macule, ne vice,
Ou maint Eſprit ſe voit, & ſe façonne:
Là la congneuz auant que ie la veiſſe.

A la Royne de Nauarre.

Quand premier ma ruſtique Muſe
Pleine de grand' legereté,
Qui de nature ne s'amuſe
Voluntiers qu'a ioyeuſeté,
Salua voſtre Maieſté,
Elle auoit d'autres cas à dire:
Et ne penſoit pas vous eſcrire
A iamais ſupplication,
Ou on treuue trop à redire,
Et n'y ha nulle inuention:
Mais c'eſtoit ſon intention
De parler de la loy de CHRIST,

Dont

Dont ſouuent faictes mention,
Autrement iamais n'euſt eſcript.

A Blaiſe Vollet, de Dye.

Iaques le Gros n'ayme que les Iambons,
Et meſmement des Iambons de Maiance:
Mais, comme il dict, ilz ne luy ſont pas bons,
S'ilz ne ſont bien ſalez par excellence:
Beaucoup plus toſt au Merluz il ſe lance,
Qu'il ne faict pas à quelque Eſturgeon fraiz:
Vous auez beau faire grands couſtz & fraiz
Si au feſtin vous l'auez appellé,
Vous y perdrez tous voz exquis appreſtz:
Iaques le Gros n'ayme que du ſalé.

A la Royne de Nauarre.

Or vous voyez ma valeur toute nue,
Et ſçauez ia bien quel eſt mon ſçauoir,
Puis donc qu'auez ma plume retenue
Feray deſcrire, & voler bon Deuoir:
I'eſcris touſiours pour vous de mon pouoir,
Et pour eſcrire encor mieulx m'appareille:
Veu tant d'eſcriptz, requiers pour la pareille
Que me baillez de la voſtre eſcripture
Vn mot flory de grace non pareille,
Pour tout l'heureux heur de Bonne aduenture.

A Madamoyselle de sainct Pater.

Pourray ie auoir vn priuilege
De Dame, ou Damoyselle dire,
Puis que c'est pis que sacrilege
L'vn de ces motz pour l'autre eslire:
Hyer, il me conuint desdire,
Et rescinder la queuë oyselle,
Car i'auois dict tout d'vne tire
A la Royne, Madamoyselle.

A la Royne de Nauarre.

En escriuant voz immortalitez,
Ou il y ha tant de subtilitez,
Tant de propos de haulte inuention,
Tant de thresors, & tant d'vtilitez,
Mes sens en sont tous rehabilitez,
Ma plume y prent sa recreation,
Voulant voler à l'imitation,
Mais il n'y ha aucune conuenance:
Dont puis qu'elle ha telle occupation,
Ou elle peult prendre erudition,
De plus rithmer deuroit faire abstinence.

A ladicte Dame.

Le vostre volant Dedalus
Interrogué à quoy tenoit,

Qu'il

Qu'il n'auoit vn Bucephalus,
Ains voloit ou il cheminoit,
Dict, que point ne s'en estonnoit:
Car, dict il, (veu ce que poursuys)
De plus gens de bien que ne suis
S'en vont à pied à l'aduenture:
Mais aussi (comme dire puis)
Gens aussi vains vont sur monture.

A elle encores.

Pour vostre Lictiere presente
Ie n'ay rien que ie vous presente,
Sinon ce vostre immortel Liure,
Lequel pour lire ie vous liure,
Par tel si, que le me rendrez,
Et mes faultez y reprendrez:
Mes faultes (dis ie) d'escriuain,
Qui fais souuent maint escript vain:
Car leans la mienne escripture
Faict grand tort à vostre facture:
Mais du tout me corrigeray,
Quand temps, loysir, & lieu i'auray.

D'une Mule, qu'on menoit uendre.

La Mule de Monsieur porte vn chappeau de paille,
Dont chascun dict ainsi: C'est vn signe d'art gẽt:

Car il fault que vrayment Madame rien ne vaille:
Ou que, sauf vostre honneur, Monsieur n'ayt point d'argent.

Epigramme. Sur un ouurage de Mouſches à miel, attaché à un Couldrier.

C'eſt vn Conuent, ou Republique,
De Mouſches moult ingenieuſes,
Leſquelles ne ſont point oyſeuſes,
Car chaſcune au labeur s'applique.

De z, & s. A ſes Diſciples.

Vous auez touſiours s, à mettre
A la fin de cheſque plurier,
Sinon qu'il y ayt vne lettre
Creſtee au bout du ſingulier:
Et quand e, y ha ſon entier,
Bonté vous guide à ſes Bontez:
Si vous ſuyuez autre ſentier
Voz bonnes notes mal notez.

Sur l'Eglogue faicte par Claude le Maiſtre, Lyonnois.

O doulce Niece tant requiſe,
La ioye qui m'eſt aduenue
A ta plus qu'heureuſe venue,

En vers ne peult estre compriſe:
Veu que les Vers, ſelon leur guiſe,
Touſiours veulent qu'on les meſure,
Et ma ioye paſſe meſure.

A Antoine du Moulin, Maſconnois.

Roſne mignon, qui Saone, & Sorgue meines,
Et qui du pere, & du filz gentement
Vas arroſant les deux amples domaines,
En diuiſant leurs confins iuſtement,
Soit donc teſmoing ton beau tiers baſtiment,
Non loing duquel Laure ha ſa ſepulture,
Que ceſte poure & laſſe creature,
En s'en allant, comme choſe ſans nom,
Ie ne ſçay ou, chercher ſon aduenture,
Ha rencontré vn amy de renom.

De la Royne de Nauarre.

A quoy tient il, qu'il y ha ſi grand' preſſe
De gens ceans, qu'on ne ſe peult tourner?
Ilz viennent veoir (ce croy ie) ma Maiſtreſſe,
Et pour l'ouyr ayment bien ſeiourner:
Ouy, mais, i'en voy pluſieurs ſe proſterner
Pour luy parler: dont me faict ſouuenance
De Athena, qui par bonne ordonnance
Veult eſſayer vn chaſcun profeſſeur:

Mais quelcun dict que (veu la contenance)
Elle ressemble vn bien bon Confesseur.

Enuoy. Par Iacqueline de Stuard, Lyonnoise.

O quel effort cruel, & dangereux,
Quand contre Amour, Amour faict resistence!
O que celuy est vrayment malheureux,
Qui contre soy ha soymesme en deffense!
Ie sens en moy ceste grand' violence
Estant contrainte à autre m'addresser:
Mais qui pourroit de cela me presser,
Veu que changer n'est point à mon vsage?
Amour luy mesme, il le me faict laisser
Pour me venger de son tort, & oultrage,

Responce.

Le cueur qui dict qu'a changer le contrainct
Contraire Amour, d'Amour n'a congnoissance,
Car qui bien ayme, à bien aymer s'astrainct,
Doubtant d'Amour la cautelle & puissance.
Il est si fin ce Dieu de Iouyssance,
Que comme il sçait par semblans attrapper,
Ainsi il fainct de laisser eschapper
La Proye, à fin d'esprouuer sa constance:
Mais s'elle cuyde en fin s'emanciper,
Il ha pour elle assez de resistance.

A la

A la Dame Penelope.

Vrayment, puis que ie m'en aduiſe,
Bailler vous veulx vne deuiſe
De trois lettres tant ſeulement,
Que vous pourrez facilement
Paindre par tout ou vous voudrez.
T, & d, aſſez pres ioindrez,
Dont les deux boutz eſgaulx ſeront:
Puis les couplez d'vn O, bien rond
Le tout en vne eſpere ronde:
Il n'eſt pas poſſible en ce monde,
Penelope, ie vous aſſeure,
En inuenter vne meilleure,
Ne qui plus voſtre eſprit contente,
Veu la fortune, & longue attente
D'Vlixes, dont le ſouuenir
Vous faict ia vieille deuenir.

CHANSON. A Claude Bectone, Daulphinoiſe.

SI Amour n'eſtoit tant volage,
Ou qu'on le peuſt veoir en tel aage,
Qu'il ſceuſt les labeurs eſtimer,
On pourroit bien ſans mal aymer.
Si Amour auoit congnoiſſance
De ſon inuincible puiſſance,

Laquelle il oyt tant reclamer,
On pourroit bien ſans mal aymer.
Si Amour deſcouuroit ſa veuë
Auſsi bien qu'il faict ſa chair nuë,
Quand contre tous ſe veult armer,
On pourroit bien, ſans mal aymer.
Si Amour ne portoit les fleches,
Dont aux yeux il faict maintes breches
Pour en fin les cueurs conſommer,
On pourroit bien, ſans mal aymer.
Si Amour n'auoit l'eſtincelle,
Qui plus couuerte, & moins ſe celle,
Dont il peuſt la glace enflammer,
On pourroit bien, ſans mal aymer.
Si Amour, de toute couſtume,
Ne portoit le nom d'amertume,
Et qu'en ſoy n'euſt vn doulx amer,
On pourroit bien, ſans mal aymer.

Reſponſe.

Si choſe aymee eſt touſiours belle,
Si la beauté eſt eternelle,
Dont le deſir n'eſt à blaſmer,
On ne ſçauroit que bien aymer.
Si le cueur humain qui deſire,
En choiſiſſant n'a l'œil au pire,

Quand

Quand le meilleur ſçait eſtimer,
On ne ſçauroit que bien aymer.
Si l'eſtimer naiſt de Prudence,
Laquelle corrigeoit l'indigence,
Qui faict l'amour plaindre & paſmer,
On ne ſçauroit que bien aymer.
Si le Bien eſt choſe plaiſante,
Si le Bien eſt choſe duyſante,
Si au Bien ſe fault conformer,
On ne ſçauroit que bien aymer.
Brief, puis que la bonté benigne
De la ſapience Diuine
Se faict Charité ſurnommer,
On ne ſçauroit que bien aymer.

Chanſon.

Par ton regard tu me fais eſperer,
En eſperant, my conuient endurer,
En endurant ne me fault ia complaindre,
Car la complaincte ne peult mon mal eſtaindre:
Mais du danger, ſeul me peulx retirer,

Chanſon.

Par ton parler me fais en toy fier,
En m'y fiant ne me dois ſoucier:
Se ſouciant, on ne faict rien que craindre,

Et par

Et par la crainte on peult la Foy enfraindre:
Or ie ne veulx de toy me meffier.

Chanſon.

Par ton amour, tu m'apprens à aymer,
En bien aymant, de nul mal eſtimer:
En eſtimant du grand comme du moindre,
Et moins n'entendz ie en Charité me feindre
Vers mon Prochain, lequel me vient blaſmer.

RONDEAVLX.

A la Royne de Nauarre.

Trop plus qu'heureux, ie ſuis par vous, Princeſſe,
Car mes ſoucys langoureux ont prins ceſſe,
Puis qu'il vous plait pour voſtre m'aduouer:
I'en rithmeray donques, ſans m'enrouer,
Iuſques à tant que vous me diſiez ceſſe.

Ie ne craindray plus Ennuy, ne Deſtreſſe,
Puis que Dieu m'a donné telle Maiſtreſſe,
Dont ne l'en puis iamais aſſez louer,
Trop plus qu'heureux.
Si vous trouuez en moy d'eſcrire addreſſe,
Si me gardez du peché de pareſſe,
Et que ie n'aye appetit de iouer:

Car

Car au labeur me veulx du tout vouer
Pour mieulx seruir à la voſtre Nobleſſe.
Trop plus qu'heureux.

A ladicte Dame.

Ce m'eſt aſſez, en vous tresbien ſeruant,
Si i'acquiers nom de fidele Seruant,
Plus toſt d'effect, que non pas de langage:
Acheuez moy l'Euangelique gage,
Qui eſt auoir la veſture en viuant.

Ia veſtu m'a, pour ſon propre eſcriuant,
Voſtre bonté que ie vois obſeruant:
Donnez moy lieu pour vacquer à l'ouurage,
Ce m'eſt aſſez.
Ayant ſeruy pluſieurs par cy deuant,
Ou i'ay eſté Indigence eſprouuant,
Tant qu'on diſoit, Ceſtuy là perd ſon aage:
Dieu maintenant, d'vn Royal perſonnage,
Face que ſois la grace deſſeruant:
Ce m'eſt aſſez.

A Benoiſt Baumet, Lyonnois.

En Court, pour le beau premier ſoir,
Couché fuz comme en vn preſſoir,
En lict bien autre que de plume,

Vn petit plus dur qu'vne enclume,
On le peult sentir à s'y seoir.

Mais sans rien m'en apperceuoir,
De dormir ie feis mon deuoir,
Non obstant la neufue coustume
En Court.
Il ne m'en doit gueres chaloir,
Ie n'en puis de rien pis valoir,
Ainsi que i'espere, & presume:
Le temps passé ie ne reseme,
Car d'endurer i'ay bon vouloir,
En Court.

A Matthieu de Quatre, de la Mastre.

Les Aueugles, & Violeurs,
Pour oster aux gens leurs douleurs,
Chantent tousiours belles chansons:
Et toutesfois par chantz, & sons,
Ilz ne peuuent chasser les leurs.

Ce qu'ilz chantent en leurs malheurs,
Ilz ayment mieulx que les couleurs,
Ou moins qu'enfans longues leçons,
Les Aueugles.

En

En chantant ilz penſent ailleurs,
Meſmement aux biens des bailleurs,
Autrement, chantz leurs ſont tenſons,
Et n'en priſent point les façons
Si leurs Biſſacz n'en ſont meilleurs,
Les Aueugles.

A la Royne de Nauarre.

Pour paſſetemps, donc, de voſtre lictiere
Regarderez ceſte triſte matiere,
Du corps de CHRIST *ſeconde paſſion,*
Dont vous prendrez grande compaſſion,
Quand l'aurez veuë, & leute toute entiere.

C'eſt Poureté, de langueurs courratiere,
Et de la croix, de CHRIST, *vraye heritiere,*
Qui vous faict cy ſa ſupplication,
Pour paſſetemps.

Elle ha eſpoir, la poure irreguliere,
Conſiderant la bonté ſinguliere
Qui eſt en vous, qu'a ſa profeſſion
Ferez donner quelque perfection,
Vous le pouez, Sœur du Roy familiere,
Pour paſſetemps.

A la

A ladicte Dame.

Loysir, & Liberté,
Ceſt bien ſon ſeul deſir:
Ce ſeroit vn plaiſir
Pour traicter Verité.

L'eſprit inquieté
Ne ſe faict que moyſir.
Loyſir, & Liberté.
S'ilz viennent ceſt eſté,
Liberté, & Loyſir,
Ilz la pourront ſaiſir
A perpetuité,
Loyſir, & Liberté.

CARESMEPRENANT,
En Tarantantara.

CAreſmeprenant, c'eſt pour vray le Diable,
Le Diable d'enfer plus inſatiable,
Le plus furieux, le plus diſſolut,
Le plus empeſchant la voye de ſalut
Que Diable qui ſoit au profond manoir,
Ou ſe tient Pluton, ce Roy laid, & noir:
C'eſt le desbaucheur des malings eſprits,
Qui ſoubz forte main ſont liez, & pris.
Tous ſes cõpaignons ia meſchants d'eulx meſmes,
Enhorte,

Enhorte, & semond à tous maulx extresmes.
Eacus, Minos, & Rhadamantus
Iuges Infernaulx du tout se sont teuz,
Quand de loing ont veu Caresmeprenant,
Ce gros diable là, grand à l'aduenant,
Qui les inuitoit à tous griefz exces,
A vuyder les potz, non pas les proces.
Tisiphone lors ha baillé les champs,
Et ha suspendu la peine aux meschans,
Lesquelz pour si peu qu'ilz sont relaschez
Retournent encor à leurs vieulx pechez.
Elle, pour fournir mieulx aux beuueries,
S'en va amasser toutes les Furies,
Auec Lachesis, Clotho, Atropos,
Qui ont bon vouloir à vuyder les potz:
Tantalus y court, à fin qu'il desieune,
Et maulgré les Dieux, il rompt son long ieusne.
L'oyseau qui le cueur à Titius mange
S'en est enuolé, craingnant la reuenge:
Puis il congnoist bien que de chair n'a pas
Assez pour fournir à vn tel repas.
Sisyphus se paist, & prent ses esbas,
Sans aller querir sa grand' pierre en bas.
Ixion lié en rouë tournant,
S'estant arresté boit à tout venant.
Brief, les Enfers sont sans reigle, ne frain,

Par ce Diable là, qui les met en train:
Charon le Naucher hydeux, & sauuage,
En se reposant boit sur le riuage,
Et ne pensez pas, non, que ce soit eau,
Car desappuyer ne veult son batteau,
Qui est soustenu par eau sale, & trouble:
Il ayme bien mieulx du vin voire, au double.
Qui luy bailleroit des anniuersaires
Tout le reuenu, & des mortuaires,
Il ne passeroit point celle iournee
De qui que ce fust, nulle ame damnee.
Dueil s'est esbaudy, & de rage court,
Auec les Soucys, en la basse court:
Crainte à tous forfaictz, & maulx, s'enhardit:
Poureté ayant trop si se gaudit:
Faim prent les morceaulx que macher ne peult,
Et comme d'estœufz esbattre s'en veult.
Caresmeprenant, qui ne quiert qu'à mordre,
Par sa faction met tout en desordre:
Et ayant esmeu ainsi les Enfers,
Tous ces Diabletons en chaines, & fers,
Cà hault ha mené, en cestuy sot monde,
Pour leur faire veoir vn triumphe immunde,
De meschanceté vn vif exemplaire,
Lequel onc ne peut aux Vertueux plaire.
Lors poures Humains (las) trop curieux,

Veulent

Veulent imiter ce tant furieux
Diable folloyant: ilz le contrefont,
Et se vont ventans, que vrayment ilz font
Caresmeprenant, ilz font donc le Diable?
Aussi le font ilz, tant soit amyable
La vieille façon. Et la Quarantaine
Qui s'en vient apres n'est point tant certaine
De tous les biens faictz qu'elle entreprent faire,
Qu'à tous ces maulx là puisse satisfaire,
Lesquelz en ce iour on commet sans crainte,
Ou ses biens sont faictz souuent par contraincte.
Peult vn bien forcé vn mal voluntaire
Purger deuant Dieu? Ie ne m'en puis taire:
Chascun à ce Iour de riffler s'efforce,
Aux autres suyuans on ieune par force,
Ou à tout le moins on faict abstinence,
Ou si vous voulez on faict contenance:
Et n'ose iuger, de ma phantasie,
Qu'on face telz biens sans hypocrisie:
Mais ie suis certain, qu'elle n'a point lieu
Aux actes commis ce iour deuant Dieu,
Qui ne partent point sinon d'vn vain cueur
Caresmeprenant en estant vaincueur.
A fin donc que pis il ne nous aduienne,
Requerons à Dieu, que plus ne reuienne

Ce qui eſt tous maulx au monde apprenant,
Ce Diable mauldict Careſmeprenant.

A la Royne de Nauarre.

Si i'ay faict Careſmeprenant,
Il vous plaira me pardonner,
Car veu que ie ſuis apprenant
M'y ha faillu ma part donner:
Il vous ha pleu de m'ordonner
Pour voſtre Poëſie eſcrire,
Ie m'y deuois mieulx addonner,
Mais il failloit à ce Iour rire.

FIN.

TOVT A VN.

L'IMPRIMEVR AVX IMPRIMEVRS.

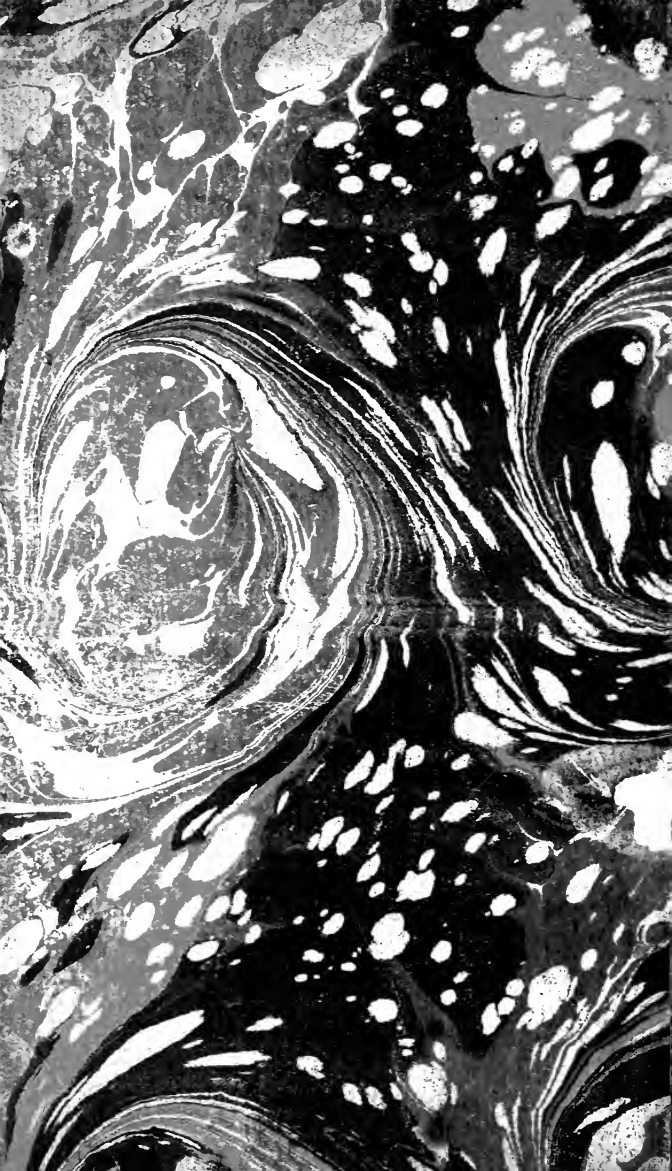
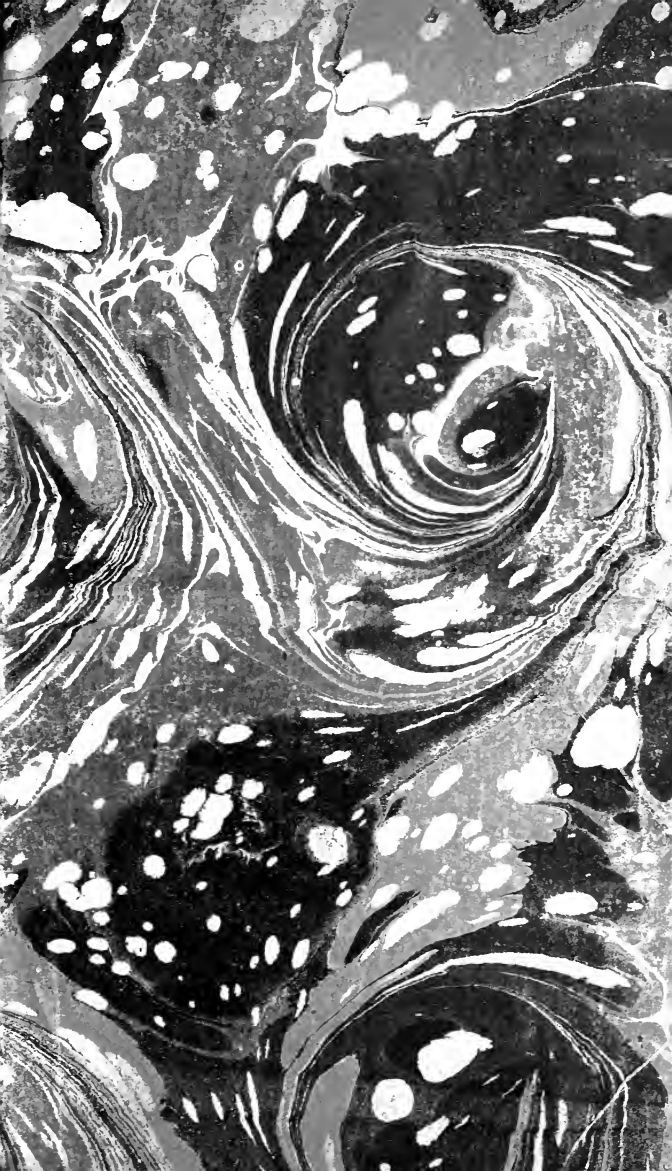
*

SI chaſcun de nous taſchoit, pour l'amplyment & perfection de noſtre art, de faire de mieulx en mieulx, & non corrompu de l'eſperance du gaing, d'aller par la trace d'autruy, nous n'aurions ſi mauuais bruyt auiourd'huy que nous auons, de faire ouuraiges incorrectz. I'entens, pour mieulx le vous declairer, que nous ſommes ſi adonnez au profit indeu, que incontinent que l'vn de nous ha mis quelque belle œuure en auant, il eſt par l'autre incontinent refaict. Refaict (dis ie) le plus ſouuent auec mille faultes : & à ce moyen demeure celuy qui en auoit premieremẽt prins la peine fruſtré de ſon labeur, pour autant qu'en vendãt les meſchans ouuraiges, ne ſe expedient les bons, à cauſe du vil pris ou accourent les indoctes, ne ſachans que c'eſt. Et le pis que ie y voy. c'eſt que la faulte aduient aux liures nouueaulx le plus ſouuent : deſquelz à iuſte cauſe celuy qui premier les met en lumiere deuroit retirer le profit, ſans y eſtre retardé ny empeſché. Donc, quant à moy, i'ay deliberé de tenir en mon imprimerie ceſte mode, qu'il n'y ſera imprimé aucun liure nouueau, qui ayt eſté premierement imprimé par autre, que premier celuy n'ayt retiré le loyer & profit de ſes peines & deſpenſes. Si prie tous autres de noſtre art qu'ilz

veulent tenir ceſte façon de faire, & l'obſeruer diligemment, attendu que ce ſera bien faict, & cauſe que chaſcun aura ſes gaingz & profitz comme il appartiendra.

*

AV LECTEVR

Saches que ayant imprimé ce que tu vois de Bonaventure, ay recouuré depuis plusieurs choſes, entre leſquelles ſont les Brandons, Mycareſme, Paſques Flouries, Paſques, Quaſimodo, & autres plaiſantes choſes dignes d'eſtre veues, leſquelles avec l'ayde de Dieu, i'eſpere te donner à la ſeconde edition, ce que i'euſſe faict à preſent n'euſt eſté que elles ne ſont pas encores miſes au net.

6 a 8. Voy. le Dict. Bibliogr.